

A V I S
A U P E U P L E
SUR SA SANTÉ.

TOME SECONDE.

AVIS
AU PEUPLE
SUR SA SANTÉ
PAR
J. B. LACROIX

A V I S
A U P E U P L E
S U R S A S A N T É ,

P A R M. T I S S O T ,

Docteur & Professeur en Médecine , de la Société
Royale de Londres , de l'Académie Médico-
Phyf. de Bafle , de la Société Economique de
Berne , & de la Société de Phyfique expérimentale de Rotterdam.

NOUVELLE ÉDITION ORIGINALE ,

Corrigée & augmentée par l'Auteur.

T O M E S E C O N D .



A P A R I S ,

Chez P. FR. DIDOT, le Jeune, Libraire de
la Faculté de Médecine , quai des Augustins.

M. DCC. LXXVI.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI.

AVIS

AUTRE

SUR LA SANTÉ

PAR M. TISSOT

Le Dr. T. Tissot, médecin à Genève, a écrit ce livre pour les personnes qui ont besoin de connaître les causes de la maladie, et les moyens de la prévenir. Il est écrit en français, et est très utile pour tous les gens qui veulent se préserver de la maladie.

NOUVELLE ÉDITION ORIGINALE.
Paris, chez M. Lefebvre, Palais National, ci-devant des Arts, ci-après de la République, ci-après de la Liberté, ci-après de la Nation, ci-après de la Loi.

TOME SECOND



A PARIS

chez P. L. DIDOT, le Jeune, Libraire de
la Bibliothèque de M. le Ministre, ci-devant de la République, ci-après de la Nation, ci-après de la Loi.

M. DCC. LXXVI

Paris, chez M. Lefebvre, Palais National, ci-devant des Arts, ci-après de la République, ci-après de la Liberté, ci-après de la Nation, ci-après de la Loi.



AVIS AU PEUPLE

S U R

S A S A N T É.

CHAPITRE XXIII.

De la Diarrhée.

§. 325. **C**HACUN connoît la *diarrhée*, que le peuple appelle cours de ventre, & même souvent colique.

Il y en a de longues & invétérées qui dépendent de quelque vice essentiel dans la constitution; je n'en parlerai pas.

Celles qui attaquent tout-à-coup sans aucun mal précédent, si ce n'est quelquefois un peu de dégoût & de pesanteur dans les reins & dans les genoux, qui ne sont accompagnées, ni de douleurs fortes, ni de fièvre (souvent même il n'y a point de douleur du tout), sont plutôt un bien qu'un mal; elles évacuent des matieres amassées dès long-temps, & corrompues,

Tome II.

A

qui, si elles ne s'évacuoient pas, produiroient quelque maladie; & bien loin d'affoiblir, ces diarrhées rendent plus fort, plus léger, plus dispos.

§. 326. Il faut bien se garder de les arrêter; elles finissent ordinairement d'elles-mêmes quand toutes les matieres nuisibles sont évacuées, & elles ne demandent aucun remède; il faut seulement diminuer considérablement la quantité des aliments, se priver de viande, d'œufs, de vin; ne vivre que de quelques soupes, de quelques légumes, ou d'un peu de fruit crud ou cuit, & boire un peu plus qu'à l'ordinaire. Une tisane de capillaire est très suffisante dans ce cas. Il ne faut ni thériaque, ni confection, ni autres drogues de cette espèce.

§. 327. S'il arrive qu'après cinq ou six jours le mal dure encore, qu'il affoiblisse le malade, que les douleurs deviennent un peu fortes, & sur-tout si les envies d'aller à la selle deviennent plus fréquentes, alors il faut l'arrêter. Pour cela on met le malade tout-à-fait au régime; & si la diarrhée est accompagnée d'un grand dégoût, de soulèvements de cœur, d'ordures sur la langue, de mauvais goût à la bouche, on lui donne la poudre N^o. 35. Si ces accidents n'existent pas, il suffit de le purger, & on peut le faire avec l'infusion

froide de demi-once de féné, ou une once de sel de sedlitz, & autant de syrop de roses; ou s'il n'y a point de chaleur ni de fécheresse, mais s'il paroît de la foiblesse dans les intestins, on donne la poudre N°. 51; & pendant l'opération du remède, on lui fait prendre toutes les demi-heures une tasse de bouillon foible.

Si la diarrhée, arrêtée par ce remède, revenoit au bout de quelques jours, ce seroit une preuve qu'il y a quelque matiere tenace qui n'a pas encore été évacuée. Il faudroit, dans ce cas, purger de nouveau avec la même médecine, ou avec un des remèdes N°. 21, 23, ou 47, & ensuite donner à jeun, pendant deux mairins, la moitié de la poudre N°. 51.

Le soir du jour que le malade a pris le remède N°. 35, ou a été purgé, on peut lui donner une petite prise de thériaque.

§. 328. Souvent on néglige les diarrhées pendant long-temps, sans observer même aucun régime; alors elles se perpétuent, & affoiblissent entièrement le malade. Il faut, dans ces cas-là, commencer par le remède N°. 35; ensuite on donne de deux jours l'un quatre fois de suite celui N°. 51; & pendant tout ce temps-là, le malade ne vit que de panade (voyez §. 37) ou de riz cuit au bouillon foible de poule. L'on met avec succès

A ij

sur l'estomac un emplâtre stomachique, ou une flanelle, qu'on trempe souvent dans une décoction d'herbes aromatiques cuites dans du vin. Il faut éviter le froid & l'humidité, qui rappellent souvent sur le champ des diarrhées, après même qu'elles avoient cessé pendant plusieurs jours.

CHAPITRE XXIV.

De la Dyssenterie.

§. 329. **L**A dyssenterie est un flux de ventre, accompagné d'un mal-aise général, de fortes tranchées, & d'envies fréquentes d'aller à la selle. Ordinairement il y a un peu de sang dans les selles; mais cela n'arrive pas toujours, & n'est point nécessaire pour constituer la dyssenterie: celle où il n'y en a point, n'est pas moins dangereuse que l'autre.

§. 330. La dyssenterie est ordinairement épidémique; elle commence quelquefois à la fin de Juillet, plus souvent au mois d'Août, & finit quand les gelées commencent.

Les grandes chaleurs rendent le sang & la bile âcres; tant qu'elles durent, la transpiration se fait; (voyez introduction,

DYSSENTERIE. §

page 27) mais dès qu'elles diminuent, cette évacuation se fait moins bien, surtout le soir & le matin, d'autant plus que les humeurs ont acquis par les grandes chaleurs beaucoup d'épaississement; alors cette humeur âcre arrêtée se jette sur les intestins, & les irrite; les douleurs, les évacuations, & tous les autres accidents surviennent.

Cette espèce de dysenterie est de tous les temps & de tous les pays; mais si à cette cause il s'en joint d'autres capables de corrompre les humeurs, comme la réunion d'un grand nombre de gens dans des endroits trop ferrés, tels que les hôpitaux, les camps, les prisons, cela porte dans les humeurs un principe de malignité qui, s'alliant à la cause de la dysenterie, rend cette maladie plus fâcheuse.

§. 331. Le mal commence par un froid général qui dure quelques heures, plutôt que par un frisson; le malade perd assez vite ses forces; il souffre des douleurs vives dans le ventre; qui quelquefois durent plusieurs heures avant que les évacuations viennent; il a des vertiges, des envies de vomir; il pâlit; le pouls n'est cependant que peu ou point fiévreux, mais ordinairement petit; enfin les selles surviennent; les premières ne sont souvent que des matières liquides & jau-

A iij

nières; mais bientôt elles sont mêlées de glaires, & ces glaires souvent teintes de sang. Leur couleur varie; elles sont brunes, vertes, noires, plus ou moins liquides, fétides; les douleurs augmentent avant chaque selle, & les selles deviennent très-fréquentes; l'on en a jusqu'à huit, dix, douze, quinze par heure; alors le fondement s'irrite, le ténésme (qui est une envie d'aller à la selle, quoiqu'il n'y ait point de matière) se joint à la dysenterie, & occasionne souvent une chute du fondement; l'état du malade est très-cruel. L'on rend quelquefois des vers, des glaires épaissies qui ressemblent à des morceaux d'intestins, quelquefois des grumeaux de sang.

Si le mal devient très-fâcheux, les boyaux s'enflamment, il se forme des suppurations, des gangrènes; l'on rend du pus, des eaux noires & puantes; le hoquet survient, le malade rêve, son poulx s'affoiblit, il tombe dans des sueurs froides & dans des défaillances qui finissent par la mort.

Quelquefois il survient une espèce de phrénésie ou délire violent avant le dernier moment. J'ai vu chez quatre sujets un symptôme assez rare, c'est une impossibilité d'avaler, trois jours avant la mort.

Mais le mal n'est pas ordinairement de

cette violence ; les selles ne sont pas si fréquentes ; elles vont de vingt-cinq à quarante dans le jour. Les matieres sont mêlées de moins de choses étrangères, & de peu de sang ; le malade conserve quelques forces ; peu à peu le nombre des selles diminue , le sang disparoît , les matieres s'épaississent , l'appétit & le sommeil reviennent , & le malade se rétablit

Il y a beaucoup de malades qui n'ont point de fièvre & point d'altération, qui est peut-être moins ordinaire dans cette maladie que dans une diarrhée ordinaire.

Les urines sont quelquefois peu abondantes , & plusieurs malades ont des envies inutiles d'en rendre, qui sont pour eux une source d'angoisses très douloureuses.

§. 332. Le grand remède de cette maladie, c'est l'émétique. Le remède N°. 34, quand il n'y a point de raison de ne pas l'employer, pris dès le commencement, emporte souvent le mal d'abord, & toujours l'abrege beaucoup. Le remède N°. 35 n'est pas moins efficace, il avoit même été regardé très long-temps comme un spécifique sûr : il ne l'est pas, mais il est très utile. On peut aussi prendre ce remède à la maniere des Brésiliens qui nous l'ont fait connoître, & qui nous le fournissent ; ils prennent deux dragmes d'ipé-

A iv

cacuanha qu'ils font infuser pendant toute la nuit dans quatre onces d'eau tiede; on les coule, & on les boit à jeun. On réitérera pendant deux jours la même infusion avec la même racine qui a servi à la première. Le vomissement est médiocre le premier jour; il est très foible le second, & sur-tout le troisième. Si, après que l'un ou l'autre de ces remèdes a produit son effet, les selles sont moins fréquentes, c'est une très bonne marque; si elles ne diminuent point, il est à craindre que la maladie ne soit longue & opiniâtre.

L'on met le malade au régime, & l'on évite avec le plus grand soin toute viande, jusqu'à l'entière guérison de la maladie. La tisane N°. 3 est la meilleure boisson. Le lendemain de l'émétique on donne au malade le remède N°. 51 en deux prises; le jour suivant on ne lui donne point d'autre remède que la tisane; le quatrième on réitére la rhubarbe, alors ordinairement la force du mal a passé; on continue encore la diète pendant quelques jours, & l'on met le malade au régime des convalescents.

S. 333. Quelquefois la dysenterie s'annonce avec une fièvre inflammatoire, un pouls fiévreux, dur, plein, un violent mal de tête & de reins, le ventre tendu,

Dans ces cas il faut faire une saignée, donner tous les jours trois, & même quatre lavements N^o. 6, & boire beaucoup de la tisane N^o. 3 : l'on peut aussi donner des lavements d'eau & de lait.

Quand toute crainte d'inflammation est absolument passée, on vient au traitement marqué dans le paragraphe précédent ; mais souvent il n'est pas nécessaire de faire vomir ; & si les symptômes d'inflammation ont été forts, il faut purger la première fois avec la potion N^o. 11, & n'employer la rhubarbe que sur la fin du mal.

J'ai guéri plusieurs dyssentériques en ne leur donnant pour tout remède qu'une tasse d'eau tiède tous les quarts d'heure ; & il vaudroit mieux s'en tenir à ce remède qui ne peut être qu'utile, que d'en employer d'autres dont on ignore les effets, & qui en produisent souvent de très dangereux.

§. 334. Il arrive aussi que la dysenterie se joint à une fièvre putride : ce qui oblige à donner après l'émétique les purgatifs N^o. 23 ou 47, & plusieurs doses du N^o. 24, avant que d'en venir à la rhubarbe. Le N^o. 32 est excellent dans ce cas ; & l'on se sert avec succès de la crème de tartre N^o. 24, qui opère comme les tamarins, & qui remplit presque toutes les indica-

A v

tions qui se présentent dans la cure de la dyssenterie.

En 1755 il y eut ici, en automne, quand l'épidémie nombreuse des fièvres putrides commença à cesser, un grand nombre de dyssenteries qui avoient beaucoup de rapport avec ces fièvres. Je commençai par le remède N°. 34, & ensuite je donnai le N°. 32; je ne fis prendre la rhubarbe qu'à très peu de malades sur la fin de la maladie. Presque tous furent guéris au bout de quatre ou cinq jours. Un petit nombre, à qui je n'avois pu donner l'émétique, ou qui avoient quelque complication, languirent assez longtemps, mais sans danger.

Il a régné en 1768, depuis le mois d'Août jusqu'à la fin de Novembre, dans les villes & villages à l'occident, sur-tout dans ceux qui sont au bas des Monts-Jurats, un grand nombre de dyssenteries qui ont fait beaucoup de ravages dans quelques campagnes, & très peu ici quoique ce fût la même maladie par-tout. La méthode suivante ne m'a échoué pour aucun, quelque mal qu'il ait été, & de quelque âge que ce fût, depuis celui de quelques mois jusqu'à celui de 80 ans: 1°. un régime très exact: 2°. une boisson très abondante ou d'eau d'orge, ou de petit-lait, ou d'eau de poulet: 3°. pour quelques-

uns le remède N^o. 34; pour d'autres celui N^o. 35; pour de troisiemes une simple potion purgative avec un sel amer, de la manne, des tamarins & du syrop de chicorée, que je réitérois au bout de trois ou quatre jours: 4^o. des lavements émollients, une ou tout au plus deux fois par jour: 5^o. tous les soirs après qu'ils avoient vomé ou été purgés, un calmant avec le laudanum, ou le syrop de pavot blanc; ce remède, sans faire dormir, les tranquillisoit, les selles étoient beaucoup plus abondantes, mais beaucoup moins fréquentes, & le malade beaucoup moins fatigué. 6^o. Quand sur la fin la maladie paroissoit n'être plus qu'une irritation dans le gros boyau (le rectum) des lavements avec une décoction de kina & un anodin ont produit le meilleur effet.

Les villages où la maladie a fait les plus grands ravages, sont ceux où l'on n'a point pu faire prendre de vomitifs, contre lesquels le peuple avoit un préjugé invincible, & où il s'est traité par le vin rouge & les aromates qui enflammoient & gangrénoient les intestins. Dans ceux où il s'est trouvé des personnes éclairées, assez charitables pour vaincre l'opiniâtreté des maladies, & les diriger dans tout le cours de la maladie, il n'a presque péri personne.

A vj

§. 335. Quand le mal a déjà duré plusieurs jours, sans remèdes, ou avec de mauvais remèdes, il faut alors se conduire comme s'il commençoit, à moins qu'il ne fût survenu des accidents étrangers à la maladie.

§. 336. Cette maladie a quelquefois des rechûtes au bout de quelques jours, qui sont presque toutes occasionnées ou par le manque de diète, ou par l'air froid, ou par l'échauffement. On les prévient en évitant ces causes; on les guérit en les mettant au régime, & en prenant une prise du remède N°. 51. Si, sans aucune cause sensible, le mal revenoit & s'annonçoit comme une nouvelle maladie, il faudroit la traiter comme telle.

§. 337. Quelquefois elle est compliquée avec une fièvre d'accès; il faut guérir premièrement la dysenterie, & ensuite la fièvre. Si cependant les accès de fièvre étoient violents, on donneroit le kina de la façon prescrite dans le §. 259.

§. 338. Un préjugé pernicieux, dont l'on est encore généralement imbu, c'est que les fruits sont nuisibles dans la dysenterie, qu'ils la procurent, & qu'ils l'augmentent. Il n'y a peut-être point de préjugé plus faux; les mauvais fruits, les fruits mal mûrs dans les mauvaises années peuvent occasionner des coliques, quel-

quefois des diarrhées ; plus souvent des constipations, des maladies des nerfs & de la peau, mais jamais une dysenterie épidémique. Les fruits mûrs, de quelques especes qu'ils soient, & sur-tout ceux d'été, sont le vrai préservatif de cette maladie. Le plus grand mal qu'ils puissent faire, en fondant les humeurs, & sur-tout la bile épaisse, s'il y en a, dont ils sont le vrai dissolvant, c'est d'occasionner une diarrhée ; mais cette diarrhée même mettroit à l'abri de la dysenterie.

Les années 1759 & 1760. ont été extrêmement abondantes en fruits ; mais il n'y a point eu de dysenteries. On croit même remarquer qu'elle est plus rare & moins fâcheuse qu'autrefois, & l'on ne peut assurément l'attribuer, si le fait est vrai, qu'aux nombreuses plantations d'arbres qui ont rendu les fruits extrêmement communs. Toutes les fois que j'ai vu des dysenteries, j'ai mangé moins de viande & beaucoup de fruits ; je n'en ai jamais eu la plus légère attaque, & plusieurs Médecins suivent la même méthode avec le même succès.

J'ai vu onze malades dans une maison ; neuf furent dociles, ils mangerent des fruits, & guérirent. La grand'mere & un enfant qu'elle aimoit mieux que les autres, périrent. Elle conduisit d'abord

l'enfant à sa mode, avec du vin brûlé; de l'huile, quelques aromates, & point de fruits, il mourut; elle se conduisit de la même façon, & eut le même sort.

Dans une campagne près de Berne, en 1750, dans le temps que la dyssenterie faisoit beaucoup de ravages, & que l'on déconseilloit sévèrement les fruits, de onze personnes qui composoient la maison, dix mangerent beaucoup de prunes, & ne furent point attaquées. Le cocher, seul docile au préjugé, s'en abstint soigneusement, & eut une dyssenterie terrible.

Cette maladie détruisoit un régiment Suisse qui se trouvoit en garnison dans les provinces méridionales de France; les Capitaines acheterent la récolte de plusieurs arpents de vignes; l'on y portoit les soldats malades; l'on cueilloit du raisin pour ceux qui ne pouvoient pas être portés; les sains ne mangeoient rien autre; il n'en mourut plus un seul, & il n'y en eut plus d'attaqués.

Un Ministre étoit attaqué d'une dyssenterie que les remèdes qu'il prenoit ne guérissoient point; il vit par hasard des groseilles rouges, il en eut envie, & en mangea trois livres depuis sept heures du matin jusqu'à neuf; il fut déjà mieux ce jour-là, & entièrement guéri le lendemain. M. KIRKPATRICK dans sa traduc-

tion m'apprend que le fils d'un célèbre Médecin ne put être guéri d'un flux de sang très invétéré, que quand, après la mort de son pere, il mangea une très grande quantité de ces fruits: & dans la dyssentèrie qu'il y a eu à Londres en 1762, & qui y a été très nombreuse, M. le D. BAKER, très habile Médecin qui l'a fort bien décrite, a observé que ceux qui avoient mangé des grandes quantités de fruits d'été ou d'automne, n'avoient point été attaqués, ou l'avoient été très légèrement.

Je pourrois accumuler un grand nombre de faits pareils; mais ceux-là suffiront pour convaincre les plus incrédules, & il m'a paru important de le faire. Loin de s'interdire les fruits quand la dyssentèrie règne, l'on doit en manger davantage; & les Directeurs de la Police, loin de les prohiber, doivent chercher à en fournir les marchés: c'est une vérité que les gens instruits ne révoquent plus en doute nulle part; l'expérience la démontre, & elle est fondée en raison, puisque les fruits remédient à toutes les causes des dyssentèries.

§. 439. Il est extrêmement important que les malades aillent à la selle dans des endroits à part, parce que les excréments sont très contagieux; & s'ils vont sur

des bassins, on doit les sortir très promptement de la chambre, dans laquelle on doit renouveler continuellement l'air & brûler beaucoup de vinaigre.

Il est aussi très nécessaire de changer souvent les linges. Sans ces précautions, la maladie devient plus mauvaise, & elle attaque ceux qui habitent la même maison. Il seroit fort à souhaiter qu'on pût convaincre le peuple de ces vérités. Monsieur BOERHAAVE conseilloit, quand la dysenterie étoit épidémique, d'imprégner de la vapeur de soufre toute l'eau qu'on boit; on le fait en brûlant du *brand* ou pâtes soufrées, dans des tonneaux qu'on remplit tout de suite d'eau, & qu'on roule pendant quelques moments.

§. 340. Je ne fais par quelle fatalité il n'y a point de maladie pour laquelle on conseille un plus grand nombre de remèdes différents; il n'y a personne qui ne vante le sien, qui ne l'élève au-dessus des autres, & qui ne promette hardiment de guérir en quelques heures une maladie longue, dont il n'a aucune idée juste, avec un remède dont il ignore parfaitement les effets: & le malade souffrant, inquiet, impatient, prend de toutes mains, & s'empoisonne par peur, par ennui ou par complaisance. De ces différents remèdes, il y en a qui ne font qu'in-

différents, d'autres sont pernicioeux. Je n'entreprendrai point de rapporter tous ceux que je connois; mais, après avoir réitéré que la seule véritable méthode est celle que j'ai indiquée, & qui a pour but d'évacuer les matieres, & que celles qui ne vont pas à ce but, sont mauvaises, je me borne à avertir que la pire de toutes c'est celle qui est la plus généralement suivie, & qui consiste à arrêter les évacuations par des remèdes astringents ou ceux qu'on tire de l'opium; méthode mortelle qui tue toutes les années un grand nombre de personnes, & qui en jette d'autres dans des maux incurables. En empêchant l'évacuation de ces matieres, en renfermant le loup dans la bergerie, il arrive ou 1°. que cette matiere irrite les intestins, les enflamme, & de l'inflammation naissent les douleurs horribles, la vraie colique inflammatoire, & ensuite ou la gangrène & la mort, ou un squirrhe qui dégénere en cancer (j'ai vu ce cas horrible), ou la suppuration, un abcès, un ulcere; ou 2°. qu'elle se rejette ailleurs, produit des squirrhes au foie, des asthmes, l'apoplexie, l'épilepsie ou mal caduc; des douleurs de rhumatisme horribles, des maux d'yeux, & des maux de peau incurables.

Telles sont les suites de tous les remè-

des astringents & de ceux qu'on donne pour faire dormir, comme thériaque, mithridate, diascordium, &c. quand on les donne trop tôt.

J'ai été appelé pour un rhumatisme cruel, qui avoit succédé immédiatement à un mélange de thériaque & d'eau de plantain, donné le second jour d'une dyssenterie.

Comme ceux qui ordonnent ces remèdes en ignorent sans doute les conséquences, il suffira, j'espère, de les leur avoir fait connoître.

§. 341. L'abus des purgatifs a aussi ses dangers. L'on détermine toutes les humeurs à se jeter sur les parties malades, le corps s'épuise, les digestions ne se font plus, les boyaux s'affoiblissent; quelquefois même il s'y fait de légères ulcérations, d'où naissent des diarrhées presque incurables, & qui tuent après plusieurs années de souffrances.

Si les évacuations sont excessives & le mal long, on tombe dans l'hydropisie; mais en l'attaquant d'abord, on peut la dissiper par une diète sôbre & sèche, des fortifiants, des frictions & de l'exercice.

De la Dyssenterie maligne.

§. 342. J'ai dit un mot plus haut des dyssenteries malignes, & je n'avois pas

cru devoir en parler plus au long dans cet Ouvrage ; mais un ami m'ayant fait observer que les endroits où elle fait le plus de ravages sont souvent les plus éloignés des secours , je me suis déterminé à donner l'article suivant.

§. 343. Si cette corruption des humeurs , qui forme les fièvres malignes , se trouve réunie avec les causes qui produisent la dyssenterie , il en résultera une dyssenterie maligne.

Quelquefois cette réunion dépend de causes particulières à une seule personne , ou au moins à un petit nombre de personnes , ce qui forme des dyssenteries malignes isolées. Ainsi quand il règne des fièvres malignes , il est rare qu'on ne voie pas quelque malade chez lequel il survient en même-temps une dyssenterie ; & dans les épidémies de dyssenteries les plus bénignes , si cette maladie attaque des corps dont les humeurs ont acquis un degré de corruption considérable , la maladie prend un caractère de malignité. L'on a vu plus d'une fois des dyssenteries véritablement bénignes changées en malignes par le mauvais traitement.

Si cette réunion dépend de ces causes générales qui forment les maladies épidémiques , il naît alors des épidémies de dyssenteries malignes , qui sont , après la

peste, une des maladies qui a fait le plus de ravage, & on l'a vue régner en même temps que la peste.

Des chaleurs excessives, la famine, des camps marécageux, ont souvent produit cette maladie. L'on a vu un corps de cavalerie, après avoir été trop longtemps dans un camp de cette espèce, attaqué de cette cruelle maladie, compliquée à une gangrène des jambes qui emporta les neuf dixièmes des Cavaliers & un très grand nombre de chevaux. Sans aucune cause apparente elle est souvent l'effet d'une de ces altérations de l'air, qui ne tombent point sous nos sens, mais qui ne nous font que trop démontrées par leurs funestes influences.

Les principaux symptômes qui caractérisent cette maladie, sont, outre le frisson ordinaire & les accidents, frisson qui n'a pas toujours lieu, une foiblesse excessive & une angoisse cruelle que le malade rapporte au creux de l'estomac, qui est souvent accompagnée de vomissements abondants de matière verte, sans en être soulagé; & qui durant jusqu'à la fin de la maladie, si elle est mortelle, jusqu'à ce qu'elle soit considérablement amendée si elle doit guérir, ne laisse jouir le malade d'aucun instant de bon sommeil; le jette souvent dès les commencements

dans une rêverie fourde , & quelquefois dans un délire marqué. Les douleurs des intestins ne sont pas toujours proportionnées aux dangers de la maladie : j'ai vu des malades s'en plaindre à peine , & d'autres cependant les avoir assez vives. Les évacuations par les selles sont fréquentes & varient beaucoup : quelquefois c'est presque du sang pur très-dissous ; on voit alors le malade s'affoiblir d'heure en heure , rêver , peu souffrir , & périr le troisième jour : d'autres fois c'est un rouge plombé ; souvent elles sont noires , plus ordinairement muqueuses avec un mélange d'une matière couleur de chocolat & du sang , toujours d'une puanteur insupportable. Les ardeurs & la suppression d'urine sont encore plus fréquentes que dans la dysenterie ordinaire ; les urines sont quelquefois excessivement brunes , ce qui caractérise une colliquation très funeste ; je les ai vues limpides comme de l'eau : & une fois entièrement laiteuses : leur puanteur approche quelquefois de celle des selles , & l'on retrouve cette même puanteur dans l'haleine , quelquefois dans les crachats & même dans la sueur. Le dégoût pour les aliments est insurmontable , on répugne même souvent à toutes les boissons qui ne sont pas cordiales , & il y a assez souvent dès les commencements

une légère difficulté d'avalier, qui est du plus mauvais augure. D'autres fois la peau se sèche singulièrement; plus ordinairement on la trouve froide & gluante. On a vu, dans quelques épidémies, que les malades auxquels il survenoit beaucoup de pustules aqueuses sur toute la peau, guérissent. Le seul caractère constant du pouls, c'est d'être petit, & il est rare que la respiration ne soit pas gênée dès les commencements. Le hoquet, la tension du ventre, le dessèchement total de la langue, les défaillances, quelquefois des taches de gangrène dans différentes parties du corps, sur-tout aux extrémités inférieures, annoncent une mort prochaine & inévitable. La diminution des angoisses, la souplesse du ventre, le cours aisé des urines, moins de foiblesse, & sur-tout un sommeil naturel, quelque court qu'il soit, font espérer avec confiance le rétablissement.

L'ipécacuanha est le principal remède de la dyssentérie maligne, & il est de la plus grande importance de le donner dès les commencements, avant que toutes les humeurs intestinales soient infectées; on en seconde l'effet par un thé de camomille, qui est peut-être plus indiqué dans cette maladie que dans aucune autre. Sept ou huit heures après cette première éva-

cuation par le vomissement, il faut en procurer une seconde par les selles avec de la rhubarbe. Quand cette seconde évacuation est finie, on recommence l'usage de l'ipécacuanha, mais à très petite dose; deux, trois ou quatre grains, tout au plus, de deux heures en deux heures, avec une tasse d'un bouillon de poulet ou de veau avec un peu de poule & quelques racines de chicorée amère, ou, si l'on n'en a pas, de scorfonere, de falsifs, de carottes jaunes, de céleri; ces bouillons doivent être la seule nourriture. Si l'on croit avoir besoin de soutenir plus efficacement les forces du malade, on peut y faire cuire un peu de croûte de pain, & donner de deux bouillons l'un, une cuillerée de vieux vin blanc qui ne soit pas trop spiritueux; les vins du Rhin, ceux de Grave, ceux de la Côte, sont les plus convenables; ils agissent comme cordiaux & comme anti-putrides, & font autant de bien dans cette espèce que de mal dans les autres.

Les intestins sont si affoiblis par les impressions de venin, qu'ils ne peuvent soutenir la même quantité de boisson, ni des boissons aussi relâchantes que dans les autres maladies aiguës; une grande quantité de boisson ne passe point, elle augmente les angoisses; elle tend le ven-

tre & supprime les urines, je m'en suis convaincu plus d'une fois; la même chose arrive si les boissons sont simplement relâchantes; d'ailleurs elles augmentent la foiblesse générale. Cette même foiblesse fait que l'usage des acides seuls, si bien indiqués d'ailleurs par la putridité, fait plus de mal que de bien; la boisson doit par-là même n'être ni trop abondante, ni trop relâchante, ni trop acide; une tisane d'oranges ameres fraîches, coupées par tranches fines, poudrées d'un peu de sucre & sur lesquelles on verse de l'eau bouillante, m'a paru réunir toutes les qualités; l'écorce est aromatique, le blanc est un amer un peu tonique, le jus est acide, & ce mélange produit un très bon effet. L'on peut en substituer plusieurs autres analogues, en faisant l'infusion avec des amers & en la rendant légèrement acide. Quand la foiblesse est excessive, le seul acide permis ce sont les vins dont j'ai déjà parlé.

Les lavements purgatifs, les relâchants, les gras sur-tout, sont très nuisibles: les seuls qui conviennent, & il ne faut jamais en donner beaucoup, ni les donner fort grands, mais tout au plus de sept ou huit onces, ce sont ceux qui sont composés d'une simple infusion d'herbes & de fleurs ameres, telles que la camomille,
le

le millepertuis, le mélilot, le treffe odorant.

Les premiers Médecins qui virent que les pustules qui paroissent sur la peau étoient utiles, firent faire des scarifications & même des brûlures avec un fer chaud, qui étoit un remède très usité dans ce temps-là, sur plusieurs endroits de la peau, & s'en trouverent très bien : l'on emploie aujourd'hui avec un grand succès les emplâtres de vésicatoires, & il est certain que dans plusieurs cas, à mesure qu'ils agissent, les évacuations diminuent, les angoisses se dissipent & les forces augmentent : aussi je ne balance jamais à les faire appliquer.

Ces secours sont quelquefois insuffisants, & la maladie exige tous ceux qui sont indiqués dans les fièvres malignes : les deux qui m'ont paru mériter la préférence, sont l'extrait de kina dissous dans l'eau de fleur d'orange, & le camphre ; ces remèdes s'allient très bien avec l'ipécacuanha, & on peut les donner dans le même temps, & même mêlés, ou les faire succéder à ce remède qui convient spécialement quand il y a beaucoup de mucosités, & qu'on peut suspendre quand elles ont beaucoup diminué, & que le ventre est assoupli. Mais il ne faut jamais donner ni beaucoup d'extrait de kina, ni

beaucoup de camphre à la fois, ils agiroient comme irritants, & toute irritation est à craindre.

La liste des remèdes employés dans ces dysenteries malignes, est immense; en élaguant tous ceux qui sont évidemment mauvais, & que l'expérience a démontrés tels, on voit qu'ils tendent tous aux mêmes indications que j'ai indiquées; je me suis borné aux plus efficaces, & je crois qu'ils peuvent tenir lieu des autres, & opérer ce qu'on peut attendre de l'art, qui, n'étant point secondé par la nature, est trop souvent sans ressource dans cette cruelle maladie, sur-tout si on ne l'attaque pas dès les commencements, & avant qu'elle ait porté à l'estomac & aux intestins des dommages irréparables.

Des évacuations excessives qui menacent de détruire promptement toutes les forces, exigent des anodins, & l'on emploie quelquefois, avec succès, extérieurement des flanelles trempées dans une décoction amère chargée de thériaque, qu'on applique chaudes sur l'estomac & sur le ventre, & qui contribuent à diminuer la fréquence des selles, & à produire la suppuration.

S'il y a une maladie véritablement contagieuse, c'est celle-ci. J'ai vu il n'y a que quelques mois dans une petite campagne

très voisine de la ville, un exemple terrible de la force de l'infection. Elle étoit composée de six personnes qui jouissoient d'une parfaite santé; il y en vint une septième qui revenoit de Hollande où il avoit été soldat, & dont le teint déceloit un fond de cacochymie; au bout de quelques semaines il fut attaqué d'une dysenterie cruelle & véritablement maligne qui dans quelques heures détruisit absolument ses forces; il se refusa à tous les secours, & je crois que les meilleurs auroient été inutiles, & fut, pendant les cinq jours que la maladie dura, si agité & si inquiet, qu'il se traînoit dans la grange, la cuisine, le jardin, les chambres, alloit se coucher pendant la nuit au milieu de l'herbe couverte de rosée. Par cette conduite il infecta les six autres personnes: quatre le furent légèrement; un homme de soixante ans & un garçon de dix, si fortement, qu'ils périrent tous les deux; l'enfant, sans avoir rien pris, au bout de soixante heures; le pere, qui prit, dans les commencements, quelques remèdes, mais dont il se dégoûta bien vite, au bout de quatorze jours. Il n'a régné aucune dysenterie dans le voisinage à cette époque. L'eau de cette maison est excellente, & après l'examen le plus attentif, je n'ai pu trou-

ver d'autre cause de cette infection, que la maladie du premier attaqué, qui étoit la suite d'un germe de corruption dans ses humeurs.

CHAPITRE XXV.

La Gale.

§. 344. **L**A gale est une maladie contagieuse par l'attouchement de la personne, ou des habits, mais non point par l'air; ainsi en évitant ces moyens d'infection, on peut être sûr de ne pas la prendre.

» Quoique toutes les parties du corps
» puissent en être attaquées, la gale se
» montre d'ordinaire d'abord aux mains,
» & principalement entre les doigts. Il
» paroît au commencement une ou deux
» pustules qui sont remplies d'une espèce
» d'eau claire, & qui donnent des démangeaisons très incommodes. Si on
» perce ces pustules en les grattant, l'eau
» qui en découle communique le mal aux
» parties voisines. Dans le commencement on ne peut guere distinguer la
» gale, à moins qu'on ne soit bien au fait
» de ce mal; mais dans son progrès, les
» pustules augmentent en nombre & en

» grandeur. Lorsqu'on les ouvre en les
» grattant, il s'y forme des croûtes dé-
» goûtantes, & le mal gagne toute la su-
» perficie du corps. Si elles durent long-
» temps, elles forment de petits ulcères,
» & elles sont en même temps très conta-
» gieuses «.

§. 345. Le mauvais régime, sur-tout l'abus du salé & des fruits mal mûrs, & la malpropreté, occasionnent cette maladie qui se contracte cependant plus souvent par contagion. De très bons Médecins croient même qu'elle ne se contracte pas autrement; mais j'ai vu le contraire assez sûrement.

Quand elle paroît chez une personne, sans qu'on puisse soupçonner qu'elle l'ait gagnée par contagion, il faut commencer par lui retrancher absolument le salé & les choses aigres, les graisses & les épiceries. On lui fait boire une tisane de racine de chicorée amère, ou celle N°. 26, dont on prend cinq ou six verres par jour; & au bout de quatre ou cinq jours, on purge avec le N°. 21, ou avec une once de sel de Sedlitz & un quart d'once de séné. On continue le régime, on repurge après six ou sept jours, & ensuite on frotte toutes les parties malades, & les environs, le matin à jeun, ou le soir en se couchant, avec le quart de l'onguent N°. 52. Le

B iij

lendemain, le surlendemain, & le quatrième jour, on frotte de nouveau, & ensuite on emploie une seconde dose d'onguent, en frottant seulement de deux jours l'un. Il est rare que ces remèdes n'emportent pas le mal; mais quelque fois il revient, & alors il faut repurger & revenir à l'onguent, dont j'ai éprouvé & dont j'éprouve tous les jours les bons effets.

Si le mal est gagné par contagion, l'on peut hardiment employer l'onguent dès qu'on s'en apperçoit, sans l'avoir fait précéder d'aucun purgatif. Mais au contraire, quand on a négligé long-temps le mal, & qu'il est parvenu à un degré considérable, il faut que le malade ait été quelque temps au régime que j'ai indiqué, & qu'il ait été purgé, qu'ensuite il ait bu beaucoup de tisane N°. 26, avant que d'en venir à l'onguent; & dans ces cas j'ai toujours commencé par l'onguent N°. 28, dont on emploie le demi-quart tous les matins. Souvent même je n'emploie point celui N°. 52, & j'ai toujours trouvé celui N°. 28 aussi sûr, mais plus lent.

§. 346. Pendant qu'on prend ces remèdes, il faut éviter le froid & l'humidité, sur-tout quand on fait usage du remède N°. 28, dans lequel il entre du mercure qui pourroit, si l'on négligeoit

les précautions nécessaires , occasionner de l'enflure à la gorge & aux gencives , & même une salivation accompagnée d'accidents graves. Cet onguent a un avantage sur l'autre , c'est qu'il n'a point d'odeur , & qu'on peut même lui donner une odeur agréable ; mais il est très difficile de déguiser celle du soufre qui est la base du premier.

Il faut aussi changer souvent de linges ; mais il faut éviter de changer d'habits , parce que les habits s'infectant , ceux qu'on a portés pourroient redonner la gale quand on les reprendroit après être guéri.

» Il faut parfumer de soufre les chemises , culottes , bas , avant qu'on les mette ; mais cette fumigation doit se faire en plein air.

§. 347. Quand cette maladie dure très long-temps , elle épuise le malade par l'insomnie , l'inquiétude des démangeaisons , & quelquefois la fièvre ; il maigrit extrêmement , & perd ses forces. Dans ces cas , il faut 1°. faire prendre un purgatif doux.

2°. Ordonner quelques bains tièdes.

3°. Mettre le malade au régime des convalescents.

4°. Lui faire prendre soir & matin la poudre N°. 53 pendant quinze jours , avec la tisane N°. 26.

B iv

Souvent la maladie est rebelle, & il faut varier les remèdes suivant les circonstances; détail dans lequel je ne puis pas entrer.

§. 348. Après quelques purgatifs, des bains souffrés, & en général les bains des eaux minérales chaudes, guérissent très souvent; & les simples bains froids de rivière ou du lac ont emporté des gales très rebelles.

Il n'y a rien qui entretienne plus longtemps la gale que l'abus des eaux chaudes.

§. 349. Je réitère qu'on ne doit jamais employer étourdimement l'onguent N^o. 52, ou les autres remèdes qui font disparaître la gale. Il n'y a point de maux qu'on n'ait vu suivre de la trop prompte guérison de cette maladie par des remèdes extérieurs employés avant que d'avoir évacué & un peu diminué l'âcreté des humeurs.

CHAPITRE XXVI.

Avis pour les Femmes.

§. 350. **L**ES femmes sont sujettes à toutes les maladies que je viens de décrire, & leur sexe les expose à quelques autres qui dépendent de quatre causes principales; les règles, les grossesses, les

couches & les suites de couches. Je ne pense point à traiter ici de toutes ces maladies ; elles exigeroient un volume plus gros que celui-ci , & je suis obligé de me borner à des avis généraux sur ces quatre objets.

§. 351. La nature qui destinoit les femmes à élever le genre humain dans leur sein , les a assujetties à un écoulement de sang périodique , qui est la source d'où l'enfant tirera un jour sa subsistance.

Cette évacuation commence généralement dans ce pays entre quatorze & seize ans. Souvent, avant qu'elle paroisse , les jeunes filles sont pendant long-temps dans un état de langueur qu'on appelle *chlorose* , *oppilations* , *pâles couleurs* ; & quand elle tarde trop à venir , elles tombent dans des maladies très-graves , & fort souvent mortelles. Mais on attribue cependant fort mal à propos à cette cause tous les maux auxquels elles sont sujettes à cet âge ; ils dépendent d'une autre dont les oppilations même ne sont souvent que l'effet ; c'est la foiblesse qui est naturelle & nécessaire à ce sexe. Les fibres des femmes , destinées à céder , quand elles seront rendues par tout le volume de l'enfant & de ses accompagnements , volume souvent très considérable , devoient être moins roides , moins fortes ,

B v

plus lâches que celles des hommes; par-là même, la circulation se fait chez elles avec moins de force, le sang est moins épais, plus aqueux, les humeurs ont plus de penchant à croupir dans les viscères, & à former des engorgements.

§. 352. L'on prévientroit les maux auxquels cette constitution peut conduire en aidant la foiblesse des mouvemens naturels, par l'augmentation de mouvement que fournit l'exercice; mais ce secours, qui seroit en quelque façon plus nécessaire aux femmes qu'aux hommes, leur est enlevé par l'éducation qu'on leur donne; on les applique aux ouvrages du ménage, qui exercent beaucoup moins que ceux auxquels la vocation des hommes les appelle; elles se donnent peu de mouvement, la disposition naturelle de foiblesse s'accroît, & elle devient alors malade, le sang circule mal, il perd ses qualités, les humeurs croupissent partout, aucune fonction ne se fait bien.

Elles commencent à tomber dans un état de langueur, quelquefois très jeunes, & plusieurs années avant qu'il soit question des règles; cette langueur les rend paresseuses: le mouvement les fatigue un peu; elles n'en prennent point: il seroit le remède de ce mal commençant; mais le remède leur paroissant pénible,

elles le rejettent, & le mal augmente.

L'appétit se déränge comme les autres fonctions; elles en ont peu; les alimens ordinaires ne le réveillent point; elles se livrent à des fantaisies souvent les plus bizarres, qui achèvent de ruiner l'estomac, les digestions & la santé.

Quelques années s'écoulent, le temps des règles approche, & elles ne paroissent point, par deux raisons: la première, c'est que la santé est trop affoiblie pour établir cette nouvelle fonction, dans le temps que toutes les autres languissent: la seconde, parce qu'elles ne sont point nécessaires, puisqu'elles sont destinées à évacuer, hors de la grossesse, le sang superflu que la femme est destinée à produire, afin qu'elle ne fournisse pas de son nécessaire à l'enfant, & que ce superflu n'existe point chez les filles languissantes dès long-temps.

§. 353. Cependant le mal augmente, parce que toute maladie qui ne guérit pas, fait des progrès journaliers: on l'attribue à la suppression; mais souvent on se trompe, puisque la maladie ne vient point toujours de la suppression, & que la suppression vient souvent de la maladie. Cela est si vrai, que lors même que cette évacuation arrive, si la foiblesse subsiste, les malades n'en sont pas mieux; au

Bvj

contraire : & souvent l'on voit de jeunes garçons qui , ayant reçu de leurs parents une constitution & une éducation féminines , ont les mêmes maux que les jeunes filles oppilées.

Les filles de la campagne , qui mènent souvent le genre de vie des hommes , sont moins sujettes à ce mal que celles de la ville.

§. 354. Qu'on ne s'y trompe donc point , tous les maux des jeunes filles ne viennent point du manque des règles : il y en a cependant qui dépendent réellement de cette cause ; c'est quand une jeune fille , forte , robuste , bien portante , qui a fait à-peu-près sa crue , qui a beaucoup de sang , n'a point cette évacuation dans l'âge marqué : alors ce superflu de sang occasionne mille maux , & beaucoup plus violens que ceux qui ne dépendent que de la cause précédente.

Si les filles oisives de la ville sont plus sujettes aux oppilations qui dépendent de la foiblesse dont j'ai parlé , ou qui l'accompagnent , les filles de la campagne sont plus sujettes à cette dernière espèce qui dépend de trop de sang retenu , que celle des villes ; & c'est ce qui procure ces maladies singulières qui paroissent surnaturelles au peuple , & que par-là même il attribue au sortilège.

§. 355. Lors même que les règles sont venues, elles se suppriment souvent, & il n'y a aucune maladie que cette suppression n'ait produite. Elles se suppriment souvent dans le cas du §. 351, par la continuation de la maladie qui avoit mis obstacle à leur arrivée; & dans d'autres cas, par d'autres causes, telles que le froid, l'humidité, une peur violente, toute passion trop forte, des alimens trop froids ou indigestes, ou trop chauds, des boissons à la glace, un exercice porté trop loin, les veilles. Les accidents que ces suppressions occasionnent, sont quelquefois plus violents que ceux qui précèdent la première venue.

§. 356. La facilité avec laquelle cette évacuation se supprime, diminue, se dérange par les causes que je viens d'assigner. Les maux affreux qui sont la suite de ces dérangemens, me paroissent des raisons bien fortes pour engager les femmes à donner tous leurs soins pour en conserver la régularité à tous égards, en évitant à cette époque toutes les causes qui peuvent leur nuire. Si elles vouloient bien, non pas sur ma parole, mais sur celles de leurs mères, de leurs parentes, de leurs amies, sur leur propre expérience; si elles vouloient bien, dis-je, se persuader combien il leur importe de se mé-

nager dans ces temps critiques, il n'y en a pas une qui, dès la première apparition jusqu'au dernier retour, ne se conduisît avec la plus scrupuleuse régularité.

Leur conduite, dans ces circonstances, décide absolument de leur santé, de celle de leurs enfants, de leur bonheur, de celui des personnes avec qui elles ont à vivre.

Plus elles sont jeunes & délicates, plus les ménagements sont nécessaires. Je fais que la robuste campagnarde néglige quelquefois impunément de se ménager; mais d'autres fois elle en est cruellement punie: & je pourrois produire une longue liste de celles qui se sont jettées, par leurs imprudences, dans les situations les plus tristes, quoiqu'en général elles soient beaucoup moins sujettes aux irrégularités de la menstruation que les jeunes filles d'un ordre supérieur.

Outre l'attention qu'il faut avoir d'éviter les causes générales que j'ai indiquées dans le § précédent, chacune doit observer ce qui lui nuit plus particulièrement à cette époque, & y renoncer pour toujours.

§. 357. Il y a plusieurs femmes chez lesquelles les règles viennent toujours sans aucun dérangement de leur santé; il y en a d'autres qui sont incommodées à

chaque retour , & quelques-unes pour lesquelles ils sont affreux par la violence des coliques qui les précèdent ou les accompagnent , & qui sont plus ou moins longues. J'en ai vu ne durer que quelques minutes , d'autres plusieurs heures ; il y en a qui durent plusieurs jours , & qui sont accompagnées de vomissemens , de défaillances , de convulsions occasionnées par l'atrocité des douleurs , de vomissement de sang , de saignement de nez , &c. qui en un mot paroissent les mettre aux portes de la mort. Cet état demande une très-sérieuse attention : mais comme il dépend de plusieurs causes souvent très-oppoſées , il est impossible d'indiquer ici le traitement qui convient à chacune.

Quelques femmes ont le malheur d'être sujettées à ces accidens tous les mois , depuis la première apparition des règles jusqu'à leur dernier retour , à moins que les remèdes , le régime , quelquefois une couche , ne les en délivrent : quelques autres ne souffrent que de temps en temps , tous les deux , trois , quatre mois : des troisièmes , après avoir cruellement souffert pendant les premiers mois , & même les premières années , cessent de souffrir ensuite ; d'autres enfin après avoir eu leurs règles pendant très-long temps sans aucune douleur , se trouvent assujetties à des douleurs cruelles à tous les retours , si par

imprudence ou par fatalité elles ont essuyé quelque dérangement qui les ait supprimées, diminuées, retardées : & cette considération doit rendre prudentes celles même qui passent ordinairement cette crise sans douleur; elles doivent toutes être persuadées que, quoiqu'elles n'ayent aucune incommodité marquée, elles sont cependant à cette époque plus délicates, plus sensibles aux impressions des corps étrangers, plus aisément affectées par les mouvemens de l'ame, & ont l'estomac plus foible.

§. 358. Ces mêmes règles peuvent être trop abondantes, & elles jettent dans des maladies très-graves, mais dont je ne parlerai pas, parce qu'elles sont beaucoup moins fréquentes que celles qui sont produites par la suppression : d'ailleurs on pourra faire usage dans ce cas des remèdes que je donnerai plus bas en parlant des pertes de sang qui ont lieu dans la grossesse. (Voyez §. 365).

§. 359. Enfin lors même qu'elles sont le plus régulières, après avoir duré un certain nombre d'années (il est rare que cela aille à trente-cinq), elles finissent naturellement & nécessairement entre quarante-cinq & cinquante - ans ; quelquefois même plutôt, rarement plus tard ; & l'époque de cette cessation est ordinairement fâcheuse pour les femmes.

§. 360. L'on prévient les maux décrits §. 352, en évitant les causes qui les produisent, & 1^o. en faisant prendre beaucoup de mouvement aux jeunes filles, sur-tout dès que l'on remarque la plus légère atteinte du mal.

2^o. En ayant l'œil sur elles pour qu'elles ne mangent point de choses contraires, puisqu'il y a peu de corps dans la nature, même parmi les moins propres à servir d'aliments & les plus dégoûtants, qui n'aient été l'objet de leurs bizarres fantaisies. Les aliments gras, pâteux, farineux, aigres, aqueux, leur sont nuisibles. Les thés d'herbes qu'on leur fait souvent boire pour les guérir, suffiroient pour les jeter dans cette maladie en augmentant le relâchement des fibres qui en est la première cause. Si l'on veut boire sur quelques herbes, qu'on boive froid. La meilleure boisson pour elles, c'est l'eau de Forges.

3^o. Il faut éviter les remèdes chauds, âcres, & destinés uniquement à forcer les règles, qui font souvent des maux affreux, & ne font jamais de bien. Ils sont sur-tout d'autant plus pernicieux, que la malade est plus jeune.

4^o. Si le mal empire, il faut cependant leur ordonner quelques remèdes, non point des purgatifs, des délayants, des

bouillons d'herbes, des sels, & je ne fais combien d'autres choses nuisibles, mais la limaille de fer qui est le vrai remède de ces maux. Il faut prendre la limaille de vrai fer, & non point celle d'acier, & faire attention qu'elle ne soit point rouillée; dès qu'elle l'est elle n'est plus efficace.

Dans les commencements du mal, & aux jeunes filles, il suffit d'en donner quinze ou vingt grains par jour, en y joignant l'exercice & une diète convenable. Quand le mal est plus grave & la malade moins jeune, on peut aller hardiment jusqu'à un quart d'once. On fait bien de joindre à la limaille quelques amers ou quelques aromates, & l'on trouvera indiqués dans les Nos. 54, 55 & 56, les remèdes les plus utiles dans ces cas, sous la forme de poudre, de vin & d'opiate. Quand on se propose de déterminer les règles, il faut faire usage du vin N°. 55, qui réussit ordinairement; mais j'avertis; & je souhaite qu'on y fasse attention, que souvent la suppression est l'effet & non pas la cause de la maladie, & qu'il convient alors de rétablir la santé & non pas de chercher à forcer les règles, qui seroient à cette époque quelquefois plus nuisibles qu'utiles, & qui reviennent naturellement quand la maladie est gué-

rie. Leur retour doit suivre le retour de la santé, & ne doit ni ne peut le précéder ou l'amener. Il y a des cas sur-tout dans lesquels il feroit très dangereux de vouloir employer des remèdes actifs, c'est quand il y a de la fièvre, de la toux, quelque hémorrhagie, une grande maigreur, de l'altération; il faut détruire tous ces maux avant que d'ordonner aucun remède chaud pour déterminer les règles. L'on imagine mal-à-propos que cette évacuation guérit les femmes de tous les maux, & cette erreur coûte la vie à un grand nombre.

§. 361. Pendant qu'on prend ces remèdes il ne faut prendre aucune des choses que j'ai déconseillées dans les §. précédents, & l'on doit en aider l'effet par le mouvement. Celui du char est très salutaire, celui de la danse l'est aussi beaucoup, moyennant qu'il ne soit pas porté jusqu'à l'excès.

Quand le mal a des rechûtes, on se conduit tout comme si c'étoit une première attaque.

§. 362. L'autre espèce d'oppilation, décrite dans le §. 354, demande une conduite très différente. La saignée, qui est pernicieuse dans la première espèce, & dont l'usage jette plusieurs jeunes filles dans une langueur incurable, a souvent

emporté cette espèce dans le moment. Les bains de pied tièdes, les poudres N^o. 20, le petit-lait, ont souvent réussi ; mais il faut d'autres fois des soins appropriés à chaque cas particulier, & par là même on doit consulter.

§. 363. Quand les règles cessent par l'âge (§. 356), si elles cessent tout-à-coup, & si elles étoient abondantes auparavant, il faut nécessairement 1^o. faire une saignée & la réitérer tous les six, ou même tous les quatre, ou tous les trois mois.

2^o. Diminuer la quantité des aliments, sur-tout de la viande, des œufs & du vin.

3^o. Augmenter l'exercice.

4^o. Prendre souvent le matin à jeun la poudre N^o. 24, qui est excellente dans ce cas, parce qu'elle augmente un peu toutes les évacuations naturelles par les felles, les urines & la transpiration, & diminue par-là la quantité du sang qui se forme naturellement.

Si cette cessation est annoncée ou mêlée, comme il arrive souvent, par des pertes abondantes, la saignée n'est pas aussi nécessaire ; mais le régime & la poudre N^o. 24 le sont beaucoup, & il faut y joindre de temps en temps la purgation N^o. 23. Les remèdes astringents employés à cette époque occasionnent des cancers de la matrice.

Il périt plusieurs femmes à cet âge, parce qu'il est très aisé de leur faire du mal; ce qui doit les rendre très prudentes sur tous les remèdes qu'elles emploient. Mais aussi il arrive souvent que leur constitution change à leur avantage; leurs fibres deviennent plus fortes, elles se trouvent plus robustes, plusieurs petites infirmités finissent, & elles jouissent ensuite d'une vieillesse très heureuse: j'en ai vu plusieurs qui à cinquante-deux ou cinquante-trois ans quittoient les lunettes dont elles se servoient depuis cinq ou six.

Le régime que je viens d'indiquer, la poudre N^o 24, la boisson N^o 32, conviennent beaucoup dans presque toutes les pertes habituelles (je parle des femmes du peuple), à quelque âge que ce soit.

De la Grossesse.

§. 364. Les grossesses sont généralement beaucoup plus heureuses dans les campagnes qu'à la ville. Les paysannes sont cependant sujettes, comme les femmes de la ville, aux maux de cœur & aux vomissements le matin, aux maux de tête & aux maux de dents; mais ces maux cèdent à la saignée, qui est presque le seul remède dont elles aient besoin.

§. 365. Quelquefois après avoir porté

des fardeaux trop pesants , avoir fait des travaux violents , avoir soutenu des cahotements trop rudes , avoir fait quelque chute , elles sont attaquées de violentes douleurs de reins , qui se répandent jusques sur les cuisses , & aboutissent tout-à-fait au bas du ventre , ce qui présage ordinairement qu'elles sont à la veille de se blesser.

Il faut , pour prévenir cet accident qui est toujours dangereux , 1°. qu'elles se mettent sur le champ au lit , & qu'elles se couchent sur la paille si elles n'ont point de matelas , la plume est très mauvaise dans ce cas ; qu'elles restent plusieurs jours dans cette situation , ne bougeant & ne parlant presque point ; 2°. on doit leur tirer d'abord huit ou neuf onces de sang du bras.

3°. Elles ne prendront ni viande , ni bouillons , ni œufs ; mais elles vivront uniquement de quelques soupes farineuses.

4°. Elles prendront de deux en deux heures une prise de la poudre N°. 20 , & ne boiront que de la tisanne N. 2.

Il y a des femmes robustes , sanguines , qui sont sujettes à se blesser à une certaine époque : elles préviennent cet accident en se faisant saigner quelques jours avant cette époque & en observant un régime

tel que je viens de l'indiquer. Mais cette méthode ne vaudroit rien pour les femmes délicates de la ville, qui se blessent par une toute autre cause, & dont on prévient les fausses couches par une méthode très différente.

Les Couches.

§. 366. L'on remarque qu'il périt plus de femmes à la campagne dans le temps de l'accouchement, & cela par le manque de bons secours & l'abondance des maux ; & qu'il en meurt plus en ville après les couches par une suite de la mauvaise santé.

Le besoin de sages-femmes un peu éclairées, dans la plus grande partie du pays, est un malheur trop prouvé qui a les suites les plus funestes, & qui demanderoit toute l'attention de la Police.

Les fautes qui se commettent dans le temps des accouchements, sont sans nombre, & trop souvent sans remède. Il faudroit un livre exprès, comme on en a dans quelques pays, pour donner les directions propres à les prévenir, & il faudroit avoir formé des sages-femmes propres à les comprendre; mais cela sort du plan que je me suis proposé. J'indiquerai seulement une des causes qui fait le plus de mal; c'est l'usage des choses chaudes

que l'on donne dès que l'accouchement est pénible ou lent, comme castor, teinture de castor, safran, fange, rue, sabine, huile d'ambre, vin, thériaque, vin brûlé avec des aromates, café, eau-de-vie, eau d'anis, de noix, de fenouil & autres liqueurs. Toutes ces choses sont de vrais poisons qui, bien loin de hâter l'accouchement, le rendent plus difficile, en enflammant & la matrice qui ne peut plus se contracter, & les parties qui servent de passage, qui par là même se gonflent, rétrécissent les voies, & ne peuvent plus prêter. D'autres fois ces poisons chauds produisent une hémorrhagie qui tue en peu d'heures.

§. 367. L'on sauveroit un grand nombre de meres & d'enfants par une méthode directement contraire. Dès qu'une femme, bien portante avant ses couches, robuste, bien faite, se trouveroit en travail, & que le travail paroîtroit douloureux & difficile, bien loin de l'encourager à des efforts précoces qui perdent tout, & de les aider par les remèdes destructifs dont je viens de parler, il faut lui ordonner une saignée du bras, qui préviendra l'engorgement & l'inflammation, calmera les douleurs, relâchera les parties, & disposera tout favorablement.

L'on ne doit donner d'autre nourriture pendant

pendant le temps du travail qu'un peu de panade toutes les trois heures, & de l'eau panée autant que la malade en veut.

On donne de quatre en quatre heures un lavement avec une décoction de mauve & un peu d'huile; dans l'intervalle on fait mettre sur un bassin, c'est-à-dire, sur une étuve, ou sur une chaise percée, dans laquelle il y a de l'eau chaude; l'on frotte le passage avec un peu de beurre, & l'on tient sur le ventre des fomentations d'eau chaude, qui sont les plus efficaces.

En suivant cette route, non-seulement les sages-femmes ne font point de mal, mais elles laissent à la nature le temps de faire du bien; un grand nombre d'accouchements qui paroissent difficiles se terminent heureusement, & l'on a au moins le temps d'aller chercher des secours. D'ailleurs les suites de couches sont heureuses, au lieu qu'en suivant la méthode échauffante, lors même que l'accouchement est fait, la mere & l'enfant ont si cruellement souffert qu'ils périssent souvent l'un & l'autre.

§. 368. Je fais que ces moyens sont insuffisants, lorsque la situation de l'enfant est mauvaise, ou qu'il y a quelque vice de conformation chez la mere; mais au moins ils empêchent l'augmentation

Tome II,

C

du mal , & , comme je l'ai dit , laissent le temps de recourir aux Chirurgiens-Accoucheurs , ou à quelques sages-femmes un peu moins mal instruites.

Je réitere encore que les sages-femmes doivent bien se garder de presser les femmes à faire des efforts , qui leur font un mal infini , & qui peuvent rendre fâcheux l'accouchement , qui avec un peu de patience eût été le plus heureux ; & j'insiste d'autant plus volontiers sur ce danger des efforts précipités , & sur la nécessité de la patience , que cette pratique fâcheuse est presque générale dans ce pays.

L'on craint la foiblesse dans laquelle les malades paroissent être , on imagine qu'elles n'auront pas la force d'accoucher , & c'est la raison dont on s'autorise pour leur donner des cordiaux. Mais cette raison est chimérique ; l'on ne perd pas si promptement les forces : les douleurs légères abattent ; mais à mesure qu'elles augmentent , les forces se relèvent , elles ne manquent jamais quand il n'y a point d'accident étranger ; & l'on doit être persuadé que dans une femme saine & bien portante ce n'est jamais la foiblesse qui empêche l'accouchement.

Suites des couches.

§. 369. Les suites de couches les plus

fréquentes dans les campagnes sont 1°. les pertes de sang excessives; 2°. l'inflammation de matrice; 3°. la suppression subite des *lochies*, c'est le nom qu'on donne à la perte qui suit ordinairement la couche; 4°. les ravages du lait.

Les pertes trop abondantes doivent être traitées par les moyens indiqués, §. 365; & si la perte est excessive, l'on applique sur le ventre, les reins, les cuisses, des linges trempés dans un mélange de parties égales d'eau & de vinaigre, qu'on change dès qu'ils commencent à être secs, & qu'on quitte dès que la perte commence à diminuer.

§. 370. L'inflammation de la matrice se manifeste par une tension & des douleurs dans tout le bas-ventre, qui augmentent dès qu'on le touche; une espece de tache rouge qui monte au milieu du ventre jusqu'au nombril, & qui, quand le mal empire, devient noire, ce qui est toujours mortel; une foiblesse étonnante, le visage prodigieusement changé, un léger délire, une fièvre continue avec un pouls foible & dur, quelquefois des vomissements continuels, souvent le hoquet, une perte très peu abondante d'une eau rousse, puante, âcre; des envies fréquentes d'aller à la selle; des ardeurs & quelquefois une suppression d'urine.

C ij

§. 171. Ce mal très grave & souvent mortel doit être traité comme les maladies inflammatoires. Il faut, sur-tout après les saignées, donner fréquemment des lavements d'eau tiède, en injecter dans la matrice, en appliquer continuellement sur le ventre, & boire abondamment ou de la risane d'orge toute simple, sur chaque pot de laquelle on met un demi-quart d'once de nitre, ou des laits d'amandes, N°. 4.

§. 372. La suppression totale des lochies, qui occasionne les maladies les plus violentes, se traite précisément de la même façon; & si malheureusement on donne quelques remèdes chauds pour en fover la sortie, l'on ôte dans le moment toute espérance de guérison.

§. 373. Si la fièvre de lait est très forte; la risane d'orge du §. 371, & les lavements, avec une diète très légère uniquement de panades ou de quelques autres farineux très clairs, la dissipent.

§. 374. Les femmes délicates, qui ne sont pas soignées comme il seroit nécessaire, ou celles que la nécessité oblige à travailler trop tôt, sont exposées à plusieurs accidents qui dépendent souvent de ce que la transpiration & l'évacuation des lochies ne se faisant pas bien, & la séparation du lait dans les seins étant

troublée, il se forme ce qu'on appelle des dépôts laiteux, qui sont toujours très fâcheux, & sur-tout quand ils se font sur quelque partie intérieure. Il s'en fait fréquemment sur les cuisses, & dans ce cas il faut faire usage de la tisane N°. 58, & appliquer sur la tumeur les cataplasmes N°. 59. Ces deux remèdes dissipent insensiblement le mal, s'il peut se dissiper sans suppuration. Si cela n'est pas possible, & qu'il se forme du pus, un Chirurgien ouvre l'abcès & le traite comme un autre.

§. 375. Si le lait se coagule dans le sein, il est de la plus grande importance de dissiper incessamment cette grosseur, sans quoi elle se durcit, devient squirrhe, & de squirrhe souvent au bout d'un certain temps cancer, c'est-à-dire la plus cruelle des maladies.

L'on prévient cet horrible mal en remédiant à ces petites tumeurs dès le commencement. Il n'y a rien de plus efficace pour cela que les remèdes N°. 57 & 60; mais il est toujours prudent de ne rien faire sans consulter.

Dès qu'il y a une dureté invétérée & exempte de douleur, il ne faut faire aucune application; toutes sont nuisibles, & celles qui sont grasses, irritantes, résineuses, spiritueuses, changent promptement

ment le squirrhe en cancer. Quand le cancer est manifesté, toutes les applications sont également nuisibles, excepté celle N°. 60. Le cancer a été long-temps regardé comme incurable; depuis quelques années on en a guéri quelques-uns avec le remède N°. 57, qui n'est cependant pas infaillible, mais qu'on doit toujours essayer.

§. 376. Les bouts des seins des nourrices s'écorchent souvent & les font cruellement souffrir. Un des meilleurs remèdes, c'est la pommade la plus simple, un mélange d'huile & de cire fondues ensemble, ou l'onguent N°. 66: & si le mal est opiniâtre, il faut purger, ce qui réussit ordinairement.

CHAPITRE. XXVII.

Avis pour les Enfans.

§. 377. **L**ES maladies des enfans & tout ce qui regarde leur santé, sont des objets qui ont été généralement trop négligés par les Médecins, & dont on a confié trop long-temps la direction aux personnes les moins propres à s'en charger. Leur santé est cependant bien importante; il faut les conserver si l'on veut

avoir des hommes, & leur médecine est susceptible d'un plus grand degré de perfection qu'on ne le croit ordinairement; elle a même un avantage sur celle des adultes, c'est que l'on ne trouve pas des complications de maux aussi fréquentes.

L'on dit qu'ils ne savent pas se faire entendre : cela est vrai jusqu'à un certain point, mais cela ne l'est pas exactement; & s'ils ne parlent pas notre langage, ils en ont un qu'il faut étudier. Chaque maladie a proprement le sien qu'un Médecin attentif apprend; il doit donner tous ses soins à comprendre celui des enfants, & à en profiter pour perfectionner les moyens de les rendre sains & vigoureux & de les guérir des différents maux auxquels ils sont exposés. Je ne me propose point de remplir cette tâche actuellement dans tout le détail qu'elle exigeroit, mais j'indiquerai les principales causes de leurs maux & la façon générale de les traiter; je leur épargnerai du moins par-là une partie du mal qu'on leur fait, & l'épargne des maux artificiels est un des grands buts de cet ouvrage.

§. 378. Presque tous les enfants qui meurent avant l'âge d'un an, & même de deux, meurent avec des convulsions; l'on dit qu'ils sont morts de convulsions, & l'on a en partie raison. Ce sont en effet

les convulsions qui les ont tués, mais ces convulsions elles-mêmes sont l'effet d'autres maladies qui demandent toute l'attention de ceux qui ont soin de ces petites créatures; & ce n'est qu'en combattant ces différentes causes, qu'on peut guérir ces convulsions. L'on en reconnoît quatre principales, le *meconium*, les *aigreurs*, la *poussée des dents* & les *vers*. Je dirai quelque choses de chacune.

Du Meconium.

§. 379. L'estomac & les intestins de l'enfant son remplis, quand il vient au monde, d'une matiere noire, médiocrement épaisse & assez gluante, qu'on appelle *meconium*. Il faut que cette matiere soit évacuée avant que l'enfant prenne du lait, sans quoi elle le corromproit, & devenant elle-même extrêmement âcre, il en résulteroit une double source de maux auxquels l'enfant ne résisteroit point.

L'on procure l'évacuation de cet excrément 1°. en ne leur donnant point de lait les vingt-quatre premieres heures de leur vie: 2°. en leur faisant boire pendant ce temps-là de l'eau dans laquelle on met un peu de sucre ou de miel; ce qui délaie ce *meconium*, & en facilite l'é-

vacuation par les selles, & quelque fois par les vomissements.

3°. Pour être plus sûr que toute cette matiere sort, il faut leur donner une once de *syrop de chicorée composé*, qu'on délaie avec un peu d'eau, & qu'on leur fait boire dans l'espace de quatre ou cinq heures. Cette pratique a les plus grands avantages, & il est à souhaiter qu'elle devienne générale par-tout, comme elle l'est devenue ici depuis plusieurs années; le syrop que j'indique est à préférer à tous les autres, & sur-tout à l'huile d'amandes.

Si la grande foiblesse exige quelque aliment, dès le premier jour il faut leur donner un peu de biscuit dans l'eau, comme on fait ordinairement, ou un peu de panade très claire.

Des aigreur.

§. 380. Quoique les enfants aient été bien évacués d'abord après leur naissance, très souvent le lait s'aigrit dans leur estomac & produit des vomissements, des coliques violentes, des convulsions, la diarrhée, la mort. Il n'y a que deux choses à faire, évacuer les matieres aigres, & empêcher qu'il ne s'en reforme. Le syrop de chicorée est encore dans ce cas le meilleur remède pour les évacuer.

Cv

On prévient la formation de nouvelles aigreurs, en donnant trois prises par jour, si le mal est grave, deux & même une seule, s'il est peu considérable, de la poudre N^o. 61, & on leur fait boire un thé de mélisse & de tilleul.

§. 381. L'on est en usage de donner aux enfants beaucoup d'huile d'amandes douces dès qu'ils ont quelques tranchées; mais c'est une habitude pernicieuse & dont les conséquences sont très dangereuses. Il est vrai que l'huile apaise quelquefois d'abord les douleurs en enveloppant les acides, & en émoussant la sensibilité des nerf; mais c'est un remède palliatif qui, loin d'enlever la cause, l'augmente, puisqu'il s'aigrit lui-même; aussi le mal revient bientôt, & plus l'on donne d'huile, plus l'enfant devient sujet aux tranchées. J'en ai guéri sans autre remède que la privation de l'huile, qui leur affoiblissoit l'estomac; par-là même le lait se digéroit moins bien, moins vite, & s'aigrissoit plus aisément; & l'affoiblissement que l'estomac reçoit à cette époque, a quelquefois des influences sur le tempérament de l'enfant pour le reste de ses jours.

Il importe aux enfants d'avoir le ventre libre, & il est certain que très souvent l'huile les resserre en diminuant les forces

des intestins : il n'y a personne qui ne puisse remarquer cet inconvénient, & qui ne continue cependant à l'ordonner dans un but contraire. Mais telle est la force du préjugé dans ce cas & dans tant d'autres : on est dans l'idée que tel remède doit produire tel effet; il a beau ne le produire jamais, la prévention subsiste, l'on attribue son inefficacité à de trop petites doses, on les double, le mauvais effet augmente, & ne fait point finir l'aveuglement.

L'abus de l'huile dispose aussi à la noueure, & enfin il devient souvent la cause première des maux de la peau, qui sont extrêmement difficiles à guérir.

Il paroît par-là qu'on ne doit l'employer que très rarement, & qu'on l'ordonne toujours très mal-à-propos dans les coliques qui viennent d'un principe d'aigreur dans l'estomac ou dans les intestins.

§. 382. Les enfants sont ordinairement plus sujets à ces coliques pendant les premiers mois, ensuite elles diminuent à mesure que l'estomac se fortifie. On les soulage dans l'accès en leur donnant des lavements avec une décoction de camomille & la grosseur d'une noisette de savon. Une flanelle trempée dans une décoction de camomille avec un peu

Cvj

de thériaque, appliquée chaude sur l'estomac & le ventre, leur fait aussi beaucoup de bien.

On ne peut pas toujours leur donner des lavements; cela auroit son danger, & chacun connoît la méthode d'y suppléer par des suppositoires, avec quelques côtes de plantes, du savon, ou du miel cuit.

Un des plus sûrs moyens de prévenir ces coliques qui viennent de ce que le lait ne se digere pas, c'est de leur donner autant de mouvement qu'il est possible.

§. 383. Avant que de passer à la troisième cause des maladies des enfants, qui est la poussée des dents, je dois parler d'un des premiers soins qu'exige leur enfance, c'est celui de les laver, d'abord pour les dégraisser, ensuite pour les fortifier.

Du Lavage des Enfants.

§. 384. Tout le corps de l'enfant qui naît est couvert d'une grasse qui vient de la liqueur dans laquelle il a vécu. Il est important de l'en délivrer d'abord, & il n'y a rien d'aussi bon que le mélange d'un tiers de vin avec deux tiers d'eau; le vin pur est dangereux. On peut réitérer ce lavage quelques jours de suite; mais c'est une très mauvaise coutume que de conti-

nuer à les laver ainsi tièdement, & l'on en augmente le danger, si l'on met du beurre, comme on ne fait que trop souvent, dans l'eau & le vin qu'on emploie. Si cette crasse paroît gluante & épaisse, il faut se servir d'une décoction de camomille avec la grosseur d'une noisette de savon. La base de la santé, c'est la régularité avec laquelle se fait la transpiration : pour obtenir cette régularité, il faut fortifier la peau, & les lavages tièdes l'affoiblissent. Quand elle a la force nécessaire, elle fait toujours ses fonctions, & la transpiration ne se dérange pas à tous les changemens de temps. L'on ne doit donc rien négliger pour la mettre dans cet état ; & pour parvenir à ce point important, il faut laver les enfans peu de jours après leur naissance avec de l'eau froide, telle qu'on l'apporte de la fontaine.

On se sert d'une éponge, & l'on commence par le visage, ensuite les oreilles, le derrière de la tête (on évite la (1) fontanelle), le col, les reins, tout le corps, les cuisses, les jambes, les bras, en un mot on les lave par-tout. Cette méthode

(1) C'est cet espace au-dessus de la tête, dans lequel on sent que les os ne sont pas encore réunis.

usitée il y a tant de siècles , & pratiquée de nos jours par plusieurs peuples qui s'en trouvent très-bien , paroîtra révoltante à nombre de meres ; elles croiront tuer leurs enfans , & elles n'auront point le courage sur-tout de résister aux cris qu'ils font souvent les premières fois qu'on les lave : mais si elles les aiment véritablement , elles ne peuvent pas leur donner une marque plus réelle de cette tendresse , qu'en surmontant en leur faveur cette répugnance.

Les enfans foibles sont ceux qui ont le plus besoin d'être lavés (1) ; les très-robustes peuvent s'en passer , & l'on ne peut croire qu'après l'avoir vu souvent combien cette méthode contribue à leur donner promptement des forces. J'ai le plaisir de voir , depuis que j'ai cherché à l'introduire ici , que plusieurs meres , les plus tendres & les plus raisonnables , l'ont employée avec le plus grand succès. Les sages-femmes qui en ont été les témoins , les nourrices & les filles d'enfants qui en ont été les exécutrices , la répandent ; & si elle peut devenir générale , comme

(1) Il y a cependant un degré de foiblesse qui doit l'empêcher ; c'est quand l'enfant a besoin de chaleur , de cordiaux , de frictions , pour ne pas périr de foiblesse , car , dans ces circonstances , le lavage lui nuirait.

tout me l'annonce , je suis pleinement persuadé qu'en conservant un très grand nombre d'enfants , elle contribuera à arrêter les progrès de la dépopulation.

Il faut les laver très-régulièrement tous les jours , quelque temps & quelque saison qu'il fasse , & dans la belle saison les plonger dans des seaux , dans des bassins de fontaine , dans des ruisseaux , dans des rivières , dans le lac.

Après quelques jours de pleurs ils s'accoutument tous si bien à cet exercice , qu'il devient un de leurs plaisirs , & qu'ils rient pendant toute l'opération.

Le premier avantage de cette méthode , c'est , comme je l'ai dit , d'entretenir la transpiration & de rendre moins sensible aux impressions de l'air : mais de ce premier avantage il résulte qu'on les préserve d'un grand nombre de maux , surtout de la noueure , des obstructions , des maladies de la peau & des convulsions ; & on leur assure une santé ferme & robuste.

§. 385. Mais il ne faut pas détruire le bien qu'on leur fait en les lavant , par la mauvaise habitude de les tenir trop au chaud ; il n'y en a point de plus pernicieuse & qui tue plus d'enfants. Il faut les accoutumer à être très peu habillés , tant le jour que la nuit , à avoir sur-tout

la tête très-peu couverte la nuit, & point du tout pendant le jour, depuis l'âge de deux ans; éviter qu'ils soient dans des chambres trop chaudes, & les faire vivre au grand air, soit l'été, soit l'hiver, le plus qu'il est possible. Les enfans élevés au chaud sont souvent enrhumés, foibles, pâles, languissans, bouffis, tristes, tombent dans la noueure, la consommation, toutes sortes de langueurs, & meurent dans l'enfance, ou vivent misérables, &c. Ceux qu'on lave à l'eau froide, & qu'on élève au grand air, sont l'opposé.

§. 386. Je crois devoir ajouter que l'enfance n'est pas la seule période de la vie dans laquelle les bains froids soient utiles. Je les ai employés avec un succès marqué pour des personnes de tout âge, même pour des septuagénaires: & il y a deux especes de maladies plus fréquentes, il est vrai, à la ville qu'à la campagne, dans lesquelles ils réussissent très-bien; c'est dans les foibleesses des nerfs, & quand la transpiration se fait mal, qu'on craint l'air, qu'on est fluxionnaire, foible, languissant. Le bain froid rétablit la transpiration, redonne de la force aux nerfs, & dissipe par-là tous les dérangemens que ces deux causes occasionnoient dans l'économie animale. On doit les prendre avant dîner. Mais, autant les bains froids

sont utiles , autant l'usage habituel des bains chauds est pernicieux ; ils disposent à l'apoplexie , à l'hydropisie ; aux vapeurs , à l'hypocondrie , & l'on voit les villes où l'usage en est fréquent , désolées par toutes ces maladies.

De la poussée des dents.

§. 387. La sortie des dents coûte souvent beaucoup aux enfans , & quelques-uns succombent aux maux qu'elle occasionne. L'on doit à cette époque , si elle est douloureuse.

1°. Leur tenir le ventre libre par des lavemens faits avec une décoction de mauve, sans y rien ajouter ; mais ils ne sont point nécessaires , si l'enfant a en même-temps la diarrhée.

2°. Leur diminuer un peu la quantité des aliments , par deux raisons ; l'une , c'est que l'estomac est plus foible qu'auparavant ; l'autre , c'est qu'il y a quelquefois un peu de fièvre.

3°. Leur augmenter un peu la quantité de la boisson ; la meilleure pour eux , c'est sans contredit l'eau pure ou l'infusion de tilleul qu'on blanchit avec un peu de lait.

4°. On leur frotte souvent les gencives avec un mélange d'autant de miel que de mucilage de pepins de coings , &

on leur donne à mâcher une racine d'al-thæa ou de réglisse.

C'est souvent dans le temps de la sortie des dents que les enfants se nouent.

Des Vers.

§. 388. Le meconium , l'aigreur du lait & des dents , sont trois grandes causes des maux des enfants : il y en a une quatrième , les vers , qui leur fait aussi très-souvent du mal , mais qui n'est point cependant à beaucoup près la cause générale de leurs maux , comme on est généralement porté à le croire dès qu'on voit un enfant de plus de deux ans malade. Il y a un grand nombre de symptômes qui font juger qu'un enfant a des vers ; il n'y en a qu'un seul , c'est leur sortie par haut & par bas , qui le démontre évidemment. Il y a d'ailleurs à cet égard beaucoup de variétés ; quelques enfants ayant beaucoup de vers sans en être incommodés , d'autres étant réellement malades avec un petit nombre.

Les vers nuisent , 1°. en obstruant les intestins , & en comprimant les parties voisines par leur volume ; 2°. en suçant le chyle destiné à nourrir le malade , & le privant par là même de sa subsistance ; 3°. en irritant les intestins , & même en les rongant.

§. 389. Les signes qui font croire qu'il y en a font de légères coliques, fréquentes & irrégulières; une abondance de salive à jeun; une odeur désagréable d'une espèce singulière dans l'haleine, sur-tout le matin; des démangeaisons dans les narines, qui font qu'ils les grattent souvent; un appétit très-irrégulier, ayant quelquefois un appétit vorace, d'autres fois point du tout; des maux de cœur, des vomissements; quelquefois de la constipation, plus souvent une diarrhée de matières mal cuites; le ventre assez gros; le reste du corps maigre; une soif que la boisson ne diminue pas; souvent beaucoup de foiblesse, de la tristesse: le visage est assez ordinairement mauvais, & change d'un quart d'heure à l'autre; les yeux sont souvent éteints & entourés d'un cercle livide; on en voit souvent le blanc pendant le temps du sommeil, qui est quelquefois accompagné de rêves effrayants, de sursauts continuels, de grincements de dents. Quelques enfants sont dans l'impossibilité d'être un seul moment tranquilles. Les urines sont souvent blanches, je les ai vues comme du lait. Ils ont des palpitations, des évanouissements, des convulsions, des assoupissements longs & profonds, des sueurs froides tout-à-coup, des fièvres qui ont des

caractères de malignité, des pertes de vue & de voix qui durent long-temps, des paralysies ou des mains ou des bras ou des jambes, des engourdissements, les gencives sont en mauvais état & comme rongées; ils ont souvent le hoquet, un poulx petit & irrégulier, des rêveries, &, ce qui est un des symptômes les moins équivoques, fréquemment une petite toux sèche, souvent une espèce de mucosité dans les selles, quelquefois de très-longues & violentes coliques qui sont les suites de l'inflammation que les vers occasionnent dans quelques parties des intestins, qui se terminent quelquefois par un abcès à l'extérieur du ventre, dont il sort des vers qui ont percé les intestins.

§. 390. L'on a une foule de remèdes pour les vers. La *grenette* ou *semen contra*, qui est un des plus ordinaires, est très-bonne: l'on se sert aussi avec succès de celui N°. 62; la poudre N°. 14, est un des meilleurs. La fleur de soufre, le jus de cresson, les acides, l'eau de miel, ont souvent réussi; mais les trois premiers que j'ai indiqués, suivis d'un purgatif, sont les meilleurs. L'on trouvera N°. 63 un purgatif qu'on peut faire prendre assez aisément aux enfants les plus difficiles. Quand malgré ces remèdes les vers subsistent, il convient de consulter quel-

qu'un pour en employer de plus efficaces ; ce qui est très-important , puisque , quoique peut-être la moitié des enfants aient des vers , & que plusieurs se portent très-bien , il y en a cependant que les vers tuent réellement après leur avoir fait des maux cruels pendant plusieurs années.

Cette disposition à avoir des vers prouve toujours des digestions imparfaites ; ainsi il faut éviter de donner aux enfants qui sont dans ce cas des choses difficiles à digérer. Il faut sur-tout bien se garder de leur donner comme remède des huiles qui , supposé même quelles détruisent quelques vers d'abord , augmentent la cause qui en laisse reproduire de nouveaux. Un long usage de limaille de fer est ce qui détruit le mieux cette disposition vermineuse.

Des Convulsions.

§. 391. J'ai déjà dit, §. 378 , que les convulsions des enfants étoient presque toujours l'effet de quelque autre maladie , & sur-tout des quatre dont j'ai parlé ; quelques autres causes moins fréquentes leur en occasionnent quelquefois : on peut les réduire aux suivantes.

La première , c'est les matieres corrompues qui se trouvent dans l'estomac & les boyaux , & qui , par l'irritation

qu'elles occasionnent dans les nerfs de ces parties, produisent des mouvements irréguliers dans les nerfs de tout le corps, ou au moins de quelques parties, d'où naissent les convulsions qui ne sont que des mouvements involontaires des muscles. Ces matieres corrompues sont le produit de trop d'aliments, des aliments mal-sains, de ceux dont la digestion est au-dessus des forces de l'estomac des enfants, des mélanges, de la mauvaise distribution des aliments.

On connoît que les convulsions de l'enfant dépendent de cette cause par ce qui a précédé, par son dégoût, son appesantissement, sa langue sale, son ventre gros, son mauvais teint, son mauvais sommeil.

La diète, c'est-à-dire une diminution dans la quantité de ses aliments, quelques lavements avec de l'eau tiède, & une purgation avec le syrop de chicorée, la manne ou la potion N°. 63, les guérissent.

§. 392. La seconde cause, c'est les vices du lait, soit que la nourrice ait eu quelque colere violente, quelque grand chagrin, quelque peur, soit qu'elle ait pris des aliments mal-sains, ou trop de vin, ou des liqueurs; soit qu'elle soit réglée, & que cette époque produise un

dérangement sensible dans sa santé; soit enfin qu'elle soit malade; dans tous ces cas le lait se gâte & jette l'enfant dans des accidents violents qui quelquefois le tuent promptement.

L'on y remédie 1°. en le privant de ce lait gâté, jusqu'à ce que la nourrice soit remise dans son état de santé & de tranquillité, dont on hâte le retour par quelques lavements, des calmants, une entière privation de ce qui lui a fait du mal, & en faisant tirer exactement tout le lait qui a souffert.

2°. En donnant à l'enfant même quelques lavements, en lui faisant boire beaucoup de tilleul, en ne le nourrissant pendant un jour ou deux que de panades ou d'autres soupes sans lait.

3°. En le purgeant, si ces premiers secours ne suffisent pas, avec une once ou une once & demie de syrop de chicorée composé, ou autant de manne; ces médecines douces entraînent les restes de ce lait empoisonné, & dissipent les désordres qu'il occasionnoit.

§. 393. Une troisième cause, qui produit aussi des convulsions, ce sont les maladies fiévreuses dont les enfants sont atteints, sur-tout la petite vérole ou la rougeole; mais ordinairement elles ne demandent point d'autres secours que

ceux qu'exige la maladie dont elles dépendent.

§. 394. L'on voit par tout ce chapitre, & il est important qu'on y fasse beaucoup d'attention, que les convulsions sont presque toujours chez les enfants un symptôme de quelque autre maladie, plutôt qu'une maladie primitive; qu'elles dépendent d'un grand nombre de causes différentes; qu'il ne peut pas par là même y avoir de remède général pour les arrêter, & que les seuls remèdes convenables dans chaque cas, sont ceux qui conviennent à la cause qui les produit, & que j'ai indiqués en parlant de chacune.

La plupart de ces prétendus spécifiques qu'on emploie indistinctement & aveuglément dans toutes les convulsions, sont souvent inutiles, & le plus souvent nuisibles. De ce dernier genre sont,

1°. Tous les remèdes âcres & chauds, les liqueurs spiritueuses, l'huile d'ambre ou d'agate, les autres essences, les sels volatils, & autres remèdes de cette espèce, qui, par la violence de leur action sur les organes sensibles des enfants, sont plus propres à produire des convulsions qu'à les calmer.

2°. Les remèdes astringents qui nuisent toutes les fois que la cause des convulsions

vulsions dépend de quelque matiere âcre qui doit sortir du corps par les selles, ou qu'elles sont l'effet d'un effort de la nature pour opérer quelque crise, & comme elles dépendent presque toujours de l'une ou de l'autre de ces deux causes, on voit que les astringents ne conviennent presque jamais. Il y a d'ailleurs toujours du danger à en donner aux enfants sans un examen bien mûr, parcequ'ils leur causent souvent des obstructions.

3°. L'usage précoce, trop considérable, trop continué, ou mal indiqué, des anodins, tels que la thériaque, le mithridate, le sirop de pavot (& il est très aisé de donner contre quelqu'un de ces écueils), a aussi les suites les plus fâcheuses dans les convulsions, & ils nuisent au moins aux neuf dixièmes de ceux auxquels on les ordonne. Ils calment, il est vrai, assez fréquemment pour quelques moments, quelquefois quelques heures; mais le mal n'en revient que plus violemment ensuite, parce qu'ils ont augmenté toutes les causes qui le produisoient; ils détruisent l'estomac, ils constipent, ils diminuent les urines; & d'ailleurs en émoussant la sensibilité des nerfs, qu'on doit envisager comme une des principales sentinelles chargées par la Nature d'avertir qu'il y a des ennemis, le mal augmente sans qu'on

Tome II.

D

s'en doute, il se forme sourdement des engorgements qui aboutissent bientôt à quelque accident violent & mortel, ou qui laissent un germe de maladies de langueur; & je réitere que, quoiqu'il y ait des cas dans lesquels ils sont d'une absolue nécessité, l'on doit en général les employer très sobrement. Ils sont utiles 1°. quand les convulsions subsistent encore après qu'on en a détruit la cause première; 2°. quand elles sont si violentes qu'elles menacent d'un danger très prochain, & qu'elles sont un obstacle aux remèdes destinés à détruire leur cause; 3°. quand cette cause même est de nature à céder aux anodins, comme quand elles sont la suite immédiate d'une peur.

§. 395. Il y a une très grande différence entre les enfants par rapport à la facilité à prendre des convulsions: il s'en trouve à qui les causes les plus fortes ne peuvent pas en donner, qui ont des coliques affreuses, qui percent les dents très douloureusement, qui ont de fortes fièvres, la rougeole, la petite vérole, qui sont rongés des vers, sans avoir jamais la plus légère apparence de convulsions: il y en a d'autres chez lesquels la facilité à en avoir est si grande (l'on peut appeller cette fâcheuse disposition *convulsibilité*), qu'ils en sont atteints très fré-

quemment pour des causes si légères, que l'examen le plus attentif ne peut quelquefois pas les découvrir. Cet état qui est extrêmement dangereux, & qui conduit à une mort très prompte, ou à une vie languissante, demande des attentions dont le détail seroit d'autant plus déplacé ici, que ces cas communs en ville ne le sont pas autant dans les campagnes. Les bains froids & la poudre N^o. 14 sont utiles.

Avis généraux.

§. 396. Je finirai ce chapitre par quelques conseils qui pourront contribuer à donner aux enfants un tempérament vigoureux, & à les préserver de plusieurs maux.

1^o. L'on doit éviter de leur donner trop à manger, & les régler pour la quantité des aliments & les heures des repas; ce qui est très possible, même dès les premiers jours de leur naissance, quand celle qui les nourrit le veut. C'est peut-être même l'âge où il convient le mieux de le faire, parceque c'est celui où l'uniformité constante de leur vie doit faire présumer que leurs besoins sont plus constamment égaux.

Un enfant qui a déjà quelques années, qui est abandonné à sa vivacité, change

D ij

ses besoins; sa vie est irrégulière, son appétit doit l'être; il y auroit par-là même de l'inconvénient à l'assujettir trop servilement à une règle exacte dans la quantité & l'ordre des aliments; la dissipation étant inégale, le besoin de réparation ne peut pas être constant: mais chez le petit enfant l'uniformité au premier de ces égards rend utile l'uniformité par rapport au second. La maladie est presque la seule chose qui doive apporter quelque changement à cet ordre, & ce changement doit être alors pour le retranchement, quoiqu'une pratique générale & meurtrière établisse le contraire, & qu'un usage pernicieux autorise les nourrices à remplir d'autant plus ces petites créatures, qu'elles ont moins besoin d'aliments. L'on s'imagine que les pleurs sont toujours le cri de la faim, & dès qu'un enfant pleure on lui donne à manger, sans vouloir faire attention que ces pleurs étoient peut-être l'effet du malaise que lui procuroit un estomac trop rempli, ou de douleurs dont on n'enlève pas la cause en le faisant manger, mais à laquelle le manger le rend insensible pendant quelques moments, premièrement en le distrayant, secondement en l'endormant, effet du manger chez les enfants, qui est assez constant & qui dépend

des mêmes causes qui assoupissent tant d'adultes après le repas.

L'on ne sauroit croire tout le mal qu'on fait aux petits enfants en leur prodiguant ainsi les aliments dans le temps que leurs douleurs dépendent de causes très différentes de la faim ; je souhaite que les mères sensées veuillent ouvrir les yeux sur cet abus & le faire cesser.

Ceux qui leur donnent beaucoup à manger dans l'espérance de les fortifier, se trompent beaucoup, & il n'y a point de préjugé qui en tue un aussi grand nombre ; tout ce qu'un enfant prend au-delà de ses besoins l'affoiblit au lieu de le fortifier ; l'estomac distendu perd ses forces, & devient moins capable de faire de bonnes digestions ; cet excès d'aliments empêche la digestion de ceux qui étoient nécessaires ; ces aliments mal digérés non seulement ne nourrissent point, & par-là l'enfant s'affoiblit, mais ils deviennent une source de maladies, produisent des obstructions, la noueure, les écrouelles, des fièvres lentes, la consommation & la mort.

Un autre inconvénient dans lequel on tombe par rapport au régime des enfants, dès qu'ils mangent d'autres aliments que le lait de leur nourrice, c'est de leur en donner qui sont au-dessus des forces de

leur estomac, & de leur permettre des mélanges nuisibles en eux-mêmes, & sur-tout pour des organes encore foibles & délicats.

Il faut, dit-on, accoutumer leur estomac à tout, mais ce dit-on est une sottise: il faut leur faire l'estomac bon, alors il supporteront tout, & on ne le rend point bon en leur causant de fréquentes indigestions. Pour rendre un poulain robuste on le laisse quatre ans sans en exiger aucun travail, & alors il est capable des plus pénibles sans en être incommodé. Si pour l'accoutumer à la fatigue, on l'avoit dès sa naissance obligé à porter des fardeaux au-dessus de ses forces, il n'auroit jamais été qu'une rosse incapable d'aucun travail. C'est l'histoire de l'estomac.

J'ajouterai ici une observation très importante; c'est que le travail précoce auquel l'enfant du paysan est astreint, est un mal réel pour le pays. Par là même que les familles sont moins nombreuses, & que plusieurs enfants sont tirés très jeunes de la maison paternelle; ceux qui restent sont obligés de travailler, & même à des ouvrages pénibles dans un âge où ils ne devroient être occupés que des jeux de l'enfance. Ils s'usent avant l'âge; ils n'acquierent jamais toutes leurs forces; ils ne font point leur crue, & l'on voit réu-

nies des physionomies de vingt ans à des tailles de douze ou treize; souvent même ils succombent à ces travaux forcés; ils tombent dans une espèce de consommation & de dessèchement qui les tue.

§. 397. 2°. C'est une répétition du conseil que j'ai déjà donné, & sur lequel je crois ne pouvoir trop insister; il faut les laver ou les baigner à l'eau froide.

§. 398. 3°. Leur donner le plus de mouvement qu'il est possible, dès qu'ils ont quelques semaines; car les premiers jours de leur vie paroissent consacrés par la Nature à un repos presque total, & à un sommeil qui, chez l'enfant bien portant, n'est interrompu que par le besoin de prendre des aliments; & le trop de mouvement pourroit avoir dans cet âge si tendre des suites funestes. Mais dès que les organes ont pris un peu de consistance, plus on leur en donne, moyennant qu'on ne prenne rien sur le temps de leur sommeil, qui doit encore être long, plus on leur fait de bien; & en allant par degrés, on les accoutume très vite & sans danger à des exercices assez forts; celui qu'ils prennent dans des chars, ou par le moyen de quelques autres machines destinées à leur usage, leur est plus salutaire que celui qu'ils prennent au bras, parce qu'ils sont dans une meilleure

D iv

attitude, & en été on les échauffe moins; ce qui est important, la chaleur & la sueur étant des causes de noueure. Mais le meilleur de tous, c'est celui qu'ils prennent eux-mêmes quand on leur donne une entière liberté de s'ébattre, & de se traîner, de marcher à quatre, de courir à mesure qu'ils en ont la force.

4°. Pour leur faire prendre le plus de mouvement qu'il est possible, l'on sent qu'il faut absolument renoncer à la méthode cruelle & trop générale de les emmailloter fortement dans des bandes qui les privent absolument de tout mouvement, qui ne leur permettent ni de changer l'attitude de leur corps, ni même de placer leurs pieds ou leurs mains. Quiconque veut bien faire attention combien nous aurions à souffrir si nous étions emmaillotés seulement une heure, comparera sans doute au sort des enfants qui passent leur vie dans les entraves; & l'on a peine à comprendre comment des meres raisonnables & sensibles qui ont vu une seule fois le bien être, la joie, la gaieté renaître chez leurs enfants au moment où elles viennent de les démailloter, ont pu se résoudre à les garrotter de nouveau. Mais quand l'humanité ne réclamerait pas contre l'usage des bandes, la Médecine qui en voit tous les dangers, & qui

peut démontrer si évidemment qu'il n'a aucune utilité, & qu'il est la source la plus ordinaire d'un grand nombre de maux, auroit dû depuis long-temps le proscrire; & je ne puis trop exhorter les peres & les meres qui desirent que leurs enfants soient heureux & sains, à empêcher absolument qu'on ne les embande. J'ai vu si souvent depuis seize ans, combien l'on épargne de pleurs & de maux aux enfants en leur laissant leurs membres absolument libres, que je suis persuadé que c'est rendre un véritable service à l'humanité que d'accréditer cette salulaire pratique que de très-grands hommes ont fortement recommandée, que de nombreuses observations justifient, & qui deviendra, j'espère, bientôt générale.

§. 399. 5°. L'on doit les faire vivre au grand air le plus qu'il est possible.

Si les enfants ont le malheur d'avoir été négligés, & qu'ils paroissent foibles, maigres, languissans, obstrués, noués, (ce qu'on appelle *rachitiques*, ou être en *chartre*), ces quatre secours les tirent souvent de cet état, moyennant qu'on n'attende pas trop tard.

§. 400. 6°. S'ils ont quelqueécoulement naturel par la peau, ce qui est très-fréquent, ou quelque éruption, comme

82 MALADIES DES ENFANTS.

dartres , croûtes de lait , rache , &c. il faut bien se garder de les arrêter par quelques remèdes gras & astringents. Il n'y a point d'années qu'on ne voie plusieurs enfants que des imprudences de ce genre tuent , ou jettent dans les maux de langueur les plus cruels.

J'ai vu les effets les plus fâcheux de remèdes extérieurs employés pour la *rache* & les *croûtes de lait* , qui , quelque horribles qu'elles paroissent , ne sont jamais dangereuses , moyennant qu'on n'applique rien dessus , sans l'avis d'une personne entendue.

Quand ces maux sont opiniâtres , on doit soupçonner quelque vice dans le lait qu'il faut quitter tout-à-fait , ou changer , ou corriger ; mais je ne puis pas donner ici le détail du traitement que ces maladies exigent.

CHAPITRE XXVIII.

Secours pour les Noyés ().*

§. 401. **L**ORSQU'UN noyé a été plus d'un quart d'heure sous l'eau , l'on ne

(*) Le malheur d'un jeune homme noyé en se baignant , les premiers jours des bains , dé-

doit pas avoir de grandes espérances de le ranimer ; il suffit même souvent d'y avoir été deux ou trois minutes pour être absolument mort. Cependant plusieurs circonstances pouvant avoir prolongé la vie au-delà du terme ordinaire, comme on ne peut point en douter après les exemples les mieux constatés de gens rappelés à la vie, après demi-heure, trois quarts d'heure, deux heures même de submersion, l'on doit toujours essayer de leur donner les secours les plus efficaces ; & il faut dans ce cas ne pas se laisser trop tôt, puisque ce n'est souvent qu'au bout de deux ou trois heures qu'ils donnent quelques marques non équivoques de vie.

L'on a trouvé quelquefois de l'eau dans l'estomac des noyés, le plus souvent il n'y en a point ; d'ailleurs, la plus grande quantité qu'on y en ait jamais trouvée, n'excède pas ce qu'on peut en boire sans s'incommoder : ainsi ce n'est point là la

termina à publier ce Chapitre séparément en Juin 1761. Peu de jours après un Ouvrier alloit éprouver le même sort ; mais il fut heureusement retiré plus vite que le premier, qui avoit été environ trente minutes sous l'eau, & on le sauva en suivant une partie des conseils indiqués dans cette instruction, dont plusieurs assistans avoient des exemplaires.

cause de la mort ; il n'est pas même aisé de dire comment ils peuvent avaler cette eau. Ce qui les tue , c'est la suffocation par le défaut d'air , & l'eau qui passe dans le poumon , & qui y est portée dans les mouvements qu'ils font nécessairement & involontairement pour respirer après qu'ils sont sous l'eau ; car il n'entre absolument point d'eau dans l'estomac , ou dans le poumon de ceux qu'on met sous l'eau après leur mort ; ce qui sert à fonder un jugement dans plusieurs cas criminels. Cette eau intimement mêlée avec l'air qui est dans le poumon , forme une écume visqueuse , sans ressort , qui empêche absolument les fonctions de ce viscère ; & par-là , non-seulement le malade est suffoqué , mais de plus , le sang ne pouvant pas revenir de la tête , les vaisseaux du cerveau se remplissent , & l'apoplexie se joint à la suffocation. Cette seconde cause , c'est-à-dire l'eau qui entre dans le poumon , n'est peut-être pas générale , & l'on trouve plusieurs noyés dans lesquels elle ne paroît pas avoir existé , & qui paroissent être périés uniquement par la suffocation.

§. 402. Le but qu'on doit avoir c'est de dégorger le poumon & le cerveau , & de ranimer la circulation éteinte. Pour cela l'on doit ,

1°. Dépouiller le patient de tous ses habits mouillés, le mettre promptement, si cela est possible, dans un lit chaud, ou l'étendre devant un grand feu, ou l'exposer aux rayons du soleil, le frotter fortement avec des linges très-chauds, & continuer long-temps les frictions. On a vu d'heureux effets de celles qu'on faisoit avec de l'eau-de-vie & un peu de sel. Les applications spiritueuses sur le cœur & sur l'estomac sont aussi utiles, & ne doivent pas être négligées.

2°. Une personne saine & robuste doit souffler dans ses poumons de l'air chaud, & si l'on peut en avoir, de la fumée de tabac, par le moyen de quelque tuyau de pipe, de fêtu, d'entonnoir, de tête-vin, &c. qu'on introduit dans la bouche. Cet air, soufflé avec force, si l'on bouche en même-temps les narines, pénètre dans le poumon, raréfie par sa chaleur l'air qui, mêlé à l'eau, forme l'écume; il se dégage de cette eau, il reprend du ressort, dilate le poumon; & s'il reste encore un principe de vie, la circulation recommence dans ce moment. L'on a actuellement plusieurs observations de gens rappelés à la vie en leur soufflant fortement dans la bouche, en leur fermant les narines, avec la bouche même, ce qui est en effet bien plus

prompt, porte plus d'air, & un air plus chaud que quand on emploie les tuyaux; ainsi ce secours doit être regardé comme un des plus efficaces.

3°. On introduit le plus vite qu'on peut, & en aussi grande quantité possible, de l'air, ou de la fumée de tabac dans les intestins par le fondement. L'on a des machines très-commodes, destinées à cet usage; mais comme elles sont très-rares, on peut y suppléer par plusieurs moyens prompts. L'un, par lequel on a sauvé une femme, consiste » à intro-
» duire dans le fondement le tuyau d'une
» pipe allumée; on enveloppe le four-
» neau d'un papier percé de plusieurs
» trous, on le met dans la bouche, &
» on souffle de toutes ses forces; à la cin-
» quième gorgée, on entendit dans le
» ventre de la femme, un grouillement
» considérable; elle rendit de l'eau par
» la bouche, & un moment après la
» connoissance lui revint ». L'on peut aussi allumer deux pipes, dont on abouche les fourneaux; on met le tuyau de l'une dans le fondement, & on souffle par celui de l'autre.

L'on peut encore introduire une vapeur quelconque, en mettant dans le fondement une canule, ou un autre tuyau qu'on lie fortement à une vessie; cette

vestie tient par son autre bout à un gros entonnoir de fer blanc sous lequel brûle le tabac. Ce moyen m'a réussi dans d'autres cas, où le besoin me le fit imaginer. Mais sans tout cet appareil, l'introduction de l'air simple qui n'exige qu'un petit tuyau quelconque, tel que celui d'une pipe, une gaine de couteau, un petit étui, un morceau de sureau, un tuyau de plume, un soufflet, peut se faire partout sur-le-champ, & est un secours très actif, & dont les bons effets constatés par plusieurs observations ne permettent jamais de l'omettre.

4°. Dans le même temps, si l'on a un Chirurgien un peu adroit, il ouvre la veine jugulaire ou grosse veine du col, & laisse couler huit, dix, douze onces de sang. Cette saignée fait du bien de plusieurs façons : premièrement comme saignée elle rétablit la circulation, parce que c'est l'effet constant de la saignée dans les évanouissements qui dépendent d'une circulation suffoquée : en second lieu, c'est celle qui dans ce cas soulage le plus promptement l'engorgement de la tête & du poumon : en troisième lieu, c'est quelquefois la seule qui fournisse du sang. Celle du pied n'en donne point, ou presque jamais; celle du bras rarement, mais la jugulaire en donne presque toujours.

5°. L'on fait sentir au malade les eaux fortes les plus volatiles ; on lui souffle dans le nez de la poudre de quelque herbe forte , sèche , comme de sauge , de romarin , de rue , de menthe , & sur-tout de marjolaine , ou de tabac très sec , ou la fumée des mêmes herbes. Il convient au reste de n'employer ces derniers secours qu'après la saignée ; ils sont alors plus efficaces & plus sûrs.

6°. Tant que le malade ne donne aucun signe de vie , il n'avalera pas , & il est inutile & même dangereux de lui mettre dans la bouche beaucoup de liquides qui ne pourroient qu'entretenir la suffocation ; il suffit d'y mettre quelques gouttes de quelque liqueur irritante qui ranime. Mais dès qu'il a repris quelque mouvement , il faut lui donner dans l'espace d'une heure cinq ou six cuillerées à soupe d'oxymel scillitique délayé avec de l'eau tiède ; ou si l'on n'avoit pas ce remède , on y suppléeroit par une forte infusion de chardon bénit , de sauge ou de camomille adoucie avec du miel : quand on n'a rien d'autre , on donne de l'eau tiède , dans laquelle on met un peu de sel de cuisine. Quelques personnes recommandent les remèdes vomitifs ; mais ils ne sont pas sans inconvénients , & ce n'est pas comme émétique que je conseille l'oxymel scillitique.

7°. Dans un cas où les autres secours avoient échoué, un Chirurgien fit l'opération de la *bronchotomie*, c'est-à-dire, ouvrit la trachée-artère, souffla fortement dedans, c'est porter l'air sur le poumon même; y fit même tomber quelques gouttes de vinaigre, & sauva ainsi le malade. Ce puissant secours ne doit pas être négligé, & il est facile.

8°. Quoique les malades donnent quelques signes de vie, il ne faut pas discontinuer les secours, car quelquefois ils meurent après ces premiers mouvements.

9°. Lors même qu'ils sont entièrement rappelés à la vie, il reste quelquefois de l'oppression, de la toux, de la fièvre, en un mot, une maladie; & il convient alors de les saigner au bras, ensuite on leur donne beaucoup de tisane d'orge, ou, si elle manque, de thé de sureau.

§. 403. Après avoir indiqué les secours nécessaires & les plus efficaces, je dirai un mot de quelques autres qu'on est en usage d'employer tumultuairement.

1°. On enveloppe ces infortunés dans des peaux de mouton, ou de veau, ou de chien, qu'on écorche sur-le-champ: ces secours ont quelquefois ranimé la chaleur; mais ils sont plus lents, & ne

sont pas plus efficaces que la chaleur d'un lit bien échauffé, parfumé de sucre, & que les frictions avec des flanelles chaudes : ainsi on ne doit les employer que quand on est éloigné de toute habitation, & qu'on a de la facilité à se les procurer.

2°. La méthode de les rouler dans un tonneau est dangereuse, & fait perdre un temps précieux ; elle étoit fondée sur l'ancienne supposition que tout le corps étoit plein d'eau, & que ces compressions la faisoient sortir ; mais cette supposition est une chimere.

3°. Celle de les pendre par les pieds est aussi accompagnée de danger, & ne peut avoir aucun usage. Cette écume qui est une des causes de mort, est trop adhérente pour s'évacuer par son propre poids ; c'est cependant le seul secours qu'on pourroit retirer de la suspension, qui nuit d'ailleurs en augmentant l'engorgement de la tête & du poumon.

§. 404. Il y a quelques années qu'on sauva une fille de dix-huit ans (on ignore si elle avoit été sous l'eau peu de temps ou quelques heures), „ qui étoit sans „ mouvement, glacée, insensible, les „ yeux fermés, la bouche béante, le „ teint livide, le visage bouffi, tout le „ corps enflé, chargé d'eau „, en éten-

étant sur un lit quatre doigts de cendres , promptement échauffées dans des chaudieres, en la couchant toute nue sur ces cendres , en la couvrant avec d'autres cendres aussi échauffées, en lui mettant sur la tête un bonnet , autour du col un bas qui en étoient remplis , & en mettant par-dessus le tout des couvertures. Au bout de demi-heure le pouls revint, elle reprit la voix , & cria : *Je gèle , je gèle.* On lui donna un peu d'eau clairette, & on la laissa huit heures enveloppée sous les cendres; elle en sortit sans aucun autre mal qu'une lassitude, qui se dissipa le troisieme jour. Ce remède doit certainement être efficace, & n'est pas à négliger; mais il ne doit pas non plus faire négliger les autres. Du sable mêlé avec du sel , ou du sel seul , auroit la même efficacité, & on en a éprouvé les bons effets.

Dans ce moment on vient de ressusciter deux petits canards qui s'étoient noyés , par un bain de cendres chaudes , & ce même secours a réussi pour de petits chiens & de petits chats qu'on avoit noyés , dans le dessein de l'essayer. Celui de fumier peut aussi être utile; & je viens d'apprendre par un témoin oculaire très digne de foi & très éclairé, qu'il contri-

bua efficacement à rappeler à la vie un homme qui avoit été certainement six heures sous l'eau.

§. 405. Je joindrai ici un article qui se trouve dans un petit ouvrage imprimé à Paris en 1740, par ordre du Roi, & auquel il n'y a sans doute aucun Prince qui ne souscrive.

» Quoique le peuple soit assez géné-
 » ralement porté à la compassion, &
 » quoiqu'il souhaite de donner des se-
 » cours aux noyés, souvent il ne le fait
 » pas parce qu'il ne l'ose. Il s'est imaginé
 » qu'il s'exposeroit aux poursuites de la
 » justice. Il est donc essentiel qu'on sa-
 » che, & on ne sauroit trop le redire,
 » pour détruire le préjugé où l'on est,
 » que les Magistrats n'ont jamais pré-
 » tendu empêcher qu'on tentât tout ce
 » qui peut être tenté en faveur des mal-
 » heureux qui viennent d'être tirés de
 » l'eau. Ce n'est que quand leur mort est
 » très certaine, que des raisons exigent
 » que la justice s'empare de leurs cada-
 » vres «.

Depuis la publication de la dernière édition de cet ouvrage, il s'est formé à Amsterdam une Société charitable en faveur des noyés, dont l'établissement est un de ces événements qui font honneur à

l'humanité. Pour parvenir à en sauver le plus grand nombre possible, elle a fait trois choses.

1°. Autorisée par le Magistrat elle a enlevé tous les obstacles que le préjugé mettoit en Hollande comme ailleurs à l'administration des secours; l'on a permis à tout le monde de sortir un noyé de l'eau, & de le mettre, autant qu'il seroit possible, dans les endroits les plus propres à le secourir; l'on a exhorté tous les particuliers à prêter leurs maisons pour cela, & l'on a ordonné à tous les aubergistes de fournir des appartements.

2°. Elle a fondé des prix de six ducats pour chaque noyé rappelé à la vie, & je crois devoir donner ici les articles essentiels de son mémoire qui ont rapport à cette distribution.

» Quiconque pourra prouver par des
 » certificats en bonne forme, qu'en y
 » employant des moyens convenables il
 » aura fait revenir une personne ou un
 » enfant, qui auront été tirés de l'eau ne
 » donnant plus aucun signe de vie, rece-
 » vra un prix, savoir, de six ducats, ou
 » bien, s'il le préfère, d'une médaille
 » d'or de la même valeur, sur laquelle
 » son nom sera gravé.

» Comme il pourra arriver que plu-
 » sieurs y aient contribué, la médaille

» ou les fix ducats leur seront délivrés ,
 » lorsqu'ils seront convenus de la ma-
 » niere dont le partage se fera entre eux.

» Pour avoir droit à ce prix , il ne
 » faudra qu'une déclaration par écrit de
 » deux personnes connues & d'honneur ,
 » qui n'y aient point de part elles-mê-
 » mes , & qui certifient comme témoins
 » oculaires qu'il est dû à celui ou à ceux
 » qu'ils nommeront.

» Si l'on est obligé de faire quelques
 » frais dans une auberge ou ailleurs , ils
 » seront payés indépendamment du prix ,
 » pourvu qu'ils n'excèdent pas la somme
 » de quatre ducats ; & ceci aura lieu ,
 » soit que la vie du noyé ait été sauvée
 » ou non , si seulement il conste que ces
 » frais ont été faits en sa faveur (1) «.

3^e. Elle a publié une courte mais
 bonne instruction sur les secours qu'on
 doit administrer à ces infortunés : quoi-
 qu'elle rentre dans ce que j'en ai dit , on
 la verra avec plaisir ici.

» Les meilleurs moyens qui peuvent
 » & doivent être mis en œuvre à l'égard
 » des noyés , comme les expériences qui
 » en ont été faites avant & depuis l'éta-

(1) *Histoire & Mémoires de la Société d'Am-
 sterdam en faveur des noyés*, p. 7.

» blissement de cette société nous l'ont
» confirmé, sont les suivans.

» De souffler dans le fondement par
» le moyen d'une pipe ordinaire ou d'un
» autre tuyau, ou d'une gaine de cou-
» teau dont on aura coupé la pointe, ou
» d'un soufflet. Plus cette opération se
» fera promptement, avec force & à la
» continue, plus elle sera utile. Si l'on
» se sert d'une pipe à fumer, ou d'un de
» ces fumigateurs qui se trouvent chez
» M. HEITZ à Amsterdam, & qu'ainsi au
» lieu de simple air ou de vent on intro-
» duise dans le corps la fumée chaude &
» irritante du tabac, l'opération sera
» plus efficace. De quelque façon qu'elle
» se fasse, c'est en général la première
» qu'il faut tenter, & elle peut avoir
» lieu sans perdre de temps, soit sur un
» bateau, soit à terre, en quelque lieu,
» en un mot, que le noyé ait été d'abord
» posé.

» 4°. Aussi-tôt qu'il sera possible, il
» faudra tâcher de sécher & de réchauf-
» fer prudemment le corps qui sera tout
» trempé, souvent déjà absolument froid,
» engourdi & même roide. Cela pourra
» se faire presque toujours aisément &
» par diverses voies : par exemple, par
» la chemise chaude & les habits de des-
» sous d'un des assistants; par une ou

» plusieurs couvertes de laine chauffées ;
» par des cendres chaudes de boulanger ,
» de brasseur , de faunier , de savonne-
» rie , ou d'autres fabriques ; par des
» peaux d'animaux , sur-tout de brebis ;
» enfin par un feu modéré , ou par la
» chaleur douce & naturelle de person-
» nes saines qui se mettent dans un mê-
» me lit avec le noyé.

» Pendant qu'on emploiera les deux
» moyens précédents avec persévérance ,
» il peut être aussi très utile de faire par
» tout le corps , sur-tout le long de l'é-
» pine du dos , de la nuque du col jus-
» qu'au croupion , de fortes frictions ,
» en se servant de pieces de laine chauf-
» fées , ou d'autres linges qu'on aura
» mouillés d'eau-de-vie ou saupoudrés
» de sel fin & sec. Qu'on prenne encore ,
» soit un linge trempé dans de l'eau-de-
» vie , soit quelque sel volatil bien fort ,
» comme l'esprit de sel ammoniac , pour
» les tenir sous le nez & en frotter les
» tempes.

» Le chatouillement de la gorge &
» du nez , à l'aide d'une plume , peut
» aussi faire du bien. Mais jamais il ne
» faut verser dans la gorge ni vin , ni
» eau-de-vie , ni autres liqueurs fortes
» mêlées avec du vin ou autres irritants ,
» qu'après

» qu'après avoir apperçu quelques signes
» de vie.

» Voici encore une épreuve qui a réussi.
» Qu'un des assistants mette sa bouche
» sur celle du noyé, lui serrant les na-
» rines d'une main, & s'appuyant de
» l'autre sur son sein gauche; & qu'alors
» en soufflant avec force il tâche d'en-
» fier immédiatement ses poumons: nous
» estimons que dès le premier moment
» ceci pourroit être aussi efficace que de
» souffler dans le fondement. Enfin qu'on
» ne néglige point, s'il est possible, la
» saignée, & qu'on tire du sang d'une
» des grandes veinss du bras, ou de la
» jugulaire même.

» Tels sont les moyens les plus pro-
» pres & les plus éprouvés dans ces cas.
» Il est très à souhaiter que désormais on
» n'emploie plus ceux qui ne peuvent
» qu'être très nuisibles, comme de rouler
» sur un tonneau, de suspendre par des
» cordes attachées sous les bras ou les
» jambes (1) «.

Les intentions & les directions de cette
respectable Société ayant été répandues
par plus de six mille mémoires distribués
dans toutes les villes des sept Provinces,
& appuyées par le concours des Magis-

(1) *Hist. & Mém.* page 10.

trats & de leurs correspondants, ont eul les plus heureux succès, & ont sauvé la vie en peu de temps à un grand nombre de leurs concitoyens. Ils ont donné dans ces mêmes mémoires l'histoire de dix-neuf, dont quelques-uns avoient été trois quarts d'heure sous l'eau ; on voit que sept ont dû la vie principalement à l'air, & sept autres à la fumée du tabac soufflé dans l'anus ; les cinq restants furent sauvés par les autres secours.

Il faut espérer que ces exemples connus & avérés encourageront par-tout à secourir les malheureux noyés, & que les membres de la Société d'Amsterdam trouveront des imitateurs dans tous les endroits où les fréquents malheurs en ce genre rendent cet établissement nécessaire.

CHAPITRE XXIX.

Des corps arrêtés entre la bouche & l'estomac.

§. 406. **D**U fond de la bouche les aliments passent dans un canal plus étroit qu'on appelle *l'œsophage*, qui en suivant l'épine du dos va aboutir à l'estomac.

Il arrive souvent que plusieurs corps

DES CORPS ARRÊTÉS A LA GORGE. 99

sont arrêtés dans ce canal sans pouvoir ni descendre ni remonter, soit parcequ'ils sont trop gros, soit parcequ'ils se trouvent avoir quelques pointes, qui s'enfonçant dans ses parois les empêchent de faire aucun mouvement.

§. 407. Il résulte de cet arrêt des accidents très graves, qui sont souvent une douleur très vive dans la partie, d'autres fois un sentiment incommode plutôt que douloureux, quelquefois des soulèvements de cœur inutiles, une angoisse extraordinaire, & si l'arrêt est tel que la *glotte* soit bouchée, ou la *trachée-artère* comprimée, une suffocation cruelle, le malade ne peut pas respirer, le poumon se remplit; & le sang ne pouvant pas revenir de la tête, le visage devient rouge, livide, le col se gonfle, l'oppression augmente, & le malade périt très promptement.

Quand la respiration n'est pas arrêtée où gênée, si le passage n'est pas entièrement bouché, & que le malade puisse avaler quelque chose, il vit très bien quelques jours, & la maladie est alors une maladie particulière de l'œsophage: mais si le passage est absolument fermé, & qu'on ne puisse point le déboucher pendant plusieurs jours, il en résulte une mort cruelle.

E ij

§. 408. Le danger ne dépend pas autant de la nature du corps arrêté, que de sa grosseur relativement au passage de l'endroit où il s'arrête, & de la façon dont il s'arrête; & souvent les aliments tuent, pendant que les corps les moins faits pour être avalés n'occasionnent pas de grands maux.

Un enfant de six jours avala une dragée sucrée qui s'arrêta: il mourut d'abord.

Un homme sentoît qu'un morceau de mouton s'étoit arrêté; pour n'effrayer personne il sortit de table; un moment après on veut savoir où il est, on le trouve mort. Un second périt par un morceau de gâteau; un troisième par un morceau de peau de jambon; un quatrième par un œuf qu'il avoit avalé par défi.

Une châtaigne qu'un enfant avaloit entière le tua. Un autre enfant périt promptement étouffé (car c'est toujours d'étouffement qu'on périt si vite) par une poire qu'il avoit jettée en l'air & reçue dans sa bouche. Une poire a aussi tué une femme. Un morceau de tendon (ce qu'on appelle ordinairement nerf) resta arrêté huit jours sans que le malade pût rien avaler; au bout de ce temps il tomba dans l'estomac, dégagé par la pourriture; mais le malade mourut bien.

tôt après, tué par l'inflammation, la gangrène & la foiblesse. L'on a malheureusement une foule d'exemples semblables, mais il est inutile d'en citer un plus grand nombre.

§. 409. Quand un corps est arrêté, il y a deux moyens de le dégager, qui sont de le retirer ou de le pousser. Le plus sûr est toujours de le retirer; mais ce n'est pas toujours le plus aisé: & comme les efforts qu'on fait pour cela fatiguent beaucoup le malade, & ont quelquefois des suites fâcheuses, que d'ailleurs le mal est souvent extrêmement pressant, il convient de pousser, si cela est plus aisé, & s'il n'y a point d'inconvénients à faire entrer le corps arrêté dans l'estomac.

Les corps qu'on peut pousser sans risque sont tous les aliments ordinaires, comme le pain, les viandes, les gâteaux, les fruits, les légumes, les morceaux de boyaux, le cuir même. Ce n'est pas que de très gros morceaux de certains aliments ne soient presque indigestibles, mais il est rare qu'ils soient mortels.

§. 410. Les corps qu'on doit chercher à retirer, quoique cela soit beaucoup plus pénible que de les pousser, sont tous ceux dont l'effet pourroit être très dangereux, & même mortel, si on les avaloit. De cette classe sont tous les corps abso-

lument indigestibles, tels que le liege, les paquets de linge, les gros noyaux de fruits, les os, les bois, le verre, les pierres, les métaux; sur-tout si au danger de l'indigestibilité se joignent ceux qui résultent de la figure de ces corps. Ainsi l'on doit retirer principalement les épingles, les aiguilles, les arêtes, les os pointus, les fragments de verre, les ciseaux, les canifs, les bagues, les boucles.

Il n'y a cependant aucun de ces corps qui n'ait été avalé, & les accidents qui en résultent le plus ordinairement sont de violentes douleurs dans l'estomac & les intestins, des inflammations, des supurations, des abcès, des ulcères, la fièvre lente, la gangrène, des misérères, des abcès extérieurs par lesquels ces corps ressortent; & souvent, après beaucoup de maux, une mort cruelle.

§. 411. Quand les corps ne sont que peu avancés, & qu'ils se trouvent à l'entrée de l'œsophage, on peut essayer de les retirer avec les doigts, ce qui réussit souvent. S'ils sont plus avancés, il faut se servir de pincettes; les chirurgiens en ont de plusieurs espèces: celles dont quelques fumeurs se servent seroient très commodes pour cela, & on peut dans le besoin en faire très promptement avec deux morceaux de bois. Mais ce moyen est peu

utile, si le corps est fort avancé dans l'œsophage, & si c'est un corps flexible qui soit exactement appliqué & remplisse tout le canal.

§. 412. Quand les doigts ou les pincettes échouent, ou ne peuvent pas être employés, il faut se servir de crochets.

On en fait dans le moment avec un fil de fer un peu fort, qu'on courbe par le bout; on l'introduit plat, & pour s'assurer de cette direction, on fait au bout, par lequel on le tient, un autre crochet, ou une anse dans le même sens; ce qui sert en même temps à l'assurer à la main par un fil, moyen qu'on devoit employer dans ce cas pour tous les instruments, afin d'éviter les malheurs arrivés plus d'une fois quand ces instruments échappent. Après que le crochet a passé l'obstacle, ce qui est presque toujours possible, on le retourne, & il accroche le corps qu'on amène en le retirant.

Le crochet est aussi très commode quand des corps un peu flexibles, comme une épingle ou une arête, sont placés en travers de l'œsophage; alors ce crochet les prenant par le milieu, les courbe & les dégage. S'ils étoient très fragiles, il serviroit à les casser; & si les fragments ne se dégageoient pas, on pourroit les retirer par quelqu'un des autres moyens.

E iv

§. 413. Quand ce sont des corps minces, qui n'occupent qu'une partie du passage, & qui pourroient aisément ou échaper au crochers, ou par leur résistance les redresser, on se sert d'anneaux solides ou flexibles.

On'en fait de solides avec un fil de fer, ou un cordon de quelques fils d'archal très minces. Pour cela on plie ces fils en cercle par le milieu, où on ne les rapproche pas, mais où on laisse un anneau d'un doigt de diamètre : on rapproche les branches l'une de l'autre, on introduit l'anneau dans l'œsophage, & on cherche à engager le corps, & alors on le ramène. On en fait aussi de très flexibles avec de la laine, des fils, des soies, de petites ficelles, qu'il convient de cirer, afin qu'ils aient un peu plus de consistance : on les attache fortement à un manche, ou fil de fer ou de baleine, ou de bois flexible : on les introduit, on cherche à engager le corps, & on le retire.

On met souvent plusieurs de ces anneaux de fil passés l'un dans l'autre, afin d'engager plus sûrement le corps, qui entrera dans l'un s'il échappe à l'autre. Cette espèce d'anneau a un avantage ; c'est que quand on a engagé le corps, on peut alors, en tournant le manche, le ferrer si fortement dans l'anneau ainsi tordu,

qu'on est le maître de le remuer en tous sens, ce qui est un avantage très considérable dans un grand nombre de cas.

§. 414. Un quatrième moyen, c'est l'éponge. La propriété qu'elle a de se gonfler en s'humectant, fonde son usage dans ce cas.

Si un corps est arrêté sans remplir toute la cavité de l'œsophage, on fait passer une éponge par le vuide qui reste au-delà de ce corps; elle se gonfle bientôt dans cet endroit humide, & l'on peut même en hâter le gonflement en faisant avaler quelques gouttes d'eau; alors en la retirant, au moyen du manche qui a servi à l'introduire, comme elle est trop grosse pour ressortir par le même endroit par lequel elle étoit entrée, elle entraîne avec elle le corps qui lui fait obstacle, & par là elle débouche le gosier.

Comme l'éponge sèche peut se resserrer, on a quelquefois profité de ce moyen pour en faire passer un morceau assez gros par un fort petit espace. On la resserre en l'entourant fortement avec un fil ou un ruban, qu'on peut desserrer très aisément & retirer quand l'éponge a passé. On l'assujettit aussi dans un morceau de baleine fendu en quatre à un bout, & qui, ayant beaucoup de ressort, se resserre sur l'éponge; on accommode la baleine de fa-

çon qu'elle ne puisse pas blesser; l'éponge est également attachée à un cordon très fort, afin qu'après l'avoir dégagée de la baleine, le Chirurgien puisse la retirer.

On s'est encore servi de l'éponge d'une autre façon. Quand il n'y a pas de place pour la faire passer, parceque le corps remplit tout le canal, & que ce corps n'est point accroché, mais seulement engagé par la petitesse du passage, on introduit un morceau d'éponge un peu gros dans l'œsophage, jusques près du corps avalé; alors cette éponge se gonfle, elle dilate le canal en dessus du corps, on la retire un peu, mais très peu, & le corps étant moins pressé en dessus qu'en dessous, quelquefois le resserrement de la partie inférieure de l'œsophage peut le faire remonter; & dès qu'un premier dégagement est fait, le reste s'opère aisément.

§. 415. Enfin quand tous ces moyens sont inutiles il en reste un autre, c'est de faire vomir le malade; mais ce remède ne peut guere être utile que pour les corps simplement engagés; car dans les cas où ils seroient accrochés ou plantés, il pourroit faire beaucoup de mal.

Si l'on peut avaler, on fait vomir en donnant le remède N°. 8, ou un remède émétique, N°. 34 ou 35. L'on a dégagé

par ce moyen un os arrêté depuis vingt-quatre heures.

Quand on ne peut pas avaler, on doit essayer si l'irritation d'une plume prome-
née dans le fond de la gorge produira cet
effet, ce qui n'arrivera pas si le corps
comprime fortement tout l'œsophage;
alors il n'y a d'autre ressource que celle
de donner un lavement de tabac. Un
homme avala un gros morceau de pou-
mon de veau, qui s'arrêta au milieu de
l'œsophage & bouchoit exactement le
passage; un Chirurgien essaya inutile-
ment un très grand nombre de moyens;
un second voyant leur inutilité, & le
malade ayant » le visage noir & rumé-
» fié, les yeux pour ainsi dire hors de la
» tête; tombant dans des syncopes fré-
» quentes avec des mouvements convul-
» sifs, il lui fit donner en lavement la
» décoction d'une once de tabac en cor-
» de, ce remède procura un vomissement
» violent qui fit jetter le corps étranger
» qui alloit causer la mort du malade «.

§. 416. Un sixieme moyen que je ne
crois point qu'on ait employé, mais qui
pourroit être très utile dans plusieurs cas,
quand les corps avalés ne sont pas trop
durs & qu'ils sont fort gros, ce seroit de
fixer un tire-bourre solidement à un man-
che flexible & à un fil ciré, afin qu'on

E vj

pût le retirer, supposé qu'il quittât son manche; il seroit aisé, sur-tout si le corps n'étoit pas extrêmement bas, d'y planter le tire-bourre, & de le retirer par ce moyen.

L'on a vu une épine fixée dans la gorge, dégagée & rejetée en riant.

§. 417. Dans le cas du §. 409, quand il convient de pousser le corps, on emploie les poireaux, qui ont l'avantage de se trouver par-tout, mais qui sont sujets à se casser, ou une bougie huilée & tant soit peu échauffée afin qu'elle soit flexible, ou une baleine, ou un fil de fer dont on épaisit dans le moment un des bouts avec du plomb fondu, ce qui est très vite fait. L'on peut employer avec le même succès quelques bâtons de bois flexible, comme le bouleau, le coudrier, le frêne, le saule, une sonde flexible, une baguette de plomb. Tous ces corps doivent être très unis & polis, pour qu'ils n'occasionnent point d'irritation; c'est dans cette vue qu'on les enveloppe souvent avec un boyau mince de mouton. L'on attache aussi quelquefois au bout une éponge, qui, remplissant tout le canal, entraîne tous les obstacles qu'elle rencontre.

L'on peut encore dans ce cas faire avaler de gros corps, comme de la mie ou de la croûte de pain, un navet, une tige de

laine, une balle, dans l'espérance qu'ils entraîneront l'obstacle; mais ce sont des moyens bien foibles, & si on les fait avaler sans les avoir assujettis à un fil, il est à craindre que, s'arrêtant eux-mêmes, ils ne doublent le mal.

Il est arrivé quelquefois, fort heureusement que les corps qu'on vouloit pousser, s'engageoient dans la bougie ou dans le poireau dont on se servoit pour les pousser, & ressortoient avec; mais cela n'arrive qu'aux corps pointus.

§. 418. S'il est impossible de retirer les corps du §. 410, & tous ceux qu'il est dangereux d'avalier, il faut alors de deux maux choisir le moindre, & courir les risques de les pousser, plutôt que de laisser périr horriblement le malade en peu de moments. L'on doit d'autant moins balancer à prendre ce parti, qu'un grand nombre d'exemples prouvent que s'il est arrivé souvent de grands maux après avoir avalé ces corps, & même une mort cruelle, d'autres fois ils n'ont occasionné que peu ou point d'accidents.

§. 419. Il arrive, quand ces corps ont été avalés, de quatre choses l'une; ou 1°. ils ressortent par les selles; ou 2°. ils ne ressortent point, & tuent le malade; ou 3°. ils ressortent par les urines; ou

4°. ils se font jour par la peau. Je détaillerai ces quatre issues différentes.

§. 420. Quand ils ressortent par les selles, ou ils ressortent au bout de peu de temps, sans avoir occasionné presque aucun accident, ou cette sortie ne se fait que long-temps après, & est précédée par beaucoup de douleurs. L'on a vu ressortir, peu de jours après, sans avoir souffert, un os de jambe de poule, un noyau de pêche, un couvercle de boîte de thériaque, des épingles, des aiguilles, des monnoies de toute espèce, une petite flûte longue de quatre pouces, qui causa de vives douleurs pendant trois jours, & sortit heureusement; des couteaux, des rasoirs, une boucle de foulard. J'ai vu, il n'y a que peu de jours, un enfant de deux ans & demi, qui avala un clou long de plus d'un pouce, & dont la tête avoit plus de trois lignes de largeur; il s'arrêta quelques moments au col, mais il passa pendant qu'on ne vint chercher, & ressortit pendant la nuit avec une selle, sans avoir occasionné aucun accident. Plus récemment encore, un os entier d'aileron de poulet n'a occasionné qu'un peu de douleur d'estomac, pendant trois ou quatre jours.

Quelquefois ces corps restent plus

long-temps, & ne ressortent qu'au bout de plusieurs mois, & même des années, sans avoir cependant fait aucun mal; il y en a qu'on ne revoit & qu'on ne ressent jamais.

§. 421. L'évènement n'est pas toujours aussi heureux; & quelquefois, quoiqu'ils ressortent naturellement, ce n'est qu'après avoir fait souffrir les douleurs les plus vives dans l'estomac & dans les boyaux. Une fille avala quelques épingles, elles lui occasionnerent des douleurs violentes pendant six ans; enfin, au bout de ce terme, elle les rendit & fut guérie. Trois aiguilles occasionnerent, pendant un an, des coliques, des évanouissements, des convulsions; elles ressortirent au bout de ce terme par les selles, & le malade fut guéri.

Un autre plus heureux, qui en avoit avalé deux, ne souffrit que six jours, au bout desquels il les rendit aussi par les selles.

Il arrive quelquefois que ces corps, après avoir parcouru tous les intestins, sont arrêtés au fondement, & occasionnent de fâcheux accidents, mais auxquels un Chirurgien adroit peut presque toujours remédier. S'il est possible de les couper, comme des os minces, des mâchoires

de poissons, des épingles, ils sortent alors avec beaucoup de facilité.

§. 422. Une seconde issue, c'est quand ces corps ne ressortent point, mais occasionnent des accidents fâcheux qui tuent le malade; & il y a beaucoup de ces cas.

Une demoiselle ayant avalé des épingles qu'elle tenoit dans sa bouche, une partie ressortit par les selles, mais l'autre partie perça les intestins, & même le ventre, avec des douleurs inouïes; la malade périt au bout de trois semaines.

Un homme avala une aiguille qui perça l'estomac, pénétra dans le foie, & fit périr le malade en consommation.

Une sonde échappée en examinant la gorge, & avalée, tua le malade au bout de deux ans.

On voit tous les jours avaler des pièces monnoyées de différents métaux, sans qu'il survienne rien de fâcheux: on a vu avaler jusqu'à cent louis d'or qui ressortirent tous. Mais que ces heureux hasards n'inspirent pas trop de sécurité, les événements fâcheux doivent inspirer une juste crainte; une seule pièce de monnoie avalée boucha la communication entre l'estomac & les intestins, & tua. On avale tous les jours des noyaux impunément, mais on a des exemples de gens chez les-

quels il s'en est fait des amas qui sont devenus cause de mort, après beaucoup de douleurs.

§. 423. La troisième issue, c'est quand ces corps ressortent avec les urines; mais ces cas sont rares.

Une épingle de moyenne grandeur ressortit en urinant, trois jours après l'avoir avalée, & l'on a rendu par la même voie un petit os, des noyaux de cerises, de prunes, & même un de pêche.

§. 424. Enfin le quatrième cas, c'est quand les corps avalés percent l'estomac ou les boyaux, & qu'ils vont jusqu'à la peau, occasionnent un abcès, & se font jour eux-mêmes, ou sont tirés en ouvrant l'abcès. Ils sont souvent très longtemps à faire ce trajet, quelquefois les douleurs sont continues, d'autres fois le malade souffre pendant quelque temps, les douleurs cessent & recommencent. L'abcès se forme, ou sur l'estomac ou dans d'autres parties du ventre; quelquefois même ces corps, après avoir percé les intestins, font des routes singulières, & vont ressortir loin du ventre. Une aiguille avalée ressortit au bout de quatre ans à la jambe, une autre à l'épaule.

§. 425. Tous ces exemples, & une foule d'autres, de morts cruelles après des corps avalés, prouvent la nécessité

d'être sur ses gardes à cet égard, & déposent contre l'imprudence horrible, j'oserois dire criminelle, de s'amuser de jeux qui peuvent occasionner ces malheurs, ou même de tenir dans la bouche des corps qui, échappant par imprudence ou par accident, deviennent cause de mort. Peut-on, sans frémir, mettre dans la bouche des aiguilles & des épingles, quand on pense aux maux horribles & à la mort cruelle qu'elles peuvent occasionner?

§. 426. L'on a vu plus haut que quelquefois les corps arrêtés étouffoient le malade; d'autres fois on ne peut ni les retirer, ni les précipiter, mais ils restent dans l'œsophage, sans que le malade meure, au moins d'abord. Cela arrive quand ils sont situés de façon qu'ils ne compriment pas la trachée-artère, & qu'ils n'empêchent pas totalement le passage des aliments; ce qui ne peut guere arriver qu'aux corps pointus. Ces corps, ainsi arrêtés, occasionnent quelquefois, sans beaucoup de violence, une petite suppuration qui les dégage, & ils ressortent par la bouche, ou tombent dans l'estomac; d'autres fois une inflammation prodigieuse qui tue le malade; ou si la matière de l'abcès se porte en dehors, il se forme une tumeur à l'extérieur du col qu'on

ouvre, & le corps ressort par-là. Des troisièmes se font une route, qu'ils parcourent avec peu ou point de douleurs, & ils vont ressortir derrière le col, sur la poitrine, à l'épaule; enfin, en différents endroits.

§. 427. Quelques personnes, étonnées des marches singulières de ces corps qui, par leur volume & sur-tout par leur figure, paroissent ne pouvoir s'introduire dans le corps qu'en le détruisant, souhaiteront qu'on leur explique comment & où ces corps font leur route. L'on me permettra en leur faveur une courte digression, qui est peut être d'autant moins étrangère à mon plan, qu'en faisant disparaître le merveilleux de la chose, elle fera tomber le préjugé superstitieux qui a souvent attribué aux sortilèges, des faits de cette espèce, qui s'expliquent avec beaucoup de facilité. Cette même raison est une de celles qui m'ont déterminé à donner autant d'étendue à ce Chapitre.

L'on trouve sous la peau, dans quelque endroits qu'on l'ouvre, une membrane composée de deux lames séparées l'une de l'autre par de petites cellules qui communiquent toutes les unes aux autres, & qui sont remplies plus ou moins de graisse. Il n'y a aucune graisse dans tout le corps qui ne soit renfermée dans

cette membrane, qu'on appelle *membrane graisseuse* ou *cellulaire*.

Elle se trouve non-seulement sous la peau, mais de-là en se repliant de différentes façons, elle se répand dans tout le corps; elle sépare tous les muscles, elle fait partie de l'estomac, des boyaux, de la vessie, de tous les viscères; c'est elle qui forme ce qu'on appelle la *coiffe*, ou dans les animaux la *penne*: elle fournit une enveloppe aux veines, aux artères, aux nerfs. Dans quelques endroits elle est très épaisse & remplie de beaucoup de graisse; dans d'autres, elle est extrêmement mince & dénuée de graisse; partout elle est privée de tout sentiment.

On pourroit se la représenter comme une couverture piquée, dont le coton est inégalement distribué; dans quelques endroits il y en a beaucoup, dans d'autres il n'y en a point, & les deux doubles s'y touchent. C'est dans cette membrane que se font les mouvements de ces corps étrangers; & comme la communication est générale, il n'est point étonnant qu'ils aillent d'un endroit à un autre très éloigné, en parcourant de très longs chemins. Les Officiers & les Soldats sentent très fréquemment des balles qu'on n'a pas pu retirer, faire des trajets considérables.

La communication générale entre toutes les parties de cette membrane est démontrée par un fait qui se réitère tous les jours contre les loix de la Police : les bouchers font une petite incision à la peau d'un veau, à laquelle ils appliquent un soufflet : ils soufflent fortement, & il n'y a pas une partie de tout le veau qui ne se ressente de ce gonflement artificiel.

Des scélérats se sont servis de cette indigne manœuvre, pour rendre monstrueux des enfants qu'ils faisoient voir ensuite pour de l'argent.

C'est dans cette membrane que les eaux deshydropiques sont ordinairement épanchées, & dans laquelle elles suivent les mouvements que leur imprime la pesanteur. L'on demandera : cette membrane étant traversée en différents endroits par des nerfs, des veines, des arteres, &c. qui sont des parties dont les blessures occasionneroient nécessairement des accidents fâcheux ; comment n'en arrive-t-il pas ? Je réponds 1°. que ces accidents arrivent quelquefois ; 2°. qu'ils doivent cependant arriver rarement, parceque toutes ces parties qui traversent la membrane grasseuse, étant plus dure que la graisse, ces corps doivent presque nécessairement, quand ils les rencontrent, être détournés vers les graisses qui les en-

turent, où la résistance est beaucoup moins considérable; & cela d'autant plus sûrement, que ces corps sont toujours cylindriques.

§. 428. A tous les secours que j'ai indiqués jusqu'à présent, je dois ajouter encore quelques conseils généraux.

1°. Il est souvent utile & même nécessaire de faire une ample saignée du bras, sur-tout quand la respiration est extrêmement gênée, ou quand l'on ne peut pas réussir d'abord à déplacer le corps, parce qu'alors la saignée prévient l'inflammation que produiroient les irritations fréquentes; & en jettant toutes les parties dans le relâchement, elle peut opérer sur-le-champ le dégagement du corps.

2°. Quand on voit que toutes les tentatives pour retirer ou pour repousser sont inutiles, il faut les cesser, parce que l'inflammation qu'on occasionneroit seroit aussi fâcheuse que le mal même; & que l'on a des exemples de gens morts de cette inflammation, quoique le corps eût été déplacé.

3°. Pendant qu'on fait ces tentatives, il faut faire avaler souvent au malade, ou injecter avec un canal courbe qui aille plus loin que la glotte, quelque liqueur fort émoliente, comme de l'eau tiède.

ou pure, ou mêlée avec du lait, ou une décoction d'orge, de mauve, de son. Il en résulte ce double avantage; premièrement, que l'on adoucit par là les parties irritées, ce qui retarde l'inflammation; & en second lieu, souvent une injection faite avec force réussit mieux pour dégager un corps charnu, que toutes les tentatives avec des instruments.

4°. Quand on est obligé de laisser dans la gorge un corps arrêté, il faut conduire le malade tout comme s'il avoit une maladie inflammatoire; le saigner, le mettre au régime, lui envelopper tout le col avec des cataplasmes émollients. Il convient d'employer la même méthode, quoique le corps soit dégagé, si l'on a lieu de croire qu'il est resté de l'inflammation dans l'œsophage.

5°. Quelquefois un peu de mouvement dégage mieux que les instruments. L'on fait qu'un coup de poing derrière l'épine a souvent dégagé des corps fortement arrêtés; & j'ai deux exemples que des malades qui avoient des épingles arrêtées, étant montés à cheval pour aller de la campagne chercher du secours dans la ville voisine, sentirent l'épingle se dégager après une heure de marche; l'un la cracha, l'autre l'avalait sans mauvaises suites.

6°. Quand le danger de suffocation est pressant, que la saignée est insuffisante, qu'on n'a point d'espérance de dégager promptement le col, & que la mort est prochaine si l'on ne rend pas la respiration au malade, il faut sur-le-champ faire la *bronchotomie*, c'est-à-dire, ouvrir la trachée-artère; ce qui n'est ni difficile pour un Chirurgien un peu entendu, ni fort douloureux.

7°. Quand le corps arrêté passe dans l'estomac, il faut d'abord mettre le malade à un régime très doux; éviter tous les aliments âcres, irritants, chauds, le vin, les liqueurs, le café; ne prendre que peu d'aliments à la fois, n'en point prendre de solides qu'après les avoir extrêmement mâchés. Le meilleur régime feroit de vivre de soupes farineuses, de quelques légumes, d'eau & de lait; ce qui vaut beaucoup mieux que l'usage des huiles.

§. 429. L'Auteur de la Nature a pourvu à ce qu'en mangeant rien ne passât par la glotte dans la trachée-artère; ce malheur arrive cependant quelquefois, & il survient dans le moment une toux continue & violente, une douleur aiguë, une suffocation; tout le sang se porte à la tête, le malade est angoissé & agité par des
mouvements

mouvements violents & involontaires, il meurt quelquefois sur-le-champ.

Un Grenadier Hongrois, cordonnier de son métier, travailloit & mangeoit en même-temps; il tomba de sa chaise sans dire un seul mot: ses camarades appellerent du secours; des Chirurgiens arriverent aussi-tôt: il ne donna, malgré plusieurs secours, aucun signe de vie. On trouva dans le cadavre un morceau de viande de bœuf, du poids de quatre lots, enfoncé dans la trachée-artère, qu'il bouchoit si exactement, qu'elle ne pouvoit point laisser passer d'air au poulmon.

§. 430. On conseille dans ce cas, & je l'ai indiqué dans les premières éditions, de frapper fréquemment sur l'épine du dos, d'occasionner quelques efforts pour vomir, de faire éternuer avec du poivre blanc, du muguet, de la sauge, des tabacs céphaliques quelconques, qu'on souffle fortement dans les narines. Un pois jetté en badinant dans la bouche, entra dans la trachée-artère, & ressortit en faisant vomir avec de l'huile. Un petit os fut chassé en faisant éternuer avec de la poudre de muguet. Mais il faut convenir que ces secours sont bien foibles, bien incertains, & que dans quelques circonstances il peuvent même faire plus de mal que de bien, comme un ha-

bile Chirurgien François l'a démontré depuis peu ; ainsi le parti le plus sage , le seul sûr , quand le mal n'est pas sans ressource , celui auquel il faut se déterminer sur-le-champ , c'est l'incision de la trachée-artère , ou la *bronchotomie*. (Voyez §. précédent N°. 6°.)

L'on a retiré par ce moyen , des os , une feve , une arête , & sauvé par-là les malades ; & l'on doit d'autant moins hésiter , que , comme je l'ai dit , cette opération est simple , facile , prompte , & n'est accompagnée d'aucun danger. Mais comme les préjugés sont opiniâtres , que beaucoup de gens détestent toute opération , & que , bien loin de vouloir comprendre combien celle-ci est légère , ils imaginent sottement je ne fais quoi de barbare & d'atroce dans une opération qui ouvre le col , il est de la plus grande importance que les gens éclairés se réunissent contre ce préjugé : peut-être même il seroit à souhaiter que la loi ôtât aux parents le droit de s'opposer à cette opération quand elle est décidée nécessaire ; elle leur épargneroit les cruelles angoisses de ceux qui ayant refusé d'y consentir , ont eu le désespoir de voir , par la facilité avec laquelle on sortoit ce corps après la mort par une légère incision , combien il étoit aisé de sauver la per-

bonne que leur opiniâtre ignorance a conduite au tombeau.

§. 43¹. L'on tente tout quand il s'agit de la vie humaine. Dans le cas où un corps ne pourroit être dégagé de l'œsophage, ni y rester sans tuer promptement le malade, l'on a proposé de faire une incision à l'œsophage même, par laquelle on le tireroit, & d'employer le même moyen lorsqu'un corps tombé dans l'estomac seroit de nature & occasionneroit des accidents propres à tuer promptement le malade.

Quand l'œsophage est fermé, on nourrit par des lavements de bouillon.

M. VENEL, très bon Chirurgien établi à Yverdon, a imaginé & fait exécuter quatre instruments, dont il a publié la description (1), qui sont simples, d'un usage aisé, & qui m'ont paru plus propres à remplir les indications qui se présentent dans ces cas fâcheux, que la plupart des autres moyens que j'ai connus jusqu'à présent.

(1) *Nouveaux secours pour les corps arrêtés dans l'œsophage*, à Lausanne 1769, chez FR. GRASSET & Comp.

CHAPITRE XXX.

Maladies chirurgicales & externes. Des Brûlures, des Plaies, des Meurtrissures, des Foulures, des Ulceres, des Membres gelés, des Engelures, des Hernies, des Clous, des Panaris, des Echardes, des Verrues & des Cors.

§. 432. **L**ES payfans sont exposés par leurs travaux à plusieurs accidens extérieurs, comme coupures, meurtrissures; &c. qui, quelque graves qu'ils soient, se termineroient presque toujours très aisément, & cela par une suite de la nature du sang, qui a ordinairement beaucoup moins d'âcreté à la campagne que dans les villes. Mais un traitement pernicieux rend souvent fâcheux les maux les plus légers en eux-mêmes; & j'ai vu un si grand nombre de ces malheurs, qu'il me paroît nécessaire d'indiquer ici le traitement qui convient à ces maux externes quand ils n'exigent pas nécessairement la main du Chirurgien. Je dirai aussi un mot de quelques maladies extérieures qui dépendent cependant d'une cause interne.

Des Brûlures.

§. 433. Quand la brûlure est très légère, & qu'il n'y a point de vessie levée, il suffit d'y mettre une compresse trempée dans l'eau fraîche, & de la changer tous les quarts d'heure, jusqu'à ce qu'on ne sente plus de douleur. Quand il s'est levé une vessie, on applique dessus une compresse de linge très fin, enduite exactement mais légèrement de la pommade N^o. 64, qu'on change deux fois par jour.

Si la peau est brûlée, & les chairs même endommagées, il faut se servir de la même pommade; mais au lieu d'une compresse il faut se servir de charpie qui s'applique plus exactement; & par dessus la charpie on met une simple toile cirée que chacun peut aisément préparer, N^o. 65, ou, si l'on veut, un *sparadrap*, N^o. 66.

Mais indépendamment de ces secours extérieurs, qui sont les plus efficaces qu'on puisse employer; quand la brûlure est très forte & très enflammée, & qu'on craint les progrès & les suites de cette inflammation, il faut employer les mêmes remèdes que dans les fortes inflammations; faire une saignée, ou même plusieurs si elles sont nécessaires, & mettre au régime; ne faire boire que les tisanes

F iij

N^o. 2 & 4, & donner tous les jours deux lavements simples.

Quand on n'est pas à même d'avoir d'abord du *nutritum* pour faire la pommade N^o. 64, on se contente de fondre ensemble de l'huile d'olive avec une huitième partie de cire; & à deux onces de ce mélange on ajoute un jaune d'œuf: enfin quelque chose de plus simple encore, c'est de battre un blanc d'œuf avec deux cuillerées d'huile qui ne soit pas rance. Et j'ai vu de si bons effets de ce remède depuis plusieurs années, que c'est presque le seul que j'emploie actuellement. Il a l'avantage de se trouver partout & d'être prêt sur-le-champ; ce qui est très important dans les brûlures, qui sont d'autant moins fâcheuses, qu'on applique plus promptement le remède.

Quand le mal est proche de sa fin, & qu'il ne reste plus qu'une très petite plaie, il suffit d'appliquer le sparadrap N^o. 66, ou un emplâtre de diapalme.

Des Plaies.

§. 434. Si une plaie a pénétré dans l'intérieur des cavités, & blessé quelque partie contenue dans la poitrine & dans le ventre; si, sans pénétrer dans les cavités, elle a ouvert quelque grosse artère; si elle a blessé quelque nerf, ce qui

occasionne des accidents beaucoup plus violents qu'ils ne devroient être sans cela; si elle est allée jusqu'à l'os, & qu'il ait souffert; enfin s'il survient quelque symptôme extraordinaire, il faut nécessairement appeller un Chirurgien. Mais quand la plaie n'est accompagnée d'aucune de ces circonstances, qu'elle n'intéresse, que la peau, les graisses, les chairs & les petits vaisseaux, l'on peut la panser aisément sans secours, parcequ'ordinairement tout se réduit à la préserver des impressions de l'air, en donnant cependant issue au pus.

§. 435. Si le sang ne sort d'aucun vaisseau considérable, mais coule à peu près également de tous les points de la plaie, on peut hardiment le laisser couler pendant qu'on prépare promptement de la charpie. Quand elle est prête, on en met ce qu'on peut dans la plaie sans la presser, ce qui seroit fâcheux & auroit les mêmes inconvénients que les tentes & les bourdonnets: on la couvre avec une compresse trempée dans l'huile d'olive, ou avec la toile cirée N^o. 65, mais je préfère la compresse pour les premiers pansements; & l'on soutient le tout avec une bande large de deux doigts, d'une longueur proportionnée au volume de la partie qu'il faut embander, & qu'on serre

F iv

assez pour qu'elle ne se dérange pas, assez peu pour qu'elle n'occasionne aucune inflammation.

On laisse cet appareil vingt-quatre heures, les plaies étant d'autant plutôt guéries qu'on les panse moins souvent; & alors on ôte toute la charpie qu'on peut ôter aisément; & s'il y en a qui se soit attachée par le dessèchement du sang, on la laisse en se contentant d'en remettre un peu de nouvelle; le reste du pansement se fait comme la première fois.

Quand en continuant ce pansement simple la plaie est devenue tout-à-fait superficielle, il suffit d'appliquer la toile cirée, ou le sparadrap sans charpie, à moins qu'on ne vît dans les chairs de la disposition à trop se gonfler; en ce cas on continueroit un peu de charpie pour les modérer.

Les personnes qui ont quelque prédilection pour les huiles imprégnées des vertus de quelques plantes, peuvent, si cela augmente leur confiance, employer celles de millepertuis, de trefle odorant, de lis, de camomille, de balsamines, de roses rouges, en observant toujours qu'elles ne soient point rances.

§. 436. Quand la plaie est considérable, on doit s'attendre qu'elle s'enflammera avant que la suppuration, qui alors

paroîtra plus tard, ait pu s'établir, & que cette inflammation sera accompagnée de douleurs, de fièvre, quelquefois de rêveries; il faut dans ce cas, au lieu de compresse ou de la toile cirée, appliquer un cataplasme de mie de pain & de lait, dans lequel on met un peu d'huile afin qu'il ne s'attache pas, & que l'on change sans toucher à la plaie, trois & même quatre fois par jour. Souvent on trouve des malades qui ont la peau si délicate, que les cataplasmes où il y a un peu d'huile, ceux même au lait, leur procurent des érépipèles; il faut alors se borner au simple cataplasme de mie de pain & d'eau. Il y a de très grands Chirurgiens qui n'en emploient jamais d'autres; mais il faut ou le renouveler plus souvent, ou, ce qui vaut encore mieux, le recouvrir avec un taffetas, ou une très fine toile cirée, qui sert à conserver très long-temps l'humidité des cataplasmes.

§. 437. S'il y avoit quelque vaisseau un peu gros ouvert, il faudroit appliquer dessus un morceau d'agaric de chêne, N^o. 67, dont on devroit être fourni par-tout. On le contient en appliquant dessus beaucoup de charpie, & en couvrant le tout avec une grosse compresse, & un bandage un peu plus serré qu'à l'ordinaire.

F v

Si cela ne suffisoit pas , & que la plaie fût à un bras ou à une jambe , il faudroit faire une forte ligature au-dessus de la plaie, avec un *tourniquet* qui se fait dans le moment avec un écheveau de fil ou de chanvre , qu'on passe autour du bras en forme d'anneau ; on introduit entre deux une pièce de bois épaisse d'un pouce & longue de quatre ou cinq, & en tournant cette pièce de bois on serre autant que l'on veut , tout comme le paysan serre un tonneau ou une pièce de bois sur un char avec la chaîne & le chaton. Mais il faut avoir soin , 1°. d'arranger l'écheveau de façon qu'il conserve une largeur de deux pouces , & 2°. de ne pas serrer assez fort pour occasionner une inflammation qui dégénéreroit bientôt en gangrène.

§. 438. Tous les éloges prodigués à un grand nombre d'onguents , sont une pure charlatanerie : l'art ne contribue pas le moins du monde à la guérison des plaies ; c'est la seule nature qui l'opère ; & tout ce que nous pouvons , c'est d'éloigner les obstacles qui s'opposent à la réunion. Pour cela , s'il y a quelque corps étranger dans la plaie, comme fer, plomb, bois, verre, morceaux d'habits & de linge, il faut les ôter, si on peut le faire avec beaucoup de facilité, sinon il faut s'adres-

fer à un bon Chirurgien qui décide quel parti l'on doit prendre ; ensuite on panse comme je l'ai dit.

Bien loin d'être utiles , il y a plusieurs onguents qui pourroient faire beaucoup de mal ; & les seuls cas dans lesquels on doit en employer , c'est quand il y a dans la plaie quelques vices qu'il faut détruire par des secours particuliers ; mais une plaie fraîche dans un homme sain n'en demande point d'autres que ceux que j'ai indiqués , & ceux du régime.

Les applications spiritueuses sont ordinairement nuisibles , & ne peuvent convenir que dans un petit nombre de cas , dont les Médecins ou les Chirurgiens peuvent seuls juger.

Quand les plaies sont à la tête , au lieu de la compresse huilée ou du sparadrap , on couvre la plaie avec une emplâtre de bétoine , ou , ce qui vaut beaucoup mieux , on trempe la compresse dans du vin chaud.

§. 439. Comme les accidents qu'on doit craindre sont ceux de l'inflammation , les secours qu'on doit employer sont ceux qui la préviennent ; la saignée , le régime , les rafraîchissements , les lavements.

Quand la plaie est très légère , il suffit de ne rien prendre d'échauffant ; &

F vj

sur-tout il faut retrancher l'usage du vin & de la viande.

Quand elle est considérable, & qu'il est à présumer qu'il surviendra de l'inflammation, il faut nécessairement faire une saignée, ordonner un repos total, & mettre au régime; quelquefois même il faut réitérer la saignée. Ces secours sont sur-tout indispensablement nécessaires quand la blessure a attaqué quelque partie intérieure, & il n'y a pas de remède plus sûr qu'une diète extrêmement légère. Des malades jugés ne devoir vivre que quelques heures, après des plaies de la poitrine, du bas-ventre, des reins, ont été complètement guéris en ne vivant, pendant plusieurs semaines, que de tisane d'orge, ou d'autres tisanes farineuses, sans sel, sans bouillon, sans aucun remède quelconque, & sur-tout sans onguents.

§. 440. Autant la saignée employée modérément est utile, autant son excès est nuisible. Les grandes blessures sont ordinairement accompagnées d'une hémorrhagie considérable, qui épuise déjà le malade, & souvent la fièvre est une suite de cette hémorrhagie. Si dans ces circonstances l'on ordonne encore des saignées, l'on détruit totalement les forces; les humeurs croupissent, se corrompent,

la gragène survient, & le malade meurt misérablement au bout de deux ou trois jours par une suite des saignées, & non pas de sa blessure. Le Chirurgien se glorifie de dix, douze, quinze saignées, & assure que la blessure étoit nécessairement mortelle, puis que tant de sang répandu n'a pas pu sauver le malade; pendant que c'est réellement cette profusion qui l'a tué.

Les plaisirs de l'amour sont mortels aux blessés.

§. 441. Les baumes & les plantes vulnérables, si vantées, sont très nuisibles pris intérieurement, parce que leur usage donne la fièvre, & qu'il faut l'abattre.

Des Meurtrissures ou Contusions.

§. 442. L'on appelle meurtrissure ou contusion, *cassein* parmi le peuple, l'effet du coup d'un corps non tranchant sur le corps d'un homme ou d'un animal, soit qu'il soit jetté contre l'homme, comme quand on reçoit un coup de pierre ou de bâton, soit que l'homme soit porté contre lui, comme dans une chute, soit enfin que l'on se trouve serré entre deux corps, comme quand le doigt est pris entre la porte & le montant, ou tout le corps froissé entre un char & une muraille.

Les meurtrissures sont encore plus fréquentes à la campagne que les plaies, & ordinairement plus dangereuses; d'autant plus qu'on ne peut pas juger exactement de tout le mal, & que le désordre qui se manifeste d'abord n'est qu'une partie du mal réel; souvent même on ne découvre aucun mal les premiers jours, & il ne se déclare que quand il n'est plus temps d'y remédier.

§. 443. Il n'y a que quelques semaines qu'un Tonnelier vint me consulter. Sa respiration, sa physionomie, la vitesse, la petitesse & le peu de régularité de son pouls, me firent d'abord juger qu'il y avoit du pus dans la poitrine. Il alloit & venoit cependant encore, & travailloit même à quelques fonctions de son métier. Il avoit fait une chute en remuant des tonneaux, & tout le poids de son corps avoit porté sur le côté de la poitrine. Il ne sentit cependant presque rien d'abord; mais quelques jours après il commença à avoir une douleur sourde dans cette partie, qui continua & amena la gêne dans la respiration, le manque d'appétit. Je lui ordonnai le repos, je lui défendis la viande & le vin, & je lui conseillai la tisane d'orge avec un peu de miel, bue abondamment. Il ne suivit

avec régularité que le dernier conseil. Quelques jours après l'ayant rencontré, il me dit qu'il se trouvoit mieux; & dans la même semaine, je fus qu'on l'avoit trouvé mort dans son lit. L'abcès s'étoit sûrement rompu, & l'avoit étouffé.

§. 444. Un jeune homme emporté par un cheval fut froissé contre la porte d'une écurie, sans ressentir d'abord aucun mal. Au bout d'une douzaine de jours, il eut les mal-aises qu'on a au commencement d'une fièvre; l'on crut qu'il avoit une fièvre putride, & il fut très mal traité pendant plus d'un mois. Enfin, une consulte décida qu'il y avoit du pus dans la poitrine; on l'envoya chez lui, & l'opération de l'empyème le guérit heureusement, après un an de souffrances.

J'ai cité ces deux exemples pour prouver le danger qu'il y a à négliger les coups violents; puisque ces deux malades auroient évité, l'un la mort, l'autre une maladie longue & cruelle, s'ils avoient pris d'abord après l'accident, les précautions nécessaires dans ces cas.

§. 445. Quand une partie est meurtrie, il arrive de deux choses l'une, & ordinairement toutes deux à la fois, sur-tout si la meurtrissure est un peu considérable: ou les petits vaisseaux de la partie meurtrie sont brisés, & le sang qu'ils conte-

noient s'épanche dans le voisinage; ou sans épanchement ces vaisseaux perdent leur force, & n'aidant plus la circulation, le sang croupit. Dans l'un & l'autre cas, si la nature, ou seule, ou aidée, n'y remédie pas, il survient inflammation, suppuration de mauvaise espèce, pourriture, gangrène, sans parler des accidents qui dépendent de la meurtrissure de quelque partie particuliere, comme nerf, gros vaisseaux, os, &c. L'on comprend aussi tous les dangers de la meurtrissure quand elle a attaqué quelque partie intérieure, & que le sang s'est épanché, ou que la circulation ne se fait plus dans quelque partie importante à la vie. C'est la cause de la mort subite des personnes qui ont fait quelque chute violente, ou reçu quelques corps pesants sur la tête, ou quelques coups, sans qu'il paroisse aucun mal extérieurement.

L'on a plusieurs exemples de morts subites après un coup de poing sur le creux de l'estomac, qui occasionnoit la rupture de la rate.

C'est parce que les chûtes occasionnent une légère meurtrissure générale, tant intérieure qu'extérieure, qu'elles ont quelquefois des suites si fâcheuses, surtout pour les vieillards, chez lesquels la nature déjà affoiblie ne rétablit point

les désordres ; aussi l'on en voit plusieurs qui, ayant joui d'une excellente santé, la perdent au moment d'une chute, qui paroît d'abord ne leur faire aucun mal & languissent continuellement jusqu'à leur mort, que ces accidents accélèrent presque toujours.

§. 446. Il y a pour les meurtrissures, des remèdes internes & externes. Quand le mal est léger, & qu'il n'y a point eu de secousse générale qui ait pu occasionner des meurtrissures intérieurement, les remèdes externes suffisent. Ils doivent être propres 1°. à résoudre ce sang épanché, qu'on voit d'une manière si marquée, & qui, de noir qu'il est un peu après la contusion, devient successivement brun, jaune, grisâtre, à mesure que la grosseur diminue ; elle disparoît enfin totalement, & la peau reprend sa couleur, sans que ce sang soit sorti extérieurement, mais peu à peu il s'est dissous, & il a été repompé par les vaisseaux : 2°. à redonner un peu de force aux vaisseaux.

Le meilleur remède c'est le vinaigre mêlé, s'il est fort, avec le double d'eau tiède, dans lequel on trempe des linges qui servent à envelopper la partie meurtrie, & qu'on change toutes les deux heures pendant le premier jour.

L'on applique aussi avec grand succès

le persil, le cerfeuil, l'artichaut sauvage, légèrement concassés; & ces remèdes sont à préférer au vinaigre, quand la meurtrissure est compliquée avec une plaie, qui ne permettroit pas l'application du vinaigre. L'on peut aussi appliquer les cataplasmes N°. 68.

§. 447. L'on est dans l'usage d'employer d'abord les liqueurs spiritueuses, telles que l'eau-de-vie, l'eau d'arquebuse, l'eau d'Alibourg, &c. mais un long abus ne doit pas faire loi. Ces liqueurs, qui épaississent le sang au lieu de le dissoudre, sont réellement nuisibles quoiqu'on les emploie quelquefois impunément dans les cas très légers. Souvent, en déterminant ce sang épanché vers les entre-deux des muscles, ou même en l'empêchant de s'épancher & en le figeant dans les vaisseaux meurtris, elles paroissent guérir, mais ce n'est qu'en concentrant le mal qui se produit sous une forme fâcheuse au bout de quelques mois. J'ai vu de tristes exemples de ce cas: ainsi l'on ne doit jamais employer les remèdes de cette espèce, le vinaigre doit les remplacer. L'on peut tout au plus, quand on juge que tout le sang épanché est dissous & repompé, mêler un tiers d'eau d'arquebuse au vinaigre afin de redonner un peu de force aux parties affoiblies.

§. 448. C'est une méthode encore plus pernicieuse d'appliquer des emplâtres composés de graisses, de résines, de gommes, de terres, &c. La plus vantée est toujours nuisible, & l'on a plusieurs exemples de contusions extrêmement légères qui auroient été guéries en quatre jours si l'on en avoit confié le soin à la nature, & que des emplâtres appliqués par des ignorants ont fait dégénérer en gangrène.

L'on ne doit jamais ouvrir ces sacs de sang coagulé qu'on apperçoit sous la peau, à moins de quelque raison pressante, parce que quelque gros qu'ils soient ils se dissipent peu à peu; au lieu qu'en les ouvrant ils laissent quelquefois une ulcération dangereuse.

§. 449. Le traitement intérieur est précisément le même que celui des plaies, excepté que dans ce cas la meilleure boisson c'est le remède N^o. 1, à chaque pot duquel on joint une dragme de nitre.

Quand quelqu'un a fait une violente chute, qu'il a perdu connoissance, ou qu'il est fort étourdi, que le sang sort par les narines ou par les oreilles, qu'il est fort oppressé, ou qu'il a le ventre fort tendu, ce qui dénote un épanchement de sang dans la tête, la poitrine ou le bas-ventre, il faut sur-le-champ, en commen-

tant par la saignée , employer tous les secours indiqués §. 439 , & donner au malade le moins de mouvement qu'il est possible ; il faut sur-tout éviter de le secouer ou de l'agiter dans la vue de rappeler le sentiment ; c'est exactement le tuer en augmentant l'épanchement. Il faut fomentier tout le corps avec quelque une des décoctions indiquées ; & quand le mal est à la tête , il faut les faire avec de l'eau & du vin au lieu de vinaigre.

L'on a vu des chûtes accompagnées de blessure & de fracture du crâne avec les accidents les plus graves se guérir par ces secours internes , & sans autres secours externes que des fomentations aromatiques , N°. 68.

Un homme de *Pully-le-Petit* vint me consulter , il y a quelques mois , pour son pere qui étoit tombé du haut d'un arbre : il étoit depuis 24 heures sans sentiment , sans connoissance , & sans autre mouvement que des efforts fréquents pour vomir ; il perdoit du sang par le nez & les oreilles ; il n'y avoit point de mal extérieur ni à la tête ni ailleurs , & heureusement on ne lui avoit encore rien fait. Je lui conseillai une ample saignée au bras , & beaucoup de petit lait miellé en boisson & en lavement ; on exécuta ponc-

tuellement l'ordonnance, & quinze jours après le pere vint à *Lausanne*, qui est à quatre lieues de *Pully-le-Petit*, & me dit qu'il se portoit très bien. Il convient, dans toutes les contusions considérables, de purger au bout de quelques jours avec quelque purgatif rafraîchissant, comme les N^o 11, 23, 32, 49. Le remède N^o 24, & le petit lait miellé, sont excellents par la même raison.

Quand on ne peut pas espérer de faire boire abondamment, je donne de l'oximel simple avec du nitre dans très peu d'eau.

Il arrive quelquefois que les premières saignées font beaucoup de bien; mais au bout de quelques jours le pouls redevient fréquent, dur, & le malade est moins bien; il faut réitérer la saignée.

§. 450. Dans ces circonstances le vin; les liqueurs, tout ce qui anime, tue; ainsi il ne faut point s'impatienter de ce que les malades sont sans connoissance & sans sentiment.

L'usage de la térébenthine peut faire plus de mal que de bien; & si elle a été utile quelquefois, c'est en purgeant un malade qui peut-être en avoit besoin. Le blanc de baleine, le sang de dragon, les yeux d'écrevisses, les graisses quelconques, sont des remèdes au moins inuti-

les, & dangereux si le cas est grave, soit par le mal réel qu'ils font, soit par le bien qu'ils empêchent de faire. L'on doit chercher à délayer le sang, à le rendre plus coulant, à en faciliter la circulation: & ces remèdes produisent un effet tout contraire.

§. 451. Quand un vieillard a fait une chute, ce qui est d'autant plus dangereux qu'il est plus âgé & plus replet, quoiqu'il ne paroisse point incommodé, on doit, s'il est sanguin & encore vigoureux, lui faire une petite saignée de trois ou quatre onces, lui donner tout de suite quelques tasses d'une boisson un peu aromatique, qu'on réitere de trois en trois heures, comme de la mélisse avec du miel, & le faire promener doucement. Il faut qu'il diminue un peu la quantité de ses aliments pendant quelques jours, & qu'il prenne un exercice doux, mais presque continuel.

Des Foulures.

§. 452. Les entorses ou foulures, qui arrivent très fréquemment, produisent dans le voisinage de l'articulation une espèce de meurtrissure occasionnée par le violent frottement des os contre les parties voisines: & quand les os se remettent d'abord à leur place, le mal ne

doit être traité que comme contusion : s'ils ne se remettent pas , c'est une luxation ; il faut recourir à la main d'un Chirurgien.

Le meilleur remède c'est le parfait repos, une compresse trempée dans le vinaigre & l'eau , jusqu'à ce que la contusion soit toute dissipée & qu'on soit sûr qu'il n'y a point d'inflammation à craindre. Alors on fait bien de joindre au vinaigre un peu d'eau-de-vie ou d'eau d'arquebuse ; & l'on doit porter la partie (c'est presque toujours le pied) embandée assez long-temps , sans quoi elle fait souvent de faux mouvements, ou elle reçoit de nouvelles entorses qui l'affoiblissent journellement davantage ; & si l'on néglige trop long-temps ce mal commençant , la force ne revient jamais en entier , & souvent il survient une légère enflure pour toute la vie.

Quand le mal est extrêmement léger , le bain d'eau froide est très bon ; mais si on ne le fait pas dans le premier moment , ou si la contusion est forte , il est nuisible.

La méthode de rouler le pied nud sur quelque corps rond est insuffisante quand les os ne sont pas parfaitement remplacés , nuisible quand il y a contusion.

Il arrive tous les jours que les paysans

s'adressent à des ignorants, ou à des gens de mauvaise foi, qui trouvent ou veulent trouver un dérangement des os là où il n'y en a point, & qui par la violence avec laquelle ils manient ces parties, ou par les emplâtres dont ils les couvrent, y attirent une inflammation dangereuse, & changent en mal très grave la crainte d'un mal très léger.

Ce sont ces mêmes gens qui ont créé des maladies impossibles, telles que l'estomac & les reins ouverts. Mais ces grands mots effraient & dupent plus aisément.

Des Ulceres.

§. 453. Quand les ulceres dépendent d'une corruption générale de la masse du sang, on ne peut les guérir qu'en détruisant la cause qui les entretient : c'est même une imprudence que de vouloir les fermer par des remèdes extérieurs, & un malheur que de réussir.

Mais le plus souvent les ulceres à la campagne sont les restes de quelque plaie, de quelque meurtrissure, ou de quelques tumeurs mal traitées, & sur-tout pansées avec des remèdes trop âcres ou trop spiritueux. Les huiles rances sont aussi une des causes qui changent en ulceres rebelles les plaies les plus simples : ainsi l'on doit les éviter ; & les Apothicaires doi-
vent

vent avoir cette intention quand ils préparent des onguents gras qu'il convient de préparer souvent, parce qu'une grosse provision est rancie avant que d'être débitée, quoiqu'on ait employé de l'huile très fraîche en la préparant.

§. 454. Ce qui distingue les ulcères des plaies, c'est la dureré & la sécheresse de leurs bords, & la nature de l'humeur qui en découle, qui, au lieu d'être un vrai pus, est une liqueur moins épaisse, moins blanche, qui exhale quelquefois une mauvaise odeur, & si âcre que souvent, si elle touche la peau du voisinage, elle y produit de la rougeur, de l'inflammation, des boutons, des espèces de dartres, & même de nouvelles ulcérations.

§. 455. Les ulcères qui durent trop long-temps, qui sont étendus, ou qui fluent beaucoup, minent le malade & le jettent dans une fièvre lente qui le tue.

Quand un ulcère a duré long-temps, il est très dangereux de le tarir, & l'on ne doit jamais le faire qu'en suppléant à cette évacuation, qui est presque devenue naturelle, par quelque autre, comme les purgations de temps en temps.

L'on voit tous les jours des morts subites, ou des maladies cruelles, après avoir arrêté tout à coup ces écoulements qui

duroient depuis long-temps; & quand quelque *Charlatan* (tous ceux qui font cette promesse méritent ce nom) promet de guérir en peu de jours un ulcere invétéré, il prouve qu'il est un ignorant dangereux, qui, s'il réussissoit, rendroit un office mortel. Il y en a qui appliquent des remèdes extrêmement rongeurs & même arsenicaux, mais l'on voit presque toujours la mort la plus violente être la suite de ces applications dangereuses.

§. 456. Tout ce que l'art peut faire, relativement aux ulcères qui ne dépendent pas d'un vice des humeurs, c'est de les changer en plaies. Pour cela il faut diminuer la dureté & la sécheresse des bords, & même de tout l'ulcère, & en ôter l'inflammation. Quelquefois ce vice est tel qu'on ne peut amollir les bords qu'en les scarifiant par des coups de lancette; quand cela n'est pas nécessaire, il faut appliquer sur-tout l'ulcère, un plumasseau enduit de l'onguent N°. 69, & le recouvrir avec une compresse pliée en plusieurs doubles, trempée dans la liqueur N°. 70, qu'on change trois fois par jour, & le plumasseau seulement deux fois.

Comme j'ai dit que les ulcères étoient souvent le produit des remèdes âcres &

spiritueux, l'on sent qu'on doit absolument les éviter dans les traitements, sans quoi l'on ne guérira jamais.

Il faut pour avancer la guérison éviter le salé, le vin, les épices, manger peu de viande, & entretenir la liberté du ventre par un régime de légumes, & par l'usage du petit-lait miellé.

Quand les ulceres sont aux jambes, ce qui est très ordinaire, il est très important, aussi-bien que dans les plaies des mêmes parties, de peu marcher, & de ne se tenir jamais debout sans marcher. C'est ici un de ces cas dans lesquels je souhaite que les personnes qui ont quelque crédit sur l'esprit du peuple, ne négligent rien pour lui faire comprendre la nécessité de prendre quelques jours d'un repos absolu, & lui prouver que bien loin que ce soit un temps perdu; c'est le temps de sa vie le plus chèrement payé. La négligence à cet égard change les plaies les plus légères en ulceres, les ulceres les moins fâcheux en ulceres incurables, & il n'y a personne qui ne puisse trouver dans son voisinage quelque famille réduite à l'hôpital parce qu'on a négligé quelque mal de cette espèce. J'ai vu des ulceres aux jambes très invétérés se guérir en faisant garder le lit, en appliquant simplement quelques brins de

charpie, & en couvrant l'ulcere & le voisinage d'un cataplasme de mie de pain, de fleurs de sureau & d'eau.

Je réitère que les ulceres qui viennent de cause interne, ou ceux qui viennent de cause externe, mais chez une personne d'un mauvais tempérament, demandent souvent d'autres soins.

Des Membres gelés.

§. 4. 7. Il arrive souvent dans les hivers rigoureux que quelques personnes sont saisies par un froid si fort, que les mains ou les pieds, ou ces deux parties à la fois, gèlent tout comme un morceau de viande exposé à l'air.

Si l'on se laisse aller au mouvement si naturel de les réchauffer, & sur-tout de réchauffer les parties gelées, tout est perdu. Il survient des douleurs insupportables, qui sont bientôt suivies d'une gangrène incurable, & il n'y a plus de ressource pour les sauver, que de leur couper les membres gangrenés.

L'on a vu, il n'y a que peu de temps; à *Cossonay*, le triste cas d'un homme qui eut les mains gelées; on lui appliqua chaudement des onguent gras, la gangrène suivit, & l'on fut obligé de lui couper les dix doigts.

§. 458. Il n'y a qu'un seul remède

Dans ce cas, c'est de mettre les malades dans un endroit où il ne puisse pas geler, mais où il fasse très peu chaud, & de leur appliquer continuellement sur les parties gelées, de la neige, si l'on en a, sinon de les laver continuellement, mais fort doucement, car toute friction forte seroit dangereuse, avec des linges trempés dans de l'eau de glace à mesure qu'elle se fond. Ils s'apperçoivent peu à peu que le sentiment renaît; ils éprouvent une grande chaleur dans la partie, & commencent à en recouvrer le mouvement; alors on peut les porter dans un endroit un peu plus chaud, & leur donner quelque tasse de la potion N°. 13, ou de quelque autre de même espèce.

§. 459. Il n'y a personne qui ne puisse juger du danger de la méthode échauffante, & de l'utilité de l'eau glacée, par une expérience qui se fait tous les jours. Les poires, les pommes, les raves gelées, mises dans l'eau prêt à geler, reprennent leur premier état, & peuvent être mangées. Si on les met dans l'eau tiède, ou dans un endroit chaud, la pourriture, qui est une gangrène, s'en empare d'abord. Je joindrai ici une observation qui fera mieux comprendre ce traitement, & en constatera l'efficacité.

» Un homme avoit une route de dix

G iij

» lieues à faire par un temps froid, &
 » un chemin plein de neige & de glace.
 » Ses souliers lui manquèrent; il fit les
 » trois dernières lieues à pied nud, &
 » eut dès la première demi-lieue, des
 » douleurs assez vives aux jambes & aux
 » pieds, qui allèrent en augmentant. Il
 » arriva presque perclus des extrémités
 » inférieures. On le mit devant un grand
 » feu, on échauffa bien un lit, & on l'y
 » coucha. Les douleurs devinrent insup-
 » portables; il ne cessoit d'être dans de
 » violentes agitations & de pousser des
 » cris perçants. On demanda un Méde-
 » cin dans la nuit qui trouva les doigts
 » des pieds d'une couleur noirâtre, &
 » commençant à perdre le sentiment.
 » Les jambes & le dessus des pieds ex-
 » cessivement enflés, d'un rouge pour-
 » pre, varié de taches violettes, souf-
 » froient encore les douleurs les plus ai-
 » guës. Le pouls étoit dur & fréquent,
 » & le mal de tête très violent. Le Mé-
 » decin fit chercher un seau d'eau à la
 » rivière, & y fit ajouter de la glace; il
 » obligea le malade à plonger les jam-
 » bes dedans: ce premier bain dura près
 » d'une heure; & les douleurs, pendant
 » ce temps-là, furent moins violentes:
 » une heure après il ordonna un second
 » bain; & le malade s'y trouvant de nou-

» veau foulagé, le prolongea deux heu-
 » res. Pendant ce temps-là, on enlevait
 » de l'eau du seau, & l'on y remettoit de
 » la glace & de la neige. Les doigts des
 » pieds qui étoient noirs devinrent rou-
 » ges, les taches violettes des jambes se
 » dissipèrent, l'enflure diminua, les dou-
 » leurs étoient légères, & avec inter-
 » valle. L'on réitéra cependant six fois;
 » après quoi il ne resta d'autre mal qu'une
 » sensibilité à la plante des pieds qui em-
 » pêchoit le malade de marcher. On lui
 » fit quelques fomentations aromatiques;
 » & on lui fit boire une tisane de false-
 » pareille (celle de sureau est tout aussi
 » bonne & moins coûteuse). Le huitième
 » jour il fut parfaitement guéri, & s'en
 » retourna le quinzième jour à pied «.

§. 460. Quand le froid est très fort,
 & qu'on y reste long-temps exposé, il tue,
 parcequ'il congèle le sang, & qu'il en dé-
 termine une trop grande quantité au cer-
 veau; ainsi on meurt d'apoplexie, qui
 commence par un sommeil; aussi le voya-
 geur qui se sent assoupi, doit redoubler
 d'efforts pour se tirer du danger éminent
 auquel il est exposé. Ce sommeil, qui
 paroît devoir adoucir ses souffrances, se-
 roit pour lui le dernier.

§. 461. Les remèdes dans ce cas sont
 les mêmes que dans le cas d'un gel parti-

culier. Il faut mettre le malade dans un endroit plutôt froid que chaud, & le frotter avec de la neige ou de l'eau glacée; l'on a même plusieurs exemples constatés, & ils sont fréquents dans les pays du nord, qu'un bain d'eau très froide est très salutaire.

L'on a rappelé à la vie plusieurs personnes qui avoient été dans la neige, ou à l'air gelant, pendant cinq & même six jours, & qui ne donnoient aucun signe de vie pendant plusieurs heures; ainsi il faut toujours essayer les secours.

Des Engelures.

§. 462. » Il vient aux doigts des mains,
 » des pieds, aux talons, aux oreilles,
 » au nez, aux lèvres, des enfants sur-
 » tout, & principalement en hiver,
 » quand ces extrémités passent subite-
 » ment du chaud au froid & du froid au
 » chaud, une enflure ou un gonflement,
 » qui, dans les commencements, n'oc-
 » casionne que peu de chaleur, de dou-
 » leur & de démangeaison. Quelque-
 » fois ces tumeurs ne passent point ce pre-
 » mier degré, & se guérissent sans secours;
 d'autres fois (& on peut appeller cet état
 le second degré), soit qu'on ne leur fasse
 rien, soit qu'on les traite mal, l'enflure,
 la chaleur, la rougeur, la démangeaison,

la douleur augmentent considérablement, & le malade est souvent privé de l'usage de ses doigts, par la douleur, le gonflement & l'engourdissement; le mal empire si l'on n'emploie pas des secours efficaces.

Quand l'inflammation augmente encore d'un degré, il se forme de petites vessies qui ne tardent pas à se crever, & laissent une très légère excoriation qui devient bientôt ulcère, souvent très profond & très opiniâtre, dont il sort beaucoup de pus âcre & mal conditionné.

Le dernier degré des engelures, fréquent dans les pays très froids, mais rare dans les tempérés, c'est quand l'inflammation dégénère en gangrène.

§. 463. Elles dépendent d'un engorgement des vaisseaux de la peau, qui vient de ce que les veines, plus extérieures que les artères, se trouvant proportionnellement plus resserrées par le froid, ne remportent pas tout le sang que celles-ci apportent, & peut-être des particules frigorigènes, qui, admises par les pores de la peau, agissent sur nos fluides comme sur l'eau; & y occasionnent un commencement de congélation.

Si elles ont lieu dans les extrémités plutôt que sur d'autres parties, c'est par deux raisons; la principale, que la force

de la circulation y étant plus foible qu'aill-
leurs, l'effet des causes qui peuvent la
déranger, doit y être plus sensible; la
seconde, que ces parties sont plus expo-
sées à la vicissitude des impressions exté-
rieures que les autres.

Elles sont plus fréquentes chez les en-
fants, parceque leur foiblesse & la sensi-
bilité de leurs organes augmentent né-
cessairement l'effet des impressions étran-
geres. C'est l'alternative fréquente & forte
du chaud au froid, qui paroît contribuer
le plus puissamment à produire les en-
gelures, & cet effet est plus sensible quand
la chaleur est en même-temps humide,
& que les parties passent ainsi d'une
espèce de bain tiède au froid. Un homme
de soixante ans qui n'avoit jamais eu
d'engelures, ayant porté pendant quel-
ques heures en voyage des gants pellissés,
dans lesquels ses mains suerent, s'atten-
drirent, & se remplirent de sang, parce-
que l'effet constant du bain tiède est d'a-
mollir, de remplir de sang, & de rendre
plus sensible la partie qui y est exposée,
il sentit, une demi-heure après avoir
quitté ses gants dans un air assez froid,
les premières attaques d'engelures, qui
devinrent assez cruelles, & dont il eut
ensuite des ressentiments tous les hivers.
C'est la même raison qui fait que plu-

ieurs personnes n'ont des engelures que quand elles s'accoutument à l'usage des manchons. Elles sont presque inconnues dans les pays chauds, elles ne sont pas communes dans les pays du nord, dans lesquels les variations du froid au chaud ne sont pas fréquentes.

Quelques personnes en ont une attaque en automne, d'autres n'en ont qu'au printemps. L'enfant du paysan, qui a la peau dure, & accoutumée à toutes les influences des saisons & des éléments, est & doit nécessairement être moins sujet aux engelures que l'enfant riche dont on ménage la peau aux dépens de sa santé: mais parmi les enfants de la même classe, qui paroissent être à peu-près de la même complexion, mener un genre de vie assez semblable, & devoir par là même éprouver à peu près les mêmes impressions & en ressentir les mêmes effets, il y a une différence très grande par rapport à la disposition aux engelures. Les uns en sont cruellement affligés, depuis le commencement de l'automne jusqu'à la fin du printemps; d'autres n'en ont point, ou n'en ont que de très légères & de très passagères. Cette différence vient, sans contredit, de la nature des humeurs & de la texture de toute la peau, & surtout de celle des mains; mais il n'est ce-

pendant pas aisé de déterminer avec certitude & précision en quoi cette différence consiste.

Les enfants qui sont sanguins & qui ont la peau délicate, sont assez généralement sujets à ce mal, qu'on traite ordinairement trop cavalièrement, & qui est assez cruel pour mériter quelque attention ; puisqu'indépendamment des douleurs qui rendent souvent ces jeunes enfants malheureux pendant plusieurs mois, il leur occasionne quelquefois de la fièvre, les empêche de dormir, les retient au lit, ce qui est toujours un grand mal, les détourne de leurs devoirs, les fèvre de leurs plaisirs, quelquefois même, quand ils sont obligés de gagner leur vie en travaillant, les plonge dans la misère. J'ai connu un jeune homme qui, ayant été distrait d'un apprentissage d'horlogerie, par des engelures, est devenu un fainéant gueux.

Les engelures qui attaquent le nez y laissent souvent une impression qui change la physionomie le reste de la vie ; & les mains qui en ont essuyé de fortes s'en ressentent ordinairement toujours.

§. 464. L'on doit se proposer par rapport aux engelures, premièrement de les prévenir, en second lieu de les guérir si l'on n'a pas pu les prévenir.

§. 465. Puisqu'elles dépendent de la

sensibilité de la peau , de la nature des humeurs , & des alternatives du chaud au froid , il faut pour les prévenir 1°. endurcir la peau , 2°. corriger la disposition vicieuse du tempérament qui peut contribuer à les produire , 3°. éviter autant qu'il est possible ces fréquentes alternatives.

L'on fortifie la peau des mains , comme celle de tout le corps , par l'usage du lavage à l'eau froide , que j'ai détaillé dans le §. 384 ; & les enfants élevés à cette pratique sont ordinairement moins tourmentés des engelures que les autres : mais l'on doit encore donner des soins plus particuliers à préserver la peau des mains , qui sont plus sujettes aux engelures que les pieds , en les faisant tremper pendant quelques moments dans l'eau froide tous les matins , & tous les soirs avant souper , dès le commencement de l'automne ; il n'en coûte rien aux enfants dans cette saison de prendre cette habitude , & quand elle est prise , il ne leur en coûte rien de la continuer tout l'hiver , lors même que toute l'eau est prête à se geler. L'on peut aussi leur faire tremper les pieds dans l'eau froide deux ou trois fois par semaine ; cette méthode qui auroit des inconvénients pour les adultes qui n'y sont pas accoutumés , n'a que de l'utilité pour les enfants qu'on y accoutume très jeunes.

Il faut éviter de détruire l'effet du bain froid par trop de chaleur entre deux , c'est en même temps éviter les alternatives de chaud & de froid. Pour cela il faut 1°. élever les enfants à ne jamais approcher les mains du feu , & moins encore des poëles ou fourneaux qui sont vraisemblablement une des principales causes des engelures , puisqu'elles sont plus rares dans les pays où ils sont moins en usage , & chez ceux qui s'en servent moins ; l'usage sur-tout des *cavettes* (ce sont ces degrés pratiqués entre le poële & le mur) nuit aux enfants & aux adultes de plusieurs façons : 2°. il ne faut jamais leur donner de manchons : 3°. il conviendrait aussi de ne leur faire jamais porter de gants , à moins que quelques circonstances particulières ne l'exigeassent , & je le conseille très fort pour les garçons ; mais quand on leur en donne , que ce soit toujours des gants de peau mince & lisse.

§. 466. Quand les engelures paroissent entretenues par un vice dans le tempérament , il n'y a que l'examen d'un Médecin qui puisse décider comment on doit le détruire. J'ai vu des enfans dès l'âge de trois ans jusqu'à celui de douze ou treize , chez lesquels les engelures écorchées , pendant huit mois de l'année ,

sembloient être un caustique par lequel la nature se déchargeoit d'un superflu qui l'incommodoit dès que le ralentissement des chaleurs diminueoit la transpiration. J'ai été obligé de leur faire des traitements assez longs, mais qui, variant par beaucoup de circonstances, ne peuvent pas être décrits ici. Les préparations douces d'antimoine sont souvent nécessaires, & quelques purgatifs contribuent, dans certains cas, à adoucir & abrégier le mal.

§. 467. Le premier degré des engelures se guérit, comme je l'ai déjà dit, sans secours; ou, s'il s'opiniâtroit, on le dissiperoit aisément par quelques-uns des remèdes suivans: mais quand elles sont parvenues au second, il faut les traiter comme la congélation dont elles sont le premier degré, avec l'eau froide, même à la glace, & la neige.

Il n'y a aucun remède qui approche de l'efficacité de l'eau très froide, ou prête à se glacer, dans laquelle on trempe les mains plusieurs fois par jour pendant quelques minutes; & c'est le seul qu'on doive employer quand le mal est aux mains, que le malade a le courage de soutenir ce froid, & qu'il n'y a point de circonstances qui puissent le rendre nuisible; c'est le seul dont je me sois servi,

après avoir été attaqué d'engelures il y a quelques années, pour m'être servi d'un manchon trop chaud.

Les premiers moments que la main est dans l'eau, on éprouve une légère douleur qui diminue peu à peu; en sortant, les doigts sont engourdis par le froid, mais bientôt ils se réchauffent, & au bout d'un quart-d'heure on est très à son aise.

En sortant de l'eau, on met la main, bien essuyée dans un gant de peau, au bout de trois ou quatre bains elle désenfle, la peau se ride; en continuant elle se resserre, on est guéri au bout de trois ou quatre jours, & ordinairement le mal ne revient pas le même hiver.

L'on est sûr d'appaîser les demangeaisons les plus cruelles en trempant les mains dans l'eau froide.

L'effet de la neige est peut-être encore plus prompt; on s'en frotte les mains souvent & long-temps, elles s'échauffent & rougissent fortement pendant quelques moments, mais le bien-être suit de très près.

Un très petit nombre de personnes, qui ont sans doute la peau excessivement délicate & sensible, ne se trouve cependant pas bien de ce remède; il paroît trop actif; il agit sur leur peau presque comme un vésicatoire, & en y déterminant

une plus grande quantité d'humeurs , augmente le mal au lieu de le diminuer.

§. 468. Quand cette dernière raison , ou quelqu'autre circonstance , comme le peu de fermeté & la désolation d'un enfant , le temps des règles chez une femme , une violente toux , des coliques habituelles , quelqu'autres maladies dont on auroit remarqué que le froid aux extrémités renouvelle les accès , ne permettent pas d'employer ce remède , il faut lui en substituer d'autres.

Un des meilleurs , c'est de porter jour & nuit , sans le quitter , un gant d'une peau lisse comme celle de chien ; il ne manque guere de dissiper le mal au bout de quelques jours.

Quand ce sont les pieds qui sont attaqués , il faut employer des chaussons de la même espèce , & rester quelques jours au lit.

§. 469. Quand le mal est pressant , que l'on ne peut pas employer l'eau froide , & que l'usage du gant paroît trop lent , il faut tremper les parties malades , plusieurs fois par jour , dans quelque décoction un peu plus que tiède , qui soit en même temps résolutive & émolliente : telle est la décoction si vantée de pelure de raves , dont on augmente l'efficacité en y ajoutant une seizième partie de vinaigre.

Un autre décoction dont j'ai vu de très grands effets, mais qui jaunit les mains pour quelques jours, c'est celle N°. 71. L'on peut en faire plusieurs autres qui auront à peu près les mêmes vertus, avec toutes les herbes vulnérables, & avec le saltranc même.

L'urine que quelques personnes vantent, parce qu'elles l'ont employée avec succès, & le mélange d'urine & d'eau de chaux, agissent comme ces décoctions.

Quand on sort les mains de ces décoctions, il faut nécessairement les préserver de l'air par le moyen d'un gant.

§. 470. Les vapeurs sont souvent encore plus efficaces que les décoctions; ainsi l'on peut quelquefois avec beaucoup de succès, au lieu de tremper les mains dans la décoction, en recevoir la vapeur: celle du vinaigre chaud est un des plus puissants remèdes, celle d'asphalt ou de térébenthine ont souvent réussi. Il est inutile de dire qu'après les vapeurs comme après les bains il faut éviter l'air; c'est en l'éloignant que des pattes cirées seroient très utiles: c'est par-là que le suif réussit quelquefois.

Quand le mal est dissipé par l'usage des bains ou des vapeurs qui rendent la peau foible & sensible, il faut la fortifier en se

lavant tous les jours avec un peu d'eau-de-vie camphrée mêlée à autant d'eau.

§. 471. Quand une engelure attaque le nez, la vapeur du vinaigre, & un nez de peau de chien, porté pendant quelques jours, sont les meilleurs remèdes. Le même traitement convient pour les oreilles & le menton. Le lavage d'eau froide préserve ces parties.

§. 472. Quand l'inflammation est très forte, & qu'elle occasionne quelque mouvement de fièvre, il faut retrancher la viande & le vin, donner quelques lavements, faire prendre tous les soirs une prise de nitre N°. 20, & même saigner si la fièvre étoit forte.

L'on doit toujours priver de vin & de salé, les personnes qui ont des engelures un peu opiniâtres.

§. 473. Quand elles sont parvenues au troisième degré, & qu'il y a ulcération, il faut, outre un régime des convalescents assez sévère, & une purgation avec de la manne, mettre sur l'ulcération un emplâtre de diapalme, exposer les parties enflées à la vapeur du vinaigre, & tenir le tout enveloppé dans une peau lisse ou des pattes cirées.

L'on ne guérit point des engelures un peu fortes aux pieds, sans faire garder le lit pendant quelques jours.

§. 474. Le quatrième degré, ou la gangrène, se prévient par les remèdes qui guérissent l'inflammation : si malheureusement la gangrène paroît, il faut recourir à un Chirurgien.

Des Hernies.

§. 475. Les *hernies, descentes, ruptures*, que le paysan désigne en disant *qu'il est rompu*, sont quelquefois une maladie de naissance; plus souvent l'effet des pleurs violents, des convulsions, d'une toux forte, ou d'efforts réitérés pour vomir dans la première enfance. Dans la suite elles sont produites à tout âge, ou par quelques maladies, ou par des efforts violents. Elles sont beaucoup plus fréquentes chez les hommes que chez les femmes; & l'espèce la plus commune, la seule dont je me propose de dire un mot, c'est celle qui dépend du passage d'une partie des intestins ou de la coëffe dans les bourses.

Elle est aisée à connoître. Quand elle se trouve chez les petits enfants, on la guérit presque toujours en faisant porter constamment un bandage, qui ne doit être que de triège avec une pelote de linge, de crin ou de son. Il faut en avoir au moins deux, afin de les changer de temps en temps, & avoir le plus grand

soin de ne jamais le mettre que quand l'enfant est couché sur le dos, & qu'on est sûr que tout est bien rentré; sans cette précaution, il feroit les plus grands maux.

L'on peut aider l'effort du bandage en appliquant sur la peau dans le pli de l'aîne, à l'endroit du passage, un emplâtre astringent quelconque, comme celui *pour les fractures*, ou celui dont j'ai parlé §. 144.

L'on ne doit point laisser monter à cheval les enfants jusqu'à ce qu'ils soient entièrement guéris.

§. 476. Dans un âge plus avancé un bandage simplement de triège est insuffisant, il en faut un où il y ait du fer; & quelque gênant qu'il paroisse d'abord, l'on s'accoutume bien vite à cet usage, l'on n'en est plus incommodé.

§. 477. Les hernies acquièrent quelquefois un volume prodigieux, & la plus grande partie des intestins passe dans les bourses sans aucun symptôme de maladie; mais cela entraîne cependant une incommodité très grande, qui met ordinairement tous ceux qui en sont atteints hors d'état de travailler; & quand le mal est aussi considérable, & en même temps invétéré, il y a ordinairement des obstacles qui empêchent que les intestins ne

rentrent tout-à-fait ; alors l'usage du bandage est impossible, & ces infortunés sont condamnés à porter toute leur vie cette incommodité, qu'on peut un peu soulager par l'usage d'un suspensoire adapté à la taille de la hernie. Cette crainte d'augmentation est une raison bien forte pour en arrêter les progrès dès les commencements. Il y en a une encore plus forte, c'est que les hernies sont susceptibles d'un accident qui est très souvent mortel ; il arrive quand la partie des intestins qui est dans les bourses s'enflamme : alors acquérant plus de volume, & se trouvant extrêmement comprimée, il survient des douleurs aiguës, le volume étant plus considérable, le passage qui les avoit laissé sortir ne peut plus les laisser rentrer, les vaisseaux mêmes étant gênés l'inflammation augmente d'un moment à l'autre, la communication entre l'estomac & le fondement est souvent entièrement interceptée, il ne passe rien, il survient des vomissements continuels, (c'est l'espèce de *miserere* dont j'ai parlé §. 320), le hoquet, le délire, les défaillances, les sueurs froides, la mort.

§. 478. Cet accident des hernies arrive quand les excréments viennent à se durcir dans la partie des boyaux renfermée dans les bourses ; quand le malade

s'est échauffé par le vin, les liqueurs, le régime, &c. quand il a reçu quelque coup sur cette partie, ou qu'il a fait quelque chute (1).

§. 479. Le meilleur remède, c'est 1°. dès qu'on s'apperçoit de cet accident, une très forte saignée faite dans le lit, le malade étant couché sur le dos, la tête cependant un peu élevée & les jambes un peu fléchies, de façon que les genoux soient en l'air; c'est même l'attitude qu'ils doivent toujours conserver autant qu'il est possible. Quand le mal n'est pas trop avancé, souvent la première saignée guérit radicalement, & les intestins rentrent dès qu'elle est faite. D'autres fois cela ne réussit pas aussi bien, & il faut alors réitérer la saignée.

2°. On ordonne un lavement composé d'une forte décoction de feuilles de belettes, d'une pincée de sel de cuisine, & d'un morceau de beurre frais de la grosseur d'un œuf.

3°. Il faut appliquer sur toute la tumeur des linges trempés dans de l'eau

(1) L'étranglement occasionné par les excréments accumulés dans la partie tombée des intestins, & celui qui est l'effet de l'inflammation, ont des symptômes différents connus des bons Chirurgiens; mais ce détail ne peut pas avoir lieu ici.

glacée , & les changer constamment tous les quarts d'heure. Ce remède appliqué d'adord a produit les plus grands effets ; mais si le mal a duré violemment plus de dix ou douze heures , il est souvent trop tard , & alors il convient mieux d'appliquer des flanelles trempées dans une décoction tiède de fleurs de mauve & de sureau , & les changer souvent. L'on a cependant vu l'eau à la glace ou la glace même réussir encore le troisieme jour. Les heureux effets de la fiente de vache toute chaude , que j'ai constatés par plusieurs observations , ne me permettent pas d'omettre de l'indiquer ici comme un remède efficace.

On peut se servir avec succès , pour composer ces cataplasmes au lieu d'eau commune , d'un mélange de quarante parties d'eau commune , & d'une partie de vinaigre de litharge ; c'est l'eau végétale de M. GOULARD , célèbre Chirurgien de Montpellier , remède utile que j'ai employé plusieurs fois avec succès , mais qui , malgré les assertions de M. GOULARD , conserve la vertu astringente du plomb , & doit être par-là même employé très sagement.

4^o. Quant ces secours ne sont pas suffisants , il faut essayer les lavements de fumée

fumée de tabac , qui ont souvent dégagé des hernies qui résistoient à tout.

5°. Enfin , si ces remèdes ne réussissent pas , il faut se déterminer à faire l'opération sans perdre un seul moment ; car ce mal tue quelquefois au bout de deux jours : mais pour cela il faut avoir un très bon Chirurgien. Le succès avec lequel je l'ai fait faire dans un cas presque désespéré, depuis la première édition de cet Ouvrage , le sixième jour d'une couche , m'a convaincu plus encore qu'aucune observation précédente , qu'on ne devoit jamais se dispenser de la tenter quand les autres remèdes sont insuffisants ; elle ne peut pas même hâter la mort, d'ailleurs inévitable , mais elle la rend plus douce si elle ne sauve pas. Quand on la fait comme M. LEVADE la fit dans le cas dont je viens de parler , les douleurs sont très tolérables & courtes.

Je ne parlerai point de la façon de la faire , parceque je ne pourrois pas m'entendre assez pour instruire un Chirurgien qui l'ignorerait , & qu'un Chirurgien éclairé fait tout ce que je pourrois lui dire.

L'on a vu ici une femme , morte depuis quelques années , qui entreprenoit effrontément cette opération , & tuoit les ma-

lades après les tourments les plus cruels, & l'amputation du testicule, que font toujours les Charlatans & les Chirurgiens ignorants, mais qu'un Chirurgien entendu ne fait jamais dans ce cas. Il court même souvent dans le pays des scélérats qui font cette opération sans aucune nécessité, & taillent impitoyablement une multitude d'enfants, que la nature seule ou aidée d'un simple bandage auroit guéris radicalement, au lieu qu'ils en tuent un grand nombre, & privent de la virilité ceux qui survivent à leurs brigandages. J'avois témoigné dans les premières éditions de cet Ouvrage, combien il est à souhaiter qu'ils fussent sévèrement châtiés, & l'on ne peut trop inculquer au peuple que cette opération telle que les bons Chirurgiens la font, n'est nécessaire que dans les cas que j'ai indiqués, & que l'amputation du testicule ne l'est jamais; aussi un arrêt souverain heureusement émané vient de l'interdire.

Des Furoncles ou Clous.

§. 480. Tout le monde connoît les furoncles ou clous, qui font quelquefois souffrir beaucoup, s'ils sont gros, fort enflammés, ou situés de façon à gêner les mouvements ou les positions. Quand l'inflammation est très considérable, qu'il

Y en a plusieurs à la fois, qu'ils empêchent de dormir, il convient de se mettre à un régime rafraîchissant, de prendre quelques lavements, & de boire beaucoup de tisane N^o. 2. Quelquefois même une saignée est nécessaire.

Si l'inflammation est très forte, on applique sur le mal un cataplasme de mie de pain & de lait, ou d'oseille un peu bouillie & pilée. Si elle est moins forte, l'on se sert de l'emplâtre de *mucilage* ou *diachylon simple* étendu sur de la peau. Le *diachylon gommé* est plus actif; mais il augmente si fort les douleurs chez quelques personnes, qu'elles ne peuvent pas le soutenir.

Les furoncles qui reviennent souvent indiquent quelque vice dans les tempéraments, & souvent un vice assez considérable, & dont les suites pourroient être à craindre; ainsi il faut chercher à en connoître la cause & à la détruire, mais c'est un détail que je ne puis pas donner ici.

§. 481. Le clou se termine ordinairement par suppuration, mais une suppuration d'une espèce singulière. Il s'ouvre d'abord dans son sommet, & il en sort quelques gouttes d'un pus tel que celui de tous les abcès, & alors on découvre ce qu'on appelle le *germe* ou le *bourbilon*;

H ij

c'est une matiere purulente, si épaisse & si ferme, qu'elle a l'apparence d'un corps solide, & qu'on peut la tirer en entier, sous la forme d'un petit cylindre, comme de la moëlle de sureau, de la longueur de quelques lignes, quelquefois même d'un pouce & au-delà. La sortie de ce *bourbilon* est suivie ordinairement de celle d'une certaine quantité de pus liquide épanché au fond de la tumeur. Dès que cette évacuation est faite, les douleurs cessent entièrement, & la grosseur disparoît au bout de peu de jours, en continuant le *diachylon* simple, ou l'onguent N°. 66, ou, s'il reste beaucoup de dureté dans le voisinage, le cataplasme de mie de pain & de lait.

Des Panaris.

§. 482. Le danger des panaris est beaucoup plus grand qu'on ne le croit ordinairement. C'est une inflammation à l'extrémité d'un doigt, qui est souvent l'effet d'un peu d'humeur extravasée dans cette partie, soit par une meurtrissure, soit par une piquure; d'autres fois il paroît qu'il n'a aucune cause extérieure, & qu'il est l'effet d'un vice intérieur.

L'on en distingue plusieurs espèces, suivant l'endroit dans lequel l'inflammation commence; mais la nature du mal

est toujours la même, & demande des remèdes de même espèce: ainsi les personnes qui ne sont ni Médecins, ni Chirurgiens, peuvent se passer de la connoissance de ces divisions, qui, quoiqu'elles varient le danger & l'opération du Chirurgien, n'influent point sur le traitement, dont l'activité doit être réglée par la violence des symptômes.

§. 483. Le mal commence par une douleur sourde, avec un léger battement, sans enflure, sans rougeur, sans chaleur; mais bientôt la douleur, la chaleur, le battement deviennent insupportables. La partie devient extrêmement grosse & rouge, les doigts voisins & toute la main enflent. On observe dans quelques cas une fusée enflée & rouge, qui commençant à la partie malade se continue presque jusqu'au coude; & il n'est pas rare que les malades se plaignent d'une douleur très vive sous l'épaule, quelquefois même tout le bras est excessivement enflé & enflammé. Les malades ne dorment point, & la fièvre avec les accidents ne tarde pas à paroître. Si le mal est très grave, le délire & les convulsions surviennent.

L'inflammation du doigt se termine, ou par la suppuration, ou par la gangrène. Quand ce dernier accident arrive, le malade est dans un danger très pressant

H iij

s'il n'est promptement secouru, & il a fallu plus d'une fois couper le bras pour sauver la vie. Quand la suppuration se fait, si elle est très profonde, âcre, ou si les secours du Chirurgien arrivent trop tard, la dernière phalange du doigt est ordinairement cariée, & on la perd. Quelque léger qu'ait été le mal, il est rare que l'ongle ne périclite pas.

§. 484. Le traitement intérieur des panaris est le même que celui des autres maladies inflammatoires. Il faut se mettre au régime plus ou moins exactement à proportion du degré de la fièvre, & si elle est très forte & l'inflammation considérable, faire une ou plusieurs saignées.

Le traitement extérieur consiste à diminuer l'inflammation, à amollir la peau & à donner issue au pus dès qu'il est formé.

Pour cela, 1°. l'on trempe long-temps le doigt dès les commencements du mal dans l'eau un peu plus que tiède; on reçoit aussi la vapeur de l'eau bouillante; & en faisant cela presque continuellement pendant le premier jour on est souvent parvenu à dissiper entièrement le mal. Mais malheureusement on croit que ces petits commencements n'auront point de suites, & l'on se néglige jusqu'à ce que le mal ait fait de grands progrès;

alors il faut nécessairement qu'il suppure.

2°. On hâte cette suppuration en enveloppant continuellement le doigt avec une décoction de fleurs de mauve cuites dans du lait, ou un cataplasme de mie de pain & de lait. On peut le rendre plus actif en y ajoutant quelques oignons de lis ou un peu de miel; mais il ne faut le faire que quand l'inflammation diminue, & que la suppuration commence: avant ce temps-là tous les remèdes âcres sont très dangereux. L'on emploie aussi à cette époque le levain qui hâte puissamment la suppuration. Le cataplasme d'oseille, §. 480, est très efficace.

§. 485. L'évacuation prompte du pus est très importante; mais c'est l'affaire du Chirurgien, parce qu'il ne convient point d'attendre que l'ouverture se fasse naturellement, d'autant plus que la peau étant quelquefois extrêmement dure, le pus se répandroit dans l'intérieur des chairs avant qu'elle se perçât. Ainsi dès qu'on soupçonne que le pus est formé, il faut voir un Chirurgien qui décide du moment où il convient de faire l'ouverture, qu'il vaut beaucoup mieux faire un peu trop tôt qu'un peu trop tard, & un peu trop profonde que pas assez.

Quand l'ouverture est faite, on panse

H iv

avec l'emplâtre N°. 66 étendu sur une toile, ou avec le sparadrap, & l'on change tous les jours.

§. 486. Quand le panaris est occasionné par une humeur extravasée dans le voisinage de l'ongle, un Chirurgien adroit en arrête très promptement les progrès & guérit radicalement par une incision qui donne issue à cette liqueur. Mais quoique cette opération ne soit pas difficile, tous les Chirurgiens ne savent pas l'exécuter, plusieurs même n'en ont pas l'idée.

§. 487. Quelquefois il se forme des chairs fongueuses ou baveuses, qu'on dessèche en les poudrant avec un peu de *minium* ou d'alun brûlé.

§. 488. Quand il y a carie ou gangrène, il faut nécessairement consulter un Chirurgien, ainsi je ne parlerai point de ces deux cas. J'avertis seulement qu'il y a trois remèdes essentiels contre la gangrène; le kina, N°. 14, dont on donne une dragme toutes les deux heures; les scarifications sur toute la partie gangrénée, & les fomentations avec la décoction de kina, à laquelle on ajoute l'esprit de soufre. Il est vrai que ce remède est très cher, mais on peut y suppléer par une décoction d'autres herbes amères & l'esprit de sel. J'ajoute encore

qu'il convient, dans la plupart des cas de membres gangrénés, de ne faire l'amputation que quand la gangrène s'arrête d'elle-même; ce qu'on connoît par un cercle très sensible & très aisé à distinguer par les plus ignorants, qui en marque les bornes, & fait séparation entre le vif & le mort.

Des Echardes ou corps pointus qui entrent dans la peau.

§. 489. Il arrive très fréquemment qu'il entre dans la peau des mains, des pieds ou des jambes, quelques petits corps pointus comme des épines proprement dites, des épines de roses, de char-don, de châtaignes, des esquilles de bois, d'os, &c.

Si l'on retire ces corps dans le moment tout entiers, ordinairement l'accident n'est d'aucune conséquence: & pour en prévenir plus sûrement les suites, on peut appliquer sur la partie, pendant quelques heures, des compresses trempées dans l'eau tiède. Mais si le corps ne peut pas être retiré, ou s'il ne l'est qu'en partie, il occasionne une inflammation, qui augmentant parvient bientôt à produire

les mêmes accidents qu'un panaris ; ou si c'est à la jambe elle s'enflamme , & il s'y forme des abcès très considérables.

§. 490. Pour éviter ces accidents, il faut sur-le-champ , si le corps étranger est encore proche de la superficie , & si l'on a un Chirurgien adroit, faire une petite incision qui lui donne issue : mais ce secours devient inutile, & même dangereux si l'inflammation est déjà formée.

Quand l'incision n'a pas lieu , il faut appliquer sur la partie, après un bain de vapeurs, des cataplasmes très émollients avec la mie de pain, le lait & l'huile, ou seulement quelque graisse très émolliente, on emploie ordinairement celle de lièvre, qui est effectivement très propre à assouplir la peau, à en diminuer la résistance, & à laisser ressortir le corps. Mais il n'y a que le préjugé le plus grossier qui puisse croire que cette graisse attire le corps par une vertu sympathique ; & il n'y a de sympathie bien démontrée dans la nature qu'entre les têtes mal faites & les opinions extravagantes.

Il est important de tenir la partie malade dans une très grande tranquillité.

Si l'on n'a pas pu prévenir la suppuration, il faut ouvrir l'abcès dès qu'il est possible : j'ai vu des maux très fâcheux, pour avoir attendu trop tard.

§. 491. Quelquefois l'écharde, après avoir traversé très douloureusement la peau, pénètre d'abord dans la graisse : la douleur cesse, le malade croit n'avoir été que piqué, & ne soupçonne pas qu'elle soit restée ; mais au bout de quelques jours, & même de quelques semaines, il survient de nouvelles douleurs, une inflammation, un abcès, qu'il faut traiter par les émollients & l'ouverture.

On a vu perdre la main pour avoir d'abord négligé, ensuite mal soigné, une pointe d'épine entrée dans un doigt.

Des Verrues.

§. 492. Quelquefois les verrues sont la suite d'un vice particulier de la masse du sang, & il en naît une quantité étonnante : cela arrive à quelques enfants, depuis quatre jusqu'à dix ans, qui prennent trop de laitages ; ils guérissent par le changement de régime, & les pilules N°. 18.

Plus souvent elles sont un vice accidentel de la peau, qui dépend de quelques causes extérieures.

Dans le dernier cas, si elles incommode par leur grosseur, par leur situation, par leur durée, on peut les détruire,

H vj

1^o. en les liant avec une soie ou un fil ciré : 2^o. en les coupant avec des ciseaux ou un bistouri, & en couvrant la plaie avec un peu de diachylon gommé, qui occasionne une petite suppuration destinée à détruire la racine de la verrue : 3^o. en les desséchant par quelque application un peu corrosive, comme le lait de feuille de pourpier, de figuier, de chélidoine, de tithymale : mais outre que ces suc ne se trouvent qu'en été, les personnes qui ont la peau délicate ne doivent pas s'en servir, sur-tout du dernier ; ils pourroient leur occasionner une enflure considérable & douloureuse. Un vinaigre fort, dans lequel on a fait dissoudre autant de sel qu'il est possible, est très bon. L'on fait aussi des emplâtres avec du sel ammoniac & du galbanum, qui, pêtis ensemble & appliqués sur les verrues, ne manquent guere de les détruire.

Les corrosifs plus forts ne doivent être employés que sous la direction d'un Chirurgien, & il est même plus sage de ne point les employer, non plus que les brûlures artificielles. J'ai vu depuis peu de longs maux de doigt, ensuite d'un eau corrosive appliquée par un Charlatan. L'amputation est un moyen plus sûr, moins douloureux, & sans danger.

Les loupes , dès qu'elles sont un peu grosses , & qu'elles durent depuis quelque temps , ne guérissent que par l'amputation.

Des Cors.

§. 493. Les cors sont toujours l'effet des souliers trop rudes ou trop étroits.

Toute la guérison consiste à les amolir par plusieurs bains chauds de pieds ; à les couper au sortir du bain avec un canif ou des ciseaux , sans attaquer les parties saines , qui sont d'autant plus sensibles qu'elles sont plus tendues ; & à appliquer dessus une feuille de joubarbe , ou de lierre grimpant , ou de pourpier , qu'on peut tremper dans du vinaigre. On peut aussi , au lieu de ces feuilles , si l'on veut s'épargner la petite peine du pansement journalier , y appliquer un emplâtre de diachylon simple , ou de gomme ammoniac amollie dans du vinaigre.

Il n'y a point d'autre moyen de prévenir les retours des cors , que d'éviter les causes qui les ont produits.



CHAPITRE XXXI.

De quelques cas qui demandent des secours prompts. Évanouissements, Hémorrhagies, Accès de Convulsions, Suffocations, Suites de peur, Maux produits par des vapeurs nuisibles, Poisons, Douleurs excessives.

DES ÉVANOUISSEMENTS.

§. 494. **L'**ÉVANOUISSEMENT a plusieurs degrés ; le plus léger, dans lequel le malade se sent toujours & entend, sans pouvoir cependant parler, est ce qu'on appelle *défaillance* ou *foiblesse*, accident très fréquent chez les personnes qui ont des vapeurs, & dans lequel le pouls ne change pas beaucoup.

Quand le malade perd entièrement le sentiment & la connoissance, avec un affoiblissement très considérable du pouls, cet état s'appelle *syncope* ; c'est le second degré de l'évanouissement.

Si la syncope est telle que le pouls soit entièrement éteint, la respiration insensible, le corps froid, le visage d'un pâle livide ; ce dernier degré qui est rare, mais qui est la vraie image de la mort, & qui

DES ÉVANOUISSEMENTS. 183

quelquefois y conduit, s'appelle *asphyxie*.

Les évanouissements dépendent d'un grand nombre de causes différentes, dont je ne puis indiquer que les principales, qui sont, 1°. le trop de sang; 2°. le manque de sang, & en général la foiblesse; 3°. les embarras dans l'estomac; 4°. les maux de nerfs; 5°. les passions; 6°. quelques maladies.

Des Évanouissements occasionnés par le trop de sang.

§. 495. Le trop de sang est souvent une cause d'évanouissement; & l'on juge qu'il dépend de cette cause quand il attaque les personnes sanguines, fortes; robustes, & qu'il les attaque sur-tout après quelque cause propre à augmenter tout-à-coup le mouvement du sang, comme des aliments ou des boissons échauffantes, vin, liqueurs, café, des boissons bues chaudes, comme thé, mélisse, &c. un long séjour au soleil ou dans un endroit chaud; beaucoup d'exercice, une application un peu trop longue, quelque passion; sur-tout si à toutes ces causes se trouvent joints une rougeur vive & un gonflement de visage.

Dans ce cas, 1°. on fait flairer du vinaigre, on en lave le front, les tempes, les poignets après l'avoir mêlé avec la

184 DES ÉVANOUISSEMENTS.

moitié d'eau tiède, si on le peut. Les eaux spiritueuses nuisent dans cette espèce.

2°. On fait avaler deux ou trois cuillerées de vinaigre, avec quatre ou cinq fois autant d'eau.

3°. On serre très fortement les jarrières au-dessus du genou, parce que par ce moyen on retient une plus grande partie de sang dans les jambes, & le cœur en est moins surchargé.

4°. Si la défaillance est opiniâtre, c'est-à-dire, dure plus de quelques minutes, ou s'il y a *syncope*, il faut faire une saignée au bras qui ranime très promptement.

5°. Après la saignée on fait très bien de donner un lavement; ensuite on laisse le malade tranquille en lui faisant boire de demi-heure en demi-heure quelques tasses de thé de fureau avec un peu de sucre & de vinaigre.

Quand les évanouissements qui dépendent de cette cause sont fréquents, il faut pour les éviter suivre les conseils que j'indiquerai plus bas, §. 544, en parlant des personnes qui sont trop de sang.

La même cause qui produit ces évanouissements occasionne aussi quelquefois de violentes palpitations dans les mêmes circonstances, & souvent même

DES ÉVANOUISSEMENTS. 185

les palpitations précèdent ou suivent l'évanouissement.

Des Evanouissemens occasionnés par la foiblesse.

§. 496. Si le trop de sang, qu'on peut envisager comme un excès de santé, produit des évanouissements, ils sont encore plus souvent l'effet d'une cause contraire, c'est-à-dire, du manque de sang ou de l'épuisement.

Cette espèce arrive après de grandes hémorrhagies, après des évacuations ou promptes & excessives, comme au bout de quelques heures d'un *cholera morbus*, §. 321; ou plus lentes, mais longues, comme après une diarrhée invétérée, des sueurs excessives, un flux d'urine, des excès de nature à épuiser, des veilles opiniâtres un long dégoût, qui, en privant des aliments nécessaires, produit le même effet que des évacuations excessives.

L'on doit travailler à détruire ces causes d'évanouissements par les remèdes qui conviennent à chacune. Ce détail seroit déplacé ici; mais les secours qui conviennent dans le temps de l'évanouissement, sont à-peu-près les mêmes pour tous les cas de cette classe, excepté pour celui qui suit les hémorrhagies dont je

186 DES ÉVANOUISSEMENTS.

parlerai plus bas. On peut les réduire aux suivans.

1°. Il faut étendre les malades sur un lit, où on les couvre & on leur frotte, avec de la flanelle chaude, les jambes, les cuisses, les bras, tout le corps, sur lequel on a soin de ne laisser aucune ligature.

2°. On leur fait flairer des choses très spiritueuses, comme l'eau des Carmes, celle de la Reine d'Hongrie, le sel d'Angleterre, l'esprit de sel ammoniac, des herbes fortes, telles que la rue, la sauge, le romarin, la menthe, l'absynthe, &c.

3°. On leur met dans la bouche, & on tâche de leur faire avaler, quelques gouttes d'eau des Carmes, ou d'eau-de-vie, ou de quelque autre liqueur potable, mêlée à un peu d'eau, pendant qu'on prépare du vin échauffé avec du sucre & de la canelle, ce qui fait le meilleur des cordiaux.

4°. On leur applique sur le creux de l'estomac un morceau de flanelle, ou d'autre étoffe de laine, trempée dans du vin échauffé avec quelque herbe forte, ou même dans de l'eau-de-vie chaude.

5°. Si le mal paroît durer, il faut les mettre dans un lit bien chaud, parfumé avec un peu de sucre & de canelle, &

DES ÉVANOUISSSEMENTS. 187

continuer les frictions de tout le corps avec des flanelles chaudes.

6°. Dès qu'ils peuvent avaler aisément, on leur donne du bouillon avec un jaune d'œuf, ou un peu de pain ou de biscuit trempé dans le vin avec le sucre & la canelle.

7°. Enfin, pendant qu'on prend des précautions pour agir sur la cause, on continue pendant quelques jours à prévenir de nouveaux retours, en leur donnant souvent & peu à la fois d'une nourriture légère, mais cependant fortifiante, comme des panades au bouillon, des œufs à la coque, très frais & très peu cuits, des rôties au sucre, du chocolat, des soupes avec le meilleur bouillon, des gelées, du lait, &c.

§. 497. Les évanouissements qui sont une suite de la saignée, ou de quelque purgatif trop fort, appartiennent à cette classe.

Ceux qui surviennent après la saignée sont ordinairement très passagers, & finissent dès qu'on a étendu le malade sur un lit; & les personnes qui y sont sujettes, les préviennent en se faisant saigner couchées. S'il est un peu fort, du vinaigre senti seulement, ou avalé avec un peu d'eau, y remédie très bien.

On trouvera, §. 552, les moyens de

188 DES ÉVANOUISSEMENTS.

remédier aux accidents qui sont une suite des émétiques ou des purgatifs trop forts.

Des Évanouissements occasionnés par les embarras de l'estomac.

§. 498. L'on a déjà vu §. 308, que les indigestions occasionnent des évanouissements, & si forts même qu'ils exigeroient des secours très actifs, tels qu'un émétique. Quelquefois l'indigestion est moins l'effet de la quantité des aliments que de leur qualité ou de leur corruption; ainsi il y a quelques personnes que des œufs, du poisson, des écrevisses, des aliments gras, jettent dans un mal-aise & une angoisse très souvent accompagnés d'évanouissements. On juge que l'évanouissement dépend de cette cause, quand elle a précédé, & qu'il ne peut dépendre ni de celles dont j'ai parlé, ni de celles dont je parlerai.

L'on doit dans ce cas ranimer le malade, comme dans les espèces précédentes, en lui faisant sentir quelque odeur forte quelle qu'elle soit; mais l'essentiel, c'est de lui faire avaler beaucoup de quelque boisson tiède qui noie ces matières, en émousse l'âcreté, & en procure l'évacuation par le vomissement, ou les entraîne dans les boyaux.

DES ÉVANOUISSEMENTS. 139

Une légère infusion de camomille, de sauge, de sureau, de chardon bénit, de thé, opere à peu près avec la même efficacité; le chardon bénit & les camomilles operent cependant plus sûrement le vomissement. L'eau tiède seule est très bonne.

L'évanouissement finit, ou au moins diminue beaucoup, dès que l'on a commencé à vomir. Il arrive même souvent que la nature excite pendant l'évanouissement des nausées qui raniment le malade un moment, mais qui étant insuffisantes pour le faire vomir, le laissent bientôt retomber dans son anéantissement qui dure souvent assez long-temps, & qui laisse des maux de cœur, des vertiges, un mal-aise qu'on n'éprouve point dans les premières espèces.

Lorsque l'accès a fini, il faut se mettre pendant quelques jours à une diète très légère, & prendre en même temps, le matin à jeun, une prise de la poudre N. 33, qui débarrasse l'estomac de ce qui peut y être resté de nuisible, & en rétablit les forces.

§. 499. Il y a une autre espèce d'évanouissement qui a aussi sa cause dans l'estomac, mais qui est cependant très différente de celle-ci, & qui demande des secours très différents; c'est celle qui est

produite par une grande sensibilité de cet organe, & une foiblesse générale.

Les personnes sujettes à ce mal sont des personnes valétudinaires, foibles, que peu de chose éprouve, & dont l'estomac est en même temps foible & très sensible. La quantité d'aliments qui leur est nécessaire, quelque petite qu'elle soit, les fatigue, elles ont presque toujours un peu de mal-aise après le repas; & s'il arrive qu'elles mangent un peu plus, ou qu'elles mangent quelque aliment un peu moins facile à digérer, qu'elles aient quelque émotion après avoir mangé, que la saison soit défavorable, souvent même sans que l'on puisse en assigner aucune cause sensible, le mal-aise se change en évanouissement.

Ces malades n'ont presque besoin dans ce moment que d'un grand repos, & il suffiroit de les étendre sur un lit: mais comme on se résout difficilement à être tranquilles spectateurs d'un évanouissement, on peut leur faire sentir quelque eau spiritueuse, en laver les tempes & les poignets, & en même temps leur faire avaler un peu de vin. Les frictions sont aussi utiles.

Cette espèce d'évanouissement est plus souvent suivie d'un peu de fièvre, que les autres espèces.

Des Evanouissements qui dépendent des maux de nerfs.

§. 500. Cette espèce d'évanouissement est presque entièrement inconnue aux personnes auxquelles cet ouvrage est principalement destiné : mais comme il y a des personnes de la ville qui passent une partie de leur vie à la campagne , & des personnes à la campagne qui ont le malheur d'avoir les maux de la ville , j'ai cru devoir en dire un mot.

Je n'entends ici par maux de nerfs que ceux qui dépendent de ce vice dans les nerfs , qui fait qu'ils excitent dans le corps ou des mouvements irréguliers , c'est-à-dire , des mouvements sans cause extérieure au moins sensible , & sans un acte de la volonté ; ou des mouvements beaucoup plus considérables qu'ils ne devroient l'être , s'ils étoient proportionnés à la force de l'impression extérieure. C'est précisément cet état qu'on appelle *vapeurs* , chez le peuple *la mere*. Et comme il n'y a aucun organe qui n'ait ses nerfs , aucune ou presque aucune fonction sur laquelle les nerfs n'influent , l'on comprend aisément que les *vapeurs* étant cet état qui résulte de ce que les nerfs ont de faux mouvements sans causes évidentes , & toutes les fonctions du corps

dépendant en partie des nerfs, il n'y a aucun symptôme de maladies que les *vapeurs* ne puissent produire, & que ces symptômes par-là même doivent varier infiniment suivant les branches des nerfs qui se dérangent. L'on comprend aussi pourquoi les vapeurs d'une personne ne ressemblent souvent point à celles d'une autre, pourquoi les vapeurs d'un jour ne ressemblent point chez la même personne à celles du lendemain; l'on comprend encore que les vapeurs sont un mal très réel, & que cette bisarrerie dans les symptômes, qui étant incompréhensible pour tous ceux qui ne sont pas versés dans la connoissance de l'économie animale, a fait qu'ils les ont regardées comme l'effet d'une imagination dépravée, plutôt que comme une maladie réelle; l'on comprend, dis-je, que cette bisarrerie est un effet nécessaire de la cause des vapeurs, & que l'on n'est pas plus maître de ne pas en avoir que de ne pas avoir un accès de fièvre, ou de mal de dents.

§. 501. Quelques exemples donneront une idée plus nette du mécanisme des *vapeurs*. Un émétique fait vomir principalement par l'irritation qu'il occasionne aux nerfs de l'estomac, irritation qui produit la contradiction de cet organe. Si par une suite de ce vice des nerfs qui constitue

constitue les vapeurs, ceux de l'estomac viennent à agir avec la même violence qu'après un émétique, le malade sera travaillé par de violents efforts pour vomir, tout comme s'il avoit pris un émétique; & ce cas n'est pas rare.

Si un faux mouvement dans les nerfs qui se distribuent dans le poumon vient à resserrer les petites vésicules qui doivent admettre l'air frais à chaque inspiration, le malade se sentira suffoqué, tout comme si ce resserrement étoit occasionné par quelque vapeur nuisible.

Si les nerfs qui se distribuent à la peau viennent, par une suite de ces mouvements irréguliers, à se resserrer, comme ils pourroient le faire par le froid, ou par quelque application, la transpiration s'arrêtera, les humeurs qui doivent s'évacuer par cette voie, se rejeteront ou sur les reins, & l'on rendra beaucoup d'urine claire, accident très fréquent chez les personnes à vapeurs; ou sur les boyaux, & l'on aura une diarrhée aqueuse, souvent très rebelle.

§. 502. Parmi les différents symptômes de cette maladie, les évanouissements ne sont pas un des plus rares.

On est sûr qu'il dépendent de cette cause quand ils attaquent une personne sujette à cette maladie, & qu'on ne peut

trouver aucune des autres causes qui les produisent.

Ces évanouissements ne sont presque jamais dangereux, & n'ont presque besoin d'aucun secours; il faut mettre le malade sur un lit, lui donner beaucoup d'air, & lui faire sentir quelque odeur plutôt puante qu'agréable: c'est dans ces évanouissements que la fumée de cuir, de plume, de papier, réussit souvent très bien.

§. 503. Ils sont souvent occasionnés parceque le malade a été un peu trop longtemps à jeun, parcequ'il a un peu trop mangé, qu'il est dans une chambre trop chaude, qu'il a vu trop de monde, qu'il a senti quelque odeur trop forte, qu'il est trop ferré, que quelques discours l'ont affecté un peu trop vivement, en un mot, par beaucoup de causes presque insensibles pour des gens bien portants, mais qui operent un effet très violent sur ces personnes, parceque, comme je l'ai dit, le vice de leurs nerfs consistant à être affectés beaucoup trop vivement, la force de la sensation n'est point proportionnée à celle de sa cause extérieure.

Quand on peut démêler quelle est celle de ces causes qui a occasionné l'évanouissement; l'on sent qu'il convient d'y remédier en l'éloignant si elle subsiste encore.

Comme des causes aussi légères peuvent produire ces évanouissements, il n'est pas surprenant qu'ils reviennent souvent. Le meilleur préservatif est de détruire le vice des nerfs qui les produit, mais le long détail de ce traitement sort absolument de mon plan (1). Je me con-

(1) Il n'y a point de maladies qui dépendent d'un plus grand nombre de causes différentes que les maux de nerfs, & il n'y en a point qui exigent, par-là même, des traitements plus variés. Cette vérité paroît n'avoir pas encore été généralement assez connue, & l'on est surpris de voir proposer des méthodes générales pour tous les maux de nerfs, sans attention à la différence des causes qui les entretiennent. Les méthodes des uns sont diamétralement opposées à celles des autres, tous cependant ont eu des succès, & cela même prouve la nécessité d'employer des moyens aussi variés que les causes du mal. Je suis entré, à cet égard, dans les plus grands détails, dans un ouvrage sur ces maladies, que je croyois presque fini il y a quelques années, mais auquel il ne m'a pas encore été possible de mettre la dernière main, & dont j'ai mieux connu toute la difficulté, par la multitude de cas nouveaux que j'ai vus, & qui m'ont développé toute l'étendue de mon entreprise. Les maux de nerfs tiennent à tous les autres maux, & leur traction est intimement liée à tout ce qu'il y a de plus difficile dans la théorie & la pratique de la Médecine; je le vois trop pour n'être pas effrayé de la tâche que je m'étois imposée, parceque j'en avois d'abord mieux senti l'utilité que les difficultés.

tente d'avertir les personnes qui y sont sujettes, que tous les remèdes évacuans, saignées, purgatifs, eaux minérales purgatives, tous les remèdes trop rafraîchissans & trop relâchans, les sels, les eaux chaudes, les chambres chaudes, le long sommeil, la vie sédentaire, leur sont en général très nuisibles; qu'il ne leur faut que des remèdes qui fortifient sans irriter & sans échauffer; que la vie active; les chambres & les lits froids, le grand air, sur-tout le matin, l'exercice sur-tout à cheval, la distraction & la sobriété, sont les vrais remèdes de l'espèce la plus fréquente de ce mal. Les excès, la vie molle, les eaux chaudes & les chagrins les perpétuent, & rendent absolument inutiles tous les remèdes.

Des Evanouissements produits par les passions.

§. 504. L'on a quelques exemples de gens qu'une joie excessive a tués sur-le-champ; mais ces cas sont rares, & l'on ne demande pas souvent du secours pour les défaillances que le plaisir procure. Il n'en est pas de même de la colère, du chagrin & de la peur. Je parlerai de la peur dans un article séparé; je dois dire ici un mot de la colère & du chagrin.

§. 505. Une colère excessive, un chagrin violent tuent quelquefois dans un clin d'œil; plus souvent ils jettent seulement dans la défaillance: le chagrin surtout produit cet effet, & il est très commun de voir des personnes dans cet état, tomber de défaillances en défaillances pendant plusieurs heures. L'on sent fort bien que dans ce cas il y a très peu de secours à donner; il est utile de leur faire sentir du vinaigre, & de leur faire prendre fréquemment quelques tasses d'une boisson chaude légèrement cordiale, comme de la mélisse, ou de la limonade faite avec l'écorce d'orange ou de citron.

Un calmant cordial qui m'a paru réussir le mieux, c'est une grande cuillerée à café d'un mélange de trois parties de *liqueur minérale anodine* d'HOFFMAN, & d'une partie de *teinture spiritueuse de succin*, qu'on fait avaler dans une cuillerée d'eau, & l'on boit par-dessus quelques tasses des boissons que je viens d'indiquer.

Il ne faut pas croire qu'on puisse remédier aux défaillances de cette espèce par les nourritures; l'état physique dans lequel un violent chagrin met le corps, est, de toutes les dispositions, celle dans laquelle les aliments peuvent le plus

198 DES EVANOUISSEMENTS.

nuire; & tant que la violence du faïssissement dure, il ne faut donner que quelques cuillerées de bouillon, ou quelques bouchées de rôties au sucre.

§. 506. Quand la colère a été portée à un point si violent, que la machine épuisée par cet effort tombe tout-à-coup dans un relâchement excessif, il survient quelquefois une défaillance, & même une *syncope*.

Il suffit de laisser le malade tranquille, & de lui faire sentir du vinaigre. Quand il est revenu, on lui fait boire beaucoup de limonade chaude faite avec le jus de citron, le sucre & l'eau, & on lui donne des lavements N°. 5.

Il reste quelquefois dans ce cas des maux de cœur, des envies de vomir, une amertume à la bouche, des vertiges qui paroïtroient indiquer un émétique; mais il faut bien se garder de l'employer, il pourroit avoir les suites les plus funestes: la limonade & les lavements dissipent ordinairement cet état. Si le dégoût & les maux de cœur continuoient, on pourroit tout au plus ordonner le remède N°. 23, ou quelques prises du N°. 24.

Des Evanouissements qui arrivent dans les maladies.

§. 507. Les évanouissements qui sur-

viennent dans d'autres maladies, ne sont jamais d'un augure favorable, parcequ'ils dénotent de la foiblesse, & que la foiblesse est un obstacle de guérison.

Dans le commencement des maladies putrides, ils dénotent aussi souvent un embarras d'estomac, & un amas de mairies corrompues, & ils cessent quand il est survenu quelque évacuation par les vomissements ou par les selles.

Dans le commencement des fièvres malignes, ils annoncent toute la force de la malignité & la ruine des forces.

Dans l'un & l'autre cas, le vinaigre, extérieurement & intérieurement, est le meilleur remède pendant l'accès, & ensuite beaucoup de jus de citron & d'eau.

§. 508. Les évanouissements qui surviennent dans les maladies accompagnées de beaucoup d'évacuations, se guérissent comme ceux qui dépendent de la foiblesse, & il faut chercher à modérer les évacuations.

§. 509. Les personnes qui ont un accès dans le corps, sont sujettes à s'évanouir fréquemment; on les ranime avec le vinaigre: mais souvent un de ces évanouissements devient mortel.

§. 510. Il arrive à plusieurs personnes d'avoir un évanouissement plus ou moins fort, à la fin d'un violent accès de fièvre,

ou de chaque redoublement dans les fièvres continues; ce qui prouve toujours que la fièvre a été très forte, l'évanouissement étant l'effet du relâchement qui succède à une forte tension. Une ou deux cuillerées de vin blanc léger, mêlées à autant d'eau, sont le seul secours nécessaire.

§ 511. Les personnes qui sont sujettes à de fréquents évanouissements, ne doivent rien négliger pour en connoître la cause, & pour la détruire quand ils la connoissent, parceque l'effet des évanouissements est toujours nuisible, excepté dans quelques fièvres dans lesquelles il paroît décider les crises.

Tout évanouissement laisse dans le malade & dans la foiblesse, les sécrétions se suspendent, les humeurs croupissent, il se forme des engorgements; & si le mouvement du sang s'arrête tout-à-fait, ou se ralentit considérablement, il se forme dans le cœur & dans les gros vaisseaux des polypes souvent incurables, dont les suites sont terribles, & qui, quelquefois, occasionnent des anévrysmes intérieurs, qui tuent toujours après de longues angoisses.

Les évanouissements qui attaquent les vieillards sans cause manifeste, sont d'un fâcheux augure.

Des Hémorrhagies.

§. 512. Les hémorrhagies de nez qui surviennent dans les fièvres inflammatoires, sont ordinairement une crise favorable, qu'il faut bien se garder d'arrêter, à moins qu'elle ne devînt excessive, & ne fît craindre pour la vie du malade.

Dans les sujets bien portants, comme elles ne surviennent presque jamais que quand il y a une surabondance de sang, il ne convient pas non plus de les arrêter trop tôt; il seroit à craindre qu'il ne se formât des engorgements sanguins dans quelque partie intérieure.

Quelquefois il survient un évanouissement après qu'il s'est écoulé une médiocre quantité de sang; cet évanouissement arrête l'hémorrhagie, & se dissipe sans autre secours que l'odeur du vinaigre. Mais d'autres fois il survient défaillance sur défaillance, sans que le sang s'arrête; il y a même de légers mouvements convulsifs, & du délire: alors il faut nécessairement arrêter l'écoulement; & même sans attendre ces symptômes violents, voici les signes qui font juger si l'on doit l'arrêter ou non. » Tandis que » le pouls est encore assez plein, que la » chaleur du corps reste égale par-tout, » jusqu'aux extrémités, & que le visage

» & les lèvres sont colorés de rouge, on
 » n'a rien à redouter de l'hémorrhagie,
 » fût-elle même violente.

» Mais lorsque le pouls commence à
 » être tremblant, lorsque le visage & les
 » lèvres sont pâles, que le malade se
 » plaint du mal de cœur, il faut arrêter
 » l'écoulement du sang «.

Et comme les remèdes n'agissent pas
 sur-le-champ, il vaut mieux en commen-
 cer l'usage un peu trop tôt, que d'atten-
 dre trop tard. Je n'en connois pas de
 plus efficaces que les suivans.

§. 513. 1°. On applique des bandes
 aux bras, dans l'endroit où on les appli-
 que pour faire la saignée, & au bas des
 cuisses, dans l'endroit où l'on met les
 jarretieres, & l'on les ferre fortement,
 afin d'arrêter le sang dans les extrémités.

2°. Pour augmenter cet effet, on fait
 tremper les jambes dans l'eau tiède jus-
 qu'au genou; en relâchant les vaisseaux
 des jambes, elle fait qu'ils se dilatent, &
 reçoivent par là même plus de sang. Si
 l'eau étoit froide, elle renverroit le sang
 à la tête; si elle étoit chaude, elle en
 augmenteroit le mouvement, donneroit
 plus de vitesse au pouls, & animeroit
 l'hémorrhagie.

Quand l'hémorrhagie est arrêtée, on
 peut un peu relâcher les ligatures, ou

en défaire une tout-à-fait, & laisser les autres encore une heure ou deux sans y toucher ; mais il faut bien se garder de les desserrer tout-à-fait toutes à la fois.

3°. On fait prendre, toutes les demi-heures, seize ou vingt grains de nitre & une cuillerée de vinaigre dans un demi-verre d'eau.

4°. On fait fondre une dragme de vitriol blanc dans deux cuillerées à soupe d'eau de fontaine, & l'on trempe dans cette liqueur une tente de charpie, ou de brins de linge fin, qu'on introduit dans le nez, d'abord horizontalement, qu'on relève ensuite, & qu'on porte aussi haut qu'il est possible, à l'aide d'un bois flexible. Si ce remède ne réussit pas, la *liqueur minérale anodine* d'Hoffman, employée de la même façon, réussit à coup sûr ; & dans les campagnes, où l'on n'a souvent ni l'un ni l'autre de ces remèdes, de l'eau-de-vie, & même de l'esprit-de-vin, mêlés avec un tiers de vinaigre, réussissent très bien, & j'en ai vu de grands effets.

L'on peut aussi se servir du remède N°. 67, dont j'ai déjà parlé à l'article des plaies, qu'on met en poudre, & qu'on porte aussi haut qu'il est possible dans les narines, au bout d'une tente de

charpie, qui s'en charge très aisément; ou dans un canon de plume, qu'on remplit de cette poudre; on le porte fort haut, & on souffle ensuite fortement par le bout extérieur: mais la première méthode est à préférer.

5°. Quand le sang est arrêté, on laisse le malade dans un grand repos, & on se garde bien de retirer la tente qui est restée dans le nez, ou de détacher les caillots de sang figé qui le remplissent; ce détachement se fait peu à peu, & la tente ne ressort souvent qu'au bout de plusieurs jours.

§. 514. Je ne parle point de la saignée; parceque je la crois inutile, & que si quelquefois elle arrête le sang, d'autres fois elle l'anime; ni des anodins, dont l'effet est constamment de déterminer plus de sang à la tête.

Les applications d'eau froide à la nuque ne doivent jamais être employées, elles ont quelquefois produit les accidents les plus fâcheux; mais quand l'hémorragie dure trop long-temps, on peut permettre cette application, ou celle de vinaigre, sur le front.

Dans toutes les hémorrhagies, le repos, les ligatures, & l'usage des boissons N°. 2, ou 4, sont très utiles.

§. 515. Les personnes sujettes aux frê-

quentes hémorrhagies doivent se conduire de la façon prescrite dans le chapitre suivant, §. 544; peu souper, éviter toutes les choses âcres & spiritueuses, éviter les endroits trop chauds, & ne se couvrir la tête que très légèrement.

Quand on a été sujet pendant longtemps à des hémorrhagies, si elles finissent, il faut diminuer ses aliments, se faire saigner de temps en temps, & prendre quelques laxatifs, sur-tout le N^o. 24, & souvent le soir du nitre.

Les hémorrhagies sont très-fréquentes chez les jeunes gens depuis l'âge de huit ou neuf ans, jusqu'à celui de dix-huit ou vingt, & ordinairement sans aucun danger. Mais comme elles prouvent beaucoup de sang & de mouvement dans le sang, elles indiquent qu'ils doivent éviter les aliments & les boissons qui nourrissent beaucoup & qui échauffent.

Des accès de convulsions & d'épilepsie.

§. 516. Les convulsions sont en général plus effrayantes que dangereuses; elles dépendent d'un grand nombre de causes différentes, & leur guérison dépend de la destruction de ces causes.

Dans l'accès il y a très peu de remèdes à tenter.

Rien n'abrège ni ne diminue même un accès d'épilepsie : ainsi il ne faut rien faire , d'autant plus que souvent les remèdes aigrissent le mal ; mais on doit seulement veiller à la sûreté du malade , en empêchant qu'il ne se donne des coups violents : il est aussi utile de mettre entre les dents , si on le peut , un petit rouleau de linge , qui empêche que la langue ne s'engage , & ne soit dangereusement serrée dans une forte convulsion.

Le seul cas qui demande quelque secours , c'est quand l'accès paroît si violent , le col si gonflé , le visage si rouge , qu'on a lieu de craindre une apoplexie , qu'il faut prévenir par une saignée au bras , de huit ou dix onces.

Comme cette cruelle maladie est fréquente dans les campagnes , c'est rendre un service essentiel aux infortunés qui en sont les victimes , que de les avertir combien il est dangereux pour eux de se livrer à faire aveuglément tous les remèdes qu'on leur conseille. S'il y a une maladie dont le traitement soit délicat , c'est celle-ci : il y en a quelques espèces qui sont incurables ; celles même qui sont guérissables , demandent tous les soins des Médecins les plus éclairés ; & ceux qui prétendent guérir tous les épilepti-

ques avec un même remède, sont des ignorants ou des imposteurs, souvent tous les deux à la fois.

§. 517. Les accès de convulsions simples, non épileptiques, sont souvent fort longs, & continuent presque sans interruption pendant des jours, & même des semaines.

L'on doit chercher à en découvrir la véritable cause; mais l'on ne doit presque rien faire pendant les accès: les nerfs se trouvent alors dans un si grand degré de tension & de sensibilité, que les remèdes qui passent pour les mieux indiqués, redoublent souvent l'orage, au lieu de l'appaiser.

Des boissons aqueuses légèrement aromatiques, sont ce qu'il y a de plus innocent, comme de la mélisse, du tilleul, du fureau; quelquefois une tisane de réglisse réussit mieux que rien d'autre.

Des accès de suffocations.

§. 518. Les suffocations, quelque nom qu'on leur donne, quand elles attaquent tout-à-coup une personne dont la respiration étoit aisée auparavant, dépendent presque toujours, ou d'un spasme dans les nerfs des vésicules du poumon, ou d'un engorgement de sang dans le poumon, ou d'un engorgement de cette

208 DES SUFFOCATIONS:

même partie produit par des humeurs visqueuses.

La suffocation qui dépend d'un spasme, n'est pas dangereuse, elle se dissipe d'elle-même, & l'on peut la traiter comme les évanouissements qui dépendent de la même cause. Voyez §. 502.

§. 519. On connoît que la suffocation dépend d'un engorgement sanguin, quand elle attaque des personnes fortes, vigoureuses, sanguines, qui mangent beaucoup, qui mangent des aliments succulents, qui boivent des vins forts, des liqueurs, qui s'échauffent souvent; quand elle attaque après quelque cause d'échauffement, quand le pouls est plein, fort, le visage rouge.

On la guérit, 1°. par la saignée du bras très abondante, & réitérée, s'il est besoin.

2°. Par des lavements.

3°. Par beaucoup de tisane, N°. 1, à chaque pot de laquelle on joint une dragme de nitre.

4°. Par la vapeur du vinaigre respirée continuellement. Voyez §. 55.

§. 520. L'on a lieu de croire que la suffocation dépend d'un dépôt d'humeurs visqueuses sur le poumon, quand elle attaque des personnes dont le tempérament & le genre de vie sont opposés au

tempérament & au genre de vie dont je viens de parler, tels que des gens valétudinaires, foibles, phlegmatiques, pituiteux, paresseux, dégoûtés, qui se nourrissent mal, ou de choses grasses, visqueuses & insipides, qui boivent beaucoup d'eaux chaudes; quand le mal attaque par un temps pluvieux, un vent de midi; quand le pouls est mou & petit, le visage pâle & cavé.

Ce qu'on peut faire de plus efficace; c'est 1°. de donner toutes les demi-heures une demi-tasse de la potion N°. 8, si on peut l'avoir d'abord; 2°. de faire boire abondamment de la boisson N°. 12; 3°. d'appliquer aux gras des jambes deux forts vésicatoires.

Si le malade étoit robuste avant l'accident, si le pouls conserve encore de la force & paroît un peu plein, une saignée de sept ou huit onces est souvent indispensablement nécessaire.

Un lavement produit aussi quelquefois de très grands effets.

Les malades sont ordinairement foulés dès qu'ils peuvent beaucoup cracher, quelquefois même un peu vomir.

Le remède N°. 25, dont on donne une prise de deux en deux heures, avec une tasse de la tisane N°. 12, réussit souvent très bien.

Si l'on n'avoit ni ce remède, ni celui du N° 8, ce qui peut souvent arriver dans les campagnes, il faut piler un oignon médiocre dans un mortier de fer, ou de marbre, verser dessus un verre de vinaigre bouillant, passer fortement par un linge, y mêler autant de miel, & avaler toutes les demi-heures une cuillerée de ce mélange dont j'ai observé l'efficace d'une façon sensible.

Des suites de la peur.

§. 521. Je placerai ici quelques conseils pour prévenir les mauvais effets des peurs, qui ont des suites très fâcheuses à tout âge, mais sur-tout chez les enfants.

Les effets généraux de la peur sont de resserrer tous les petits vaisseaux, & de repousser le sang vers l'intérieur; de là la suppression de la transpiration, le faiblissement général, le tremblement, les palpitations & l'angoisse quand le cœur & le poumon sont surchargés de sang, quelquefois même les évanouissements, des maladies incurables du cœur, la mort; souvent les assoupissements, les rêveries, une espèce de délire furieux, comme je l'ai vu fréquemment chez des enfants quand les vaisseaux du cerveau s'engorgent; les convulsions & l'épilepsie

même, qui est souvent la suite horrible d'un mauvais badinage. La moitié des épilepsies en dépend, & l'on ne fauroit trop inculquer aux enfans de ne jamais se faire réciproquement peur; les maîtres d'école devroient les avertir sérieusement sur cet article.

Quand l'humeur de la transpiration arrêtée se jette sur les boyaux, il en résulte des diarrhées très longues & très opiniâtres.

§. 522. L'on doit chercher à rétablir la circulation dérangée, à rappeler la transpiration, & à calmer l'agitation des nerfs.

La méthode ordinaire est de donner d'abord de l'eau fraîche; mais quand la frayeur est considérable, cette méthode est pernicieuse, & j'en ai vu de très fâcheux effets.

Il faut mettre les malades dans un endroit tranquille, ne laisser avec eux que très peu de personnes qui leur soient très familières, leur donner quelques tasses de boisson chaude, sur-tout de tilleul & de mélisse, leur mettre les jambes dans un bain tiède, dans lequel on les laisse une heure s'il est possible, en les leur frottant de temps en temps, & en leur donnant tous les demi-quarts d'heure une petite tasse de ces boissons. Quand le calme

est un peu revenu, & que la peau est généralement réchauffée, on doit chercher à les faire dormir & abondamment transpirer; pour cela on peut leur donner quelques cuillerées de vin en les mettant au lit, avec une tasse de ces mêmes boissons, ou, ce qui est plus sûr, quelques gouttes de laudatum liquide de SYDENHAM, dont la dose ordinaire est de seize jusqu'à vingt gouttes, ou, s'il manque, une prise de thériaque.

§. 523. Quelquefois les enfants ne paroissent pas d'abord extrêmement effrayés, mais la peur se renouvelle pendant le sommeil & n'en a que plus de force; il faut alors mettre en pratique les conseils que je viens de donner, quelques fois de suite, avant que de les coucher.

Souvent la peur se renouvelle à la nuit tombante, & les met tous les jours dans un état violent; l'on doit employer les mêmes moyens, & tâcher de les faire dormir à l'heure du retour.

J'ai dissipé, par ces mêmes secours, les tristes effets de la peur chez les femmes en couche, pour qui elle est ordinairement funeste, & souvent promptement mortelle.

Si la suffocation est violente, l'on est quelquefois obligé de faire une saignée du bras.

Il faut obliger les malades à un exercice doux, mais presque continu.

Tous les remèdes violents rendent incurables les maladies qui sont une suite de la peur, une assez fréquente, c'est une obstruction au foie, qui produit une jaunisse.

Des accidents produits par la vapeur du charbon & par celle du vin.

§. 524. Il n'y a point d'années qu'il ne périssè un grand nombre de personnes par la vapeur du charbon ou de la braise & par celle du vin.

Ces accidents produits par le charbon ont lieu quand on brûle de la braise & sur-tout du charbon dans une chambre fermée, ce qui est exactement s'empoisonner soi-même. L'huile sulphureuse, développée en brûlant, se répand dans la chambre, & ceux qui y sont sentent un embarras de tête, des vertiges, des maux de cœur, une foiblesse & un engourdissement singulier, un délire, des convulsions, un tremblement; & s'ils n'ont pas la présence d'esprit ou la force de se retirer, ils périssent assez promptement.

J'ai vu une femme qui eut pendant deux jours des tournoiemens de tête & des vomissemens presque continuels pour avoir été moins de six minutes dans une

chambre où il y avoit cependant une fenê-
tre & une porte ouvertes, avec un ré-
chaud dans lequel il n'y avoit que quel-
ques charbons; elle auroit péri si tout eût
été fermé.

Cette vapeur est narcotique, „ & elle
„ tue en produisant une affection sopor-
„ reuse, ou apoplectique, mêlée cepen-
„ dant de quelque chose de convulsif,
„ comme le prouvent assez la clôture de
„ la bouche & le serrement des mâchoi-
„ res “.

L'état du cerveau dans les cadavres
démontre que c'est d'apoplexie que l'on
meurt; il est cependant vraisemblable
que quelquefois la suffocation a aussi part
à la mort, puisque l'on a trouvé le pou-
mon engorgé de sang & livide.

L'on a aussi observé dans quelques su-
jets, „ que les malades attaqués de la va-
„ peur du charbon ont ordinairement
„ tout le corps d'un tiers plus gros que
„ dans l'état naturel; le visage, le col
„ & les bras sont gonflés comme s'ils
„ avoient été soufflés, & la machine sem-
„ ble dans l'état de violence qu'auroit
„ éprouvé quelqu'un qu'on auroit étran-
„ glé, & qu'auroit long-temps combattu
„ avant que de succomber “.

§. 525. Les personnes qui sentent le
danger & qui se retirent à temps, sont

soulagées ordinairement dès qu'elles sont au grand air ; ou s'il leur reste du mal-aise, un peu d'eau & de vinaigre, ou de la limonnade, bus chauds, les soulagent assez promptement. Quand on a perdu le sentiment & la connoissance, & que le pouls est presque insensible, s'il y a quelques moyens de ranimer le malade, ils consistent :

1°. A l'exposer dans un air très pur & frais. Sans cela tous les autres secours seroient absolument inutiles.

2°. A lui faire respirer quelque odeur très pénétrante qui le ranime un peu, comme l'esprit volatil de sel ammoniac, le sel d'Angleterre, &c. ensuite à l'entourer de vapeur de vinaigre.

3°. A lui faire une saignée au bras ; ou, ce qui seroit peut-être à préférer, à la jugulaire.

4°. A lui mettre les jambes dans l'eau tiède & à les bien frotter.

5°. A lui faire boire beaucoup de limonnade ou d'eau & du vinaigre, avec du nitre.

6°. A lui donner des lavements acres. Comme il est démontré qu'il y a du spasme, on s'est bien trouvé de quelques remèdes antispasmodiques, comme la *liqueur minérale anodine* d'HOFFMAN ; l'on a même donné de l'opium avec succès,

mais il ne peut être permis qu'à un Médecin de l'employer dans ce cas.

L'émétique est nuisible, & les envies de vomir ne dépendent que de l'embaras du cerveau.

L'on se trompe en croyant qu'il suffit d'avoir laissé brûler un moment le charbon en plein air ou sous une cheminée, pour que le danger de la vapeur soit passé.

Il y a une imprudence criminelle à coucher dans une chambre où il y a du charbon allumé; & le nombre de ceux qui ne se sont jamais réveillés est si grand & si généralement connu, qu'il est étonnant comment on se livre encore à cette malheureuse habitude.

§. 326. Les Boulangers qui font de la braise, en ont souvent de grandes quantités dans leurs caves; & la vapeur dont cette cave est pleine, les saisit quelquefois au moment où ils y entrent; ils tombent sans sentiment, & périssent si on ne les retire pas assez tôt pour leur donner les secours que je viens d'indiquer.

» Un moyen sûr pour éviter ces fortes
 » d'accidents, c'est en descendant dans
 » la cave d'y jeter du papier ou de la
 » paille enflammée; s'ils brûlent tout-à-
 » fait, on n'a rien à craindre de la va-
 » peur; quand ils s'éteignent, il ne faut
 » point entrer dans la cave; mais on
 » met

» met à la porte, après avoir ouvert le
» foupirail, une botte de paille qu'on
» allume, & qui sert comme de ven-
» touse pour attirer avec force l'air exté-
» rieur; on essaie de nouveau si le pa-
» pier brûle, & s'il ne brûle pas on re-
» nouvelle la paille allumée «.

§. 527. Le charbon du bois brûlé à feu ouvert, n'est pas à beaucoup près aussi dangereux que le charbon proprement dit; dont le danger vient de ce qu'en l'étouffant par les moyens en usage pour cela, on a concentré toute la partie sulfureuse qui en fait le danger; mais il n'est cependant pas entièrement dénué de ce principe nuisible, sans quoi il ne feroit plus charbon.

La méthode vulgaire de jeter du sel sur les charbons allumés, avant que de les porter dans une chambre, ou d'y mettre un morceau de fer qui se charge d'une partie de ce soufre narcotique & mortel, à un certain degré d'utilité, mais ne suffit pas pour éloigner tout le danger.

§. 528. Quand les grands accidents sont passés, qu'il ne reste que de la foiblesse, de l'étourdissement, du dégoût, il n'y a rien de mieux que de la limonade mêlée à un quart de vin, dont on prend fréquemment une demi-rasse avec un peu de croûte de pain.

§. 529. La vapeur qui s'exhale du vin, & en général de toutes les liqueurs qui fermentent, comme la bière, le cidre, &c. a quelque chose de vénéneux qui tue, tout comme la vapeur du charbon; & il y a toujours quelque danger à entrer dans une cave où il y a beaucoup de vin en fermentation, si elle a été fermée pendant plusieurs heures: l'on a une multitude d'exemple de gens morts en y entrant, & d'autres qui ont eu beaucoup de peine à s'en tirer.

Quand il arrive de ces accidents, il ne faut pas exposer successivement des hommes à aller périr en voulant retirer les premiers qui sont tombés; mais l'on doit commencer par purifier l'air en employant les moyens indiqués plus haut, ou en tirant dans la cave quelques coups de fusil; ensuite on peut se hasarder à entrer avec précaution.

Quand ces infortunés sont dehors, il faut les traiter comme ceux qui ont été affectés par la vapeur du charbon.

J'ai vu un homme, il y a huit ans, que la vapeur de l'esprit volatil de sel ammoniac ne commença à affecter qu'au bout d'une heure, & qu'une forte saignée dégagèa entièrement, qui étoit si insensible qu'il ne s'aperçut qu'au bout de plusieurs heures d'une très grande plaie que

lui avoit fait, depuis le milieu du bras jusques sous l'aisselle, un crochet destiné à secourir dans les incendies, dont on s'étoit servi pour le retirer.

§. 530. Quand on ouvre des souterrains fermés depuis très long-temps, quand on cure des puits profonds qui ne l'avoient pas été depuis plusieurs années, les vapeurs qui s'en exalent produisent sur le corps les mêmes effets que celles dont j'ai parlé, & exigent les mêmes secours. On les purifie en y faisant brûler du soufre & du nitre, ou, ce qui revient au même, de la poudre à canon.

§. 531. Les fumées des lampes & des chandelles, sur-tout quand on les éteint, operent comme les autres vapeurs, moins fortement à la vérité & moins promptement; l'on a cependant des exemples de gens tués par la fumée de lampes d'huile de noix, qui s'éteignoient dans une chambre fermée. Ces dernières fumées nuisent encore à raison de la graisse, qui, portée au poumon avec l'air, les empêche de respirer; aussi les personnes qui ont ce qu'on appelle la poitrine délicate, sont d'abord oppressées dans les endroits où il y a plusieurs chandelles.

Les secours doivent être les mêmes indiqués §. 525: la vapeur du vinaigre est très utile.

Des Poisons.

§. 532. Il y a un très grand nombre de poisons dont la façon d'agir n'est pas la même, & dont il faut détruire les effets par des remèdes différents; mais l'arsenic & quelques plantes sont ceux qui occasionnent le plus souvent des accidents dans les campagnes.

§. 533. C'est par son excessive âcreté qui ronge & enflamme, que l'arsenic tue avec une inflammation prodigieuse, un feu brûlant des douleurs atroces dans la bouche, la gorge, l'estomac, les boyaux, des vomissements affreux & souvent sanglants, des selles sanglantes des convulsions, des défaillances, &c.

Le meilleur de tous les remèdes c'est d'avaler des torrents de lait, ou, si l'on n'en a pas, d'eau tiède; ce n'est que la quantité prodigieuse de liquide qui peut sauver. Si l'on soupçonne d'abord la cause du mal, après avoir avalé promptement beaucoup d'eau tiède, on peut exciter le vomissement avec de l'huile ou du beurre fondu, & le chatouillement de la gorge avec une plume: quand le poison a déjà enflammé l'estomac & les intestins, il ne faut pas espérer qu'il ressorte par les vomissements. Tout ce qui est émollient, les décoctions de farines d'orge, de grus,

d'althéa, le beurre, l'huile, conviennent aussi.

Dès que les douleurs se répandent dans le ventre, & que les boyaux paroissent attaqués, il faut multiplier les lavements de lait.

Si au commencement du mal le malade a le pouls fort, une saignée abondante est très utile, parce qu'elle ralentit le progrès de l'inflammation.

Lors même que l'on a échappé à la première fureur du mal, on reste ordinairement dans un état de langueur pendant long-temps, quelquefois même le reste de sa vie; le plus sûr moyen de prévenir ce malheur, c'est de vivre pendant quelques mois uniquement de lait, & de quelques œufs frais sortant du ventre de la poule, délayés dans le lait sans les cuire.

§. 534. Les plantes qui occasionnent le plus fréquemment des accidents sont quelques espèces de ciguë, soit l'herbe, soit la racine; les fruits de la belle-dame (*bella dona*), que les enfants mangent comme des cerises, les champignons, la graine de *datura*, ou pomme épineuse, &c.

Tous les poisons de cette classe tuent par un principe plutôt narcotique qu'àcre; les vertiges, les défaillances, les

K iij

envies de vomir, les vomissements même, sont les premiers accidents qu'ils produisent.

L'on doit faire avaler sur-le-champ beaucoup d'eau tiède, légèrement salée ou sucrée, & faire vomir aussi promptement qu'il est possible avec les remèdes N°. 34 ou 35, ou, si on ne les a pas, avec de la graine de raifort pilée, à la dose d'une cuillerée à café dans de l'eau tiède, & en enfonçant une plume ou les doigts dans la bouche.

Après l'effet du vomissement on continue à donner beaucoup d'eau miellée ou sucrée, avec une assez grande quantité de vinaigre, qui est le vrai spécifique de ces poisons, & l'on évacue les intestins par quelques lavements.

Trente-sept soldats ayant mangé pour des carottes, de la racine d'*anathe*, ou *ciguë filipendule*, ils furent tous très malades; & l'émétique N°. 34, joint aux lavements, & à la quantité de boisson, les sauva tous, excepté un seul qui périt avant qu'on eût pu le secourir.

§. 535. Si par imprudence; par méprise, par ignorance, ou par mauvais dessein on avoit pris trop d'opium, ou de quelques préparations dans lesquelles il entre, comme thériaque, mithridate, diascordium, &c. il faudroit, sur-le-

champ, faire une saignée, traiter le malade, tout comme s'il avoit une apoplexie sanguine (voy. §. 147), parce que le trop d'opium en produit effectivement une; faire respirer beaucoup de vapeur de vinaigre, & faire boire beaucoup de vinaigre dans de l'eau.

Des Douleurs aiguës.

§. 536. Je ne veux point parler ici des douleurs qui accompagnent quelque maladie connue, qui doivent être traitées comme cette maladie, ni de celles auxquelles quelques personnes valétudinaires sont sujettes habituellement; l'expérience leur a appris ce qui les soulage le plus: mais quand une personne saine & bien portante se trouve tout à coup attaquée de quelque douleur excessive, dans quelque partie du corps que ce soit, sans en connoître la nature, ni la cause, l'on peut en attendant qu'on ait consulté, 1°. faire une saignée, qui, en diminuant la tension, soulage presque toujours, au moins pour quelque temps, toutes les douleurs; on peut même la réitérer, si, sans affoiblir beaucoup le malade, elle a diminué la violence du mal.

2°. L'on doit boire très-abondamment

K iv

224 DES DOULEURS AIGÜES.

de quelque boisson très adoucissante ;
comme la tisane N^o. 2, les laits d'aman-
des N^o. 4, de l'eau tiède avec un quart
ou une cinquième partie de lait.

3^o. Il faut prendre plusieurs lavements
émollients.

4^o. On couvre toute la partie & les
parties voisines avec des cataplasmes, ou
des fomentations émollientes N^o. 9.

5^o. Il faut mettre dans un bain tiède.

6^o. Si après tous ces secours la douleur
étoit encore violente, & que le poulx ne
fût ni plein ni dur, il faudroit donner
une once de syrop de pavot blanc, ou seize
gouttes de laudanum liquide ; & quand
on n'a pas ces deux remèdes, on jette une
quartette d'eau bouillante sur trois ou
quatre têtes de pavot, séchées avec leurs
graines sans la feuille, & on boit cette
décoction comme du thé.

§. 537. Les personnes sujettes à de fré-
quentes douleurs, sur-tout à de violents
maux de tête, doivent renoncer au vin ;
cette privation est souvent le seul moyen
qui puisse les guérir ; & l'on se trompe très
souvent en croyant qu'il est nécessaire aux
personnes qui ont l'estomac mauvais.



CHAPITRE XXXII.

Des Remèdes de précaution.

§. 538. J'AI indiqué dans quelques endroits de cet Ouvrage les moyens de prévenir les mauvais effets de plusieurs causes de maladie, & d'empêcher le retour des maux habituels; j'ajouterai ici quelques observations sur l'usage des principaux remèdes qu'on emploie comme des préservatifs généraux assez régulièrement dans de certains temps, & presque toujours uniquement par habitude, sans savoir si l'on a tort ou raison.

Ce n'est cependant point une chose indifférente que l'usage des remèdes: il est ridicule, dangereux, criminel même, de les négliger quand ils sont nécessaires; mais il l'est aussi d'en prendre sans nécessité. Un remède pris à propos, quand il y a dans la machine quelque dérangement qui occasionneroit dans peu une maladie l'a souvent prévenue; mais ce même remède donné à une personne bien portante, s'il ne la rend pas malade d'abord, lui laisse au moins plus de disposition aux maladies; & l'on n'a que trop d'exemples de gens qui, ayant mal-

heureusement du goût pour les remèdes, ont ruiné leur santé, quelque robuste qu'elle fût, par l'abus de ces dons que la Providence a faits aux hommes pour la rétablir; abus qui, lors même qu'il ne détruit pas la santé, fait que, dans la maladie, ce corps, à qui les remèdes sont devenus familiers, n'en ressent presque plus les effets, & est privé par-là du secours qu'il en auroit reçu s'il ne s'en étoit servi que dans le besoin.

De la Saignée.

§. 539. La saignée n'est nécessaire que dans quatre cas. 1°. Quand il y a trop de sang. 2°. Quand il y a inflammation. 3°. Quand il est survenu ou qu'il va survenir dans le corps quelque cause qui produiroit bientôt l'inflammation, ou quelque autre accident, si on ne relâchoit pas les vaisseaux par la saignée. C'est pour cela qu'on saigne après les plaies, les contusions; qu'on saigne une femme grosse, si elle a une toux violente; qu'on saigne par précaution dans plusieurs autres cas. 4°. Quelquefois pour appaiser une douleur excessive, qui ne dépend point cependant de trop de sang, ou d'un sang enflammé, mais qu'on calme un peu par la saignée, afin d'avoir le temps de détruire la cause par d'autres remèdes.

Mais comme l'on peut faire rentrer ces deux dernières raisons dans les premières, on peut établir que le trop de sang, & un sang enflammé, sont les deux seules causes nécessaires de la saignée.

§. 540. L'on connoît l'inflammation du sang par les symptômes qui accompagnent les maladies que cette cause produit; j'en ai parlé; & j'ai en même temps déterminé l'usage de la saignée dans ces cas. J'indiquerai ici les symptômes qui font connoître que l'on a trop de sang.

C'est 1°. le genre de vie qu'on mène. Si l'on mange beaucoup, si l'on mange des aliments succulents, & sur-tout beaucoup de viandes; si l'on boit des vins nourissants, si en même temps l'on digère bien, si l'on se donne peu de mouvement, si l'on dort beaucoup, si l'on n'est sujet à aucune évacuation abondante, on doit croire qu'on a beaucoup de sang. L'on voit que toutes ces causes se trouvent rarement chez le paysan, si l'on en excepte la diminution de mouvements pendant quelques semaines de l'hiver, qui peut effectivement contribuer à former plus de sang qu'à l'ordinaire. Il ne vit le plus souvent que de pain, de végétaux & d'eau choses peu nourissantes; puisqu'une livre de pain ne fait peut-être pas plus de sang chez la même

K vj

personne qu'une once de viande, quoique le préjugé général établisse le contraire. 2°. La cessation de quelque hémorrhagie à laquelle on étoit accoutumé. 3°. Un pouls plein & fort ; des veines bien marquées dans un sujet qui n'est pas maigre, & qui n'a pas chaud. 4°. Un teint assez rouge. 5°. Un engorgement extraordinaire, un sommeil plus profond, plus long, moins tranquille qu'à l'ordinaire ; une facilité, non accoutumée, à se laisser après quelque mouvement ou quelque travail ; un peu d'oppression. 6°. Des palpitations, accompagnées quelquefois d'un abattement total, & même d'une légère défaillance, sur-tout quand on est dans des endroits chauds, ou qu'on a pris beaucoup de mouvement. 7°. Des vertiges, sur-tout quand on baisse & qu'on relève tout-à-coup la tête, & après le sommeil. 8°. Des maux de tête fréquents auxquels on n'est point sujet, & qui ne paroissent point dépendre du dérangement des digestions. 9°. Un sentiment de chaleur assez généralement répandu par tout le corps. 10°. Une espèce de démangeaison piquante & générale dès qu'on a un peu chaud. 11°. Des hémorrhagies fréquentes, & qui soula-
gent.

Mais il faut bien se garder de décider sur un seul de ces symptômes ; il faut le

concours de plusieurs, & s'assurer qu'ils ne dépendent point de quelque cause différente & toute opposée au trop de sang.

Quand par ces symptômes on s'est assuré que ce trop existe réellement, on fait alors, avec grand succès une saignée ou même deux. Il est égal dans quelle partie on la fait.

§. 541. Quand ces circonstances ne se trouvent pas, la saignée n'est pas nécessaire; & l'on ne doit jamais la faire dans les cas suivants, à moins qu'il n'y ait des raisons particulières très fortes dont les seuls Médecins peuvent juger.

1°. Quand on est dans un âge très avancé, ou dans la première enfance; 2°. quand la personne est naturellement d'un tempérament foible, ou qu'elle a été affoiblie par des maladies ou par quelque autre accident; 3°. quand le pouls est petit, mou, foible, intermittent, que la peau est pâle; 4°. quand les extrémités du corps sont souvent foibles & enflées avec mollesse; 5°. quand on mange peu depuis long-temps, ou des aliments peu succulents, & qu'on dissipe beaucoup; 6°. quand on a depuis long-tems l'estomac dérangé, que la digestion se fait mal, que par là même il se forme peu de sang; 7°. quand on a quelque évacuation considérable, par des hémorrhagies.

gies quelconques, ou par la diarrhée; les urines, les sueurs; quand les crises d'une maladie sont déjà faites par quelque-une de ces voies; 8°. quand on est dès long-temps dans une maladie de langueur, & qu'on a beaucoup d'obstructions qui empêchent la formation du sang; 9°. quand on est épuisé, quelle qu'en soit la cause; 10°. quand le sang est pâle & dissous.

§. 542. Dans tous ces cas & dans quelques autres moins fréquents, une seule saignée jette souvent dans un état absolument incurable, & les maux qu'elle fait ne se réparent point. Il n'est que trop aisé d'en trouver des exemples.

Dans quelque état que ce soit, quelque robuste que soit le sujet, si la saignée n'est pas nécessaire, elle nuit. Les saignées répétées affoiblissent, énervent, vieillissent, diminuent la force de la circulation, & par-là engraisent d'abord, ensuite en affoiblissant trop, & en détruisant enfin les digestions, jettent dans l'hydropisie. Elles dérangent la transpiration, & par-là rendent catarrheux. Elles affoiblissent le genre nerveux, & par là rendent sujet aux vapeurs, à l'hyponchondrie, à tous les maux de nerfs.

L'on n'apperçoit point d'abord le mauvais effet d'une saignée; au contraire,

quand elle n'est pas assez considérable pour affoiblir sensiblement, elle paroît donner du bien-être; mais, je le répète, il n'en est pas moins vrai que, quand elle n'est pas nécessaire, elle est nuisible, & qu'on ne doit jamais se faire saigner par jeu. L'on a beau dire que quelques jours après l'on a plus de sang, c'est-à-dire que l'on est plus pesant qu'auparavant, & qu'ainsi le sang est bien vite réparé. Le fait est vrai; mais ce fait même, cette augmentation de poids après la saignée, dépose contre elle; c'est une preuve que les évacuations naturelles se font moins bien faites, & qu'il est resté dans le corps des humeurs qui devoient en sortir. L'on a bien la même quantité de sang & au-delà, mais ce n'est point un sang aussi bien travaillé; & cela est si vrai, que, si la chose étoit autrement, si quelques jours après la saignée on n'avoit une plus grande quantité de sang semblable, on pourroit démontrer que quelques saignées jetteroient nécessairement un homme robuste dans une maladie inflammatoire.

§. 543. La quantité de sang qu'on doit tirer par une saignée de précaution à un homme fait, est de dix onces.

§. 544. Les personnes sujettes à faire trop de sang, doivent éviter avec soin

toutes les causes qui peuvent l'augmenter (voyez §. 540, N°. 1); & quand elles sentent que le mal commence, elles doivent se mettre à une diète très frugale de légumes, de fruits, de pain & d'eau; prendre quelques bains de pied tièdes, faire usage soir & matin de la poudre N°. 20; boire de la tisane N°. 1; peu dormir, prendre beaucoup d'exercice. En prenant ces précautions, ou elles pourront se passer de la saignée; ou si elles sont également obligées de la faire, elles en augmenteront & elles en prolongeront l'effet. Ces mêmes moyens servent aussi à éloigner tout le danger qu'il peut y avoir à omettre une saignée à l'époque ordinaire, quand l'habitude en est déjà invétérée.

§. 545. L'on voit, en frémissant, que quelques personnes sont saignées dix-huit, vingt, vingt-quatre fois dans deux jours, d'autres quelques centaines de fois dans quelques mois. Ces observations prouvent à coup sûr toujours l'ignorance du Médecin ou du Chirurgien; ou si le malade en réchappe, on doit admirer les ressources de la nature qui ne succombe pas sous tant de coups meurtriers.

§. 546. Le peuple est persuadé que la première saignée sauve la vie; mais pour le convaincre de la fausseté de ce pré-

jugé, il n'y a qu'à ouvrir les yeux, & l'on verra malheureusement tous les jours le contraire, & plusieurs personnes mourir après la première saignée qu'on leur a faite. Si ce principe étoit vrai, il seroit impossible que personne mourût de sa première maladie, ce qui arrive journellement. Il est important de détruire cette prévention, parcequ'elle a des influences fâcheuses; la foi qu'on a à cette saignée fait qu'on veut la garder pour les grands dangers, & on la diffère tant que le malade n'est pas fort mal, dans l'espérance que si l'on peut s'en passer on la conservera pour une autre occasion. Cependant le mal empire, on saigne, mais trop tard, & j'ai l'exemple de plusieurs malades qu'on a laissé mourir, afin de réserver la première saignée pour un cas plus important. Toute la différence qu'il y a entre l'effet de la première saignée & celui des suivantes, c'est qu'ordinairement elle occasionne au malade une émotion plutôt nuisible que salutaire.

Des Purgations.

§. 547. L'on purge ou par le vomissement ou par les selles; & cette dernière voie est beaucoup plus naturelle que la première, qui ne se fait que par un mou-

vement violent & contre nature. Il y a cependant quelques cas qui exigent le vomissement ; mais excepté ces cas-là (j'en ai déjà indiqué quelques-uns), il faut se contenter des remèdes qui purgent par le bas.

§. 548. Les signes qui font connoître qu'on a besoin de purger, sont 1°. un mauvais goût à la bouche le matin, surtout un goût amer, la langue & les dents sales ; des rapports désagréables, des vents, des gonflements.

2°. Un manque d'appétit qui s'accroît peu à peu sans fièvre, & qui dégénere en dégoût, & quelquefois fait trouver un mauvais goût à ce qu'on mange.

3°. Des envies de vomir à jeun, & quelquefois même dans le reste du jour, supposé qu'elles ne dépendent point d'une grossesse, ou de quelque autre maladie, dans laquelle les purgatifs seroient inutiles ou nuisibles.

4°. Des vomissemens de matieres ameres ou corrompues.

5°. Un sentiment de pesanteur dans l'estomac, aux reins, aux genoux.

6°. Un manque de forces, accompagné quelquefois d'inquiétude, de mauvaise humeur, de tristesse.

7°. Des maux d'estomac, souvent des maux de tête ou des vertiges, quelque-

fois des assoupissements qui augmentent après le repas.

8°. Des coliques, de l'irrégularité dans les selles, qui sont quelquefois trop abondantes & trop liquides pendant plusieurs jours, après lesquels il survient une constipation opiniâtre.

9°. Le pouls moins réglé & moins fort qu'à l'ordinaire, quelquefois intermit-
tent.

§. 549. Quand ces symptômes ou quelques-uns de ces symptômes font connoître le besoin de purger chez une personne qui n'est attaquée d'aucune maladie décidée (car je ne parle point des purgatifs dans ce cas), on peut lui donner quelque remède propre à produire cet effet. Le mauvais goût & les rapports continuels, les envies fréquentes de vomir, les vomissements mêmes, la tristesse, indiquent que la cause du mal est dans l'estomac, & qu'un remède émétique sera utile; mais quand ces accidents n'ont pas lieu, il faut s'en tenir aux purgatifs qui sont particulièrement indiqués pour les maux de reins, les coliques, & la pesanteur dans les genoux.

§. 550. L'on ne doit point purger ni donner l'émétique, 1°. toutes les fois que les maladies viennent de faiblesse ou d'épuisement; 2°. quand il y a une

sécheresse générale, un grand échauffement, de l'inflammation, une forte fièvre; 3°. quand la nature est occupée de quelque autre évacuation salutaire; ainsi on ne purge point pendant les sueurs critiques, pendant les règles, pendant un accès de goutte; 4°. dans les obstructions invétérées que les purgatifs ne peuvent pas détruire; 5°. quand les nerfs sont extrêmement affoiblis.

§. 551. Il y a d'autres cas dans lesquels on peut purger, & non pas faire vomir. Ces cas sont 1°. une grande quantité de sang (voyez §. 540), parce que pendant les efforts qu'on fait pour vomir, la circulation se fait beaucoup plus fortement, & les vaisseaux de la tête & de la poitrine se remplissant extrêmement de sang, pourroient se rompre; ce qui tiendroit sur le champ, comme il est arrivé plus d'une fois. On ne doit point 2°. par la même raison l'ordonner à ceux qui sont sujets à des saignemens de nez, à des crachements ou à des vomissemens de sang, aux femmes qui ont des pertes, à celles qui sont enceintes. 3°. Il nuiroit à ceux qui ont des hernies.

§. 552. Quand on a pris un émétique ou un purgatif trop âcre, & qui agissent avec une violence excessive, soit par la violence des efforts, des douleurs, des

convulsions, des évanouissémens qui en font souvent la suite, soit par la prodigieuse évacuation qu'ils procurent (c'est ce qu'on appelle *superpurgation*), & qui peut tuer le malade, comme il n'est que trop aisé d'en trouver des exemples parmi le peuple, qui est presque toujours conduit par des mains meurtrières, l'on doit traiter ces infortunés tout comme s'ils avoient été empoisonnés par des poisons âcres (voy. §. 533), c'est-à-dire leur donner beaucoup d'eau tiède, de lait, d'huile, de décoction d'orge, des laits d'amande, des lavemens émolliens avec du lait & des jaunes d'œufs; leur faire même une forte saignée, si les douleurs sont excessives & le pouls fort & fiévreux.

L'on arrête les évacuations, après avoir donné beaucoup de délayants, en donnant les mêmes remèdes calmants prescrits en parlant des douleurs aiguës, §. 536, N°. 6.

Des flanelles trempées dans de l'eau chaude, dans laquelle on a fait dissoudre de la thériaque, sont aussi très-utiles; l'on peut même, si les évacuations par les selles sont excessives, sans beaucoup de fièvre & de chaleur, mettre la grosseur d'une noix muscade de thériaque dans les lavemens.

Si les vomissemens sont excessifs, sans

diarrhée, il faut multiplier les lavemens émollients avec de l'huile, sans jaunes d'œufs, & mettre dans un bain tiède.

§. 553. Les purgatifs souvent réitérés ont les mêmes inconvénients que les fréquentes saignées. Ils ruinent les digestions, l'estomac ne fait plus ses fonctions, les intestins deviennent paresseux, & l'on est sujet à des coliques très violentes; le corps ne se nourrit pas, la transpiration se déränge, il survient des fluxions, des maux de nerfs, une langueur générale, & l'on vieillit long-temps avant le temps.

L'on fait un tort irréparable à la santé des enfants par les purgatifs pris mal à propos. Ils les empêchent d'acquérir toutes leurs forces; souvent ils dérangent leur crue, ils ruinent leurs dents, jettent les jeunes filles dans les oppilations; & quand elles en sont déjà atteintes, ils les rendent plus opiniâtres.

C'est un préjugé trop généralement reçu, qu'il faut purger quand on n'a pas appétit; mais cela est faux très souvent, & la plupart des causes qui détruisent l'appétit ne peuvent point être enlevées par la purgation; il y en a plusieurs qu'elle augmente.

Les personnes dans l'estomac desquelles il se forme beaucoup de glaires, croient se guérir par les purgatifs, qui paroîs-

font en effet les soulager d'abord, mais c'est un soulagement passager & trompeur. Ces glaires viennent de la foiblesse de l'estomac, & les purgatifs l'augmentent; ainsi, quoiqu'ils enlèvent une partie des glaires formées, il y en a au bout de quelques jours plus qu'auparavant; & en réitérant les purgatifs, le mal est bientôt incurable, & la santé perdue. L'on guérit par des remèdes tout opposés. Ceux du §. 272 sont très utiles.

§. 554. L'usage des stomachiques préparés avec l'eau-de-vie, l'esprit de vin, l'eau de cerise, est toujours dangereux, malgré le soulagement que ces remèdes procurent d'abord dans quelques maux d'estomac; ils détruisent réellement peu à peu cet organe, & l'on voit tous ceux qui s'accoutument aux liqueurs, tout comme les grands buveurs, finir par ne faire aucune digestion, tomber dans la langueur, & mourir hydropiques.

§. 555. L'on peut souvent se passer d'émétique ou de purgatifs, lors même qu'ils paroissent nécessaires, en se retranchant un repas par jour pendant quelque temps; en se privant de tous les alimens nourrissans, & sur-tout de ceux qui sont gras; en buvant beaucoup d'eau fraîche, & en prenant plus d'exercice qu'à l'ordinaire. Ces mêmes moyens servent aussi à

surmonter, sans purgation, les différents mal-aises qu'on éprouve souvent à l'époque où l'on avoit accoutumé de se purger.

§. 556. Les remèdes N^o. 34 & 35 sont les émétiques les plus sûrs. La poudre N^o. 21 est un bon purgatif, quand il n'y a point de fièvre.

Les doses marquées conviennent pour un homme fait, d'un tempérament vigoureux. Il s'en trouve cependant quelquefois pour qui ces doses seroient insuffisantes; on peut les augmenter d'un tiers, ou d'un quart; mais si alors elles n'operent pas, il faut bien se garder de doubler & de tripler, comme on le fait quelquefois, sans réussir à purger, & au risque de tuer le malade, comme il est arrivé souvent. L'on doit dans ces cas donner de grandes doses de petit-lait miellé, ou d'eau tiède, dans un pot de laquelle on met une once ou une once & demie de sel de cuisine, & on boit cette dose à petit coups en se promenant.

Les montagnards qui ne vivent presque que de lait, ont les fibres si peu sensibles, qu'il leur faut des doses qui tueroient tous les payfans de la plaine. Il y a dans les montagnes du Valais des hommes qui prennent jusqu'à vingt & même vingt-quatre grains de verre d'antimoine,

moine, dont un grain ou deux suffiroient pour empoisonner des hommes ordinaires.

§. 557. Quand on est commandé par une maladie pressante, on purge en tout temps & à toute heure; mais quand on est à peu près maître du temps, il faut éviter les saisons extrêmes, c'est-à-dire les très grandes chaleurs, ou les très grands froids, & se purger le matin, afin que les remèdes ne trouvent point d'embarras dans l'estomac. Tout autre considération, relativement aux astres ou à la lune, est ridicule & dénuée de tout fondement. Le peuple redoute les remèdes pendant la canicule; si c'étoit par la raison de la chaleur, il seroit pardonnable; mais c'est un préjugé astrologique d'autant plus ridicule aujourd'hui, que les jours caniculaires sont éloignés de trente-six jours de ceux auxquels on donne ce nom; & il est triste que dans un siècle aussi éclairé l'ignorance du peuple soit aussi crasse à cet égard, & qu'il en soit encore à croire que l'effet des remèdes dépend du signe sous lequel se trouve le soleil, ou du quartier de la lune. Le préjugé est cependant encore si enraciné à cet égard, qu'il n'est que trop commun de voir mourir dans les campagnes, en attendant le *signe* ou le quartier favorable pour faire un re-

Tom. II.

L

mède qui seroit nécessaire cinq ou six jours plutôt. D'autres fois on fait le remède auquel le jour *est bon*, & non pas celui qui seroit bon à la maladie. C'est ainsi qu'un ignorant faiseur d'almanachs décide de la vie des hommes & en tranche impunément la trame.

§. 558. Quand on veut prendre un émétique ou se purger, il faut s'y préparer au moins 24 heures à l'avance, en ne prenant que peu d'aliments, & en buvant quelques verres d'eau tiède ou de quelque thé d'herbes.

Après avoir pris l'émétique, il ne faut boire que quand il commence à agir; mais alors il faut avaler des torrens d'eau tiède, ou, ce qui vaut mieux, de thé de camomilles extrêmement léger.

Après les purgations on est en usage de prendre du bouillon pendant qu'elles agissent; mais de l'eau tiède sucrée ou miellée, ou un thé de fleurs de chicorée, seroit quelquefois plus convenable.

§. 559. Comme l'estomac souffre toutes les fois qu'on prend l'un ou l'autre de ces remèdes, il faut se ménager pendant quelques jours après les avoir pris, tant pour la quantité que pour la qualité des aliments.

§. 560. Je ne parlerai point de quelques autres remèdes de précaution, bouil-

lons, petit-lait, eaux, &c. qui sont peu en usage parmi le peuple: je me bornerai à cette remarque générale; c'est que quand on prend ces remèdes, il faut avoir un régime assortissant & qui concoure au même but. On prend ordinairement le petit lait pour se rafraîchir, & l'on s'interdit, pendant qu'on le boit, les légumes, les fruits, la salade; l'on ne prend que les meilleures viandes, des jardinages au bouillon, des œufs, du bon vin: c'est détruire par les aliments qui échauffent, le bien qu'on attend du petit-lait qui rafraîchit.

L'on veut se rafraîchir par des bouillons, & l'on y met des écrevisses qui échauffent puissamment, ou du cresson qui échauffe aussi: c'est manquer son but. Heureusement dans ce cas une erreur en répare souvent une autre; & ces bouillons qui ne sont pas rafraîchissants, font beaucoup de bien, parce que la cause des accidents ne demandoit pas des rafraîchissants comme on l'avoit cru.

La médecine du public, qui malheureusement n'est que trop suivie, est remplie de pareilles erreurs. J'en citerai encore une, parce que j'en ai vu de funestes suites: beaucoup de gens croient le poivre rafraîchissant, quoique leur odorat, leur goût & leur raison leur disent le con-

traire ; c'est l'aromate le plus échauffant.

§. 61. Le préservatif le plus sûr , le plus à la portée de tout le monde , c'est d'éviter tous les excès , & sur-tout ceux dans le manger & dans le boire. L'on mange généralement plus qu'il ne faut pour se bien porter , & pour avoir toutes les forces dont on est capable : l'habitude est prise , il est difficile de la déraciner ; mais on devroit au moins s'imposer la loi de ne manger que *par raison* , & jamais par faim ; parce que , excepté dans un très petit nombre de cas , la raison dit toujours de ne pas manger quand l'estomac répugne aux aliments. Une personne sobre est capable de travaux , je dirois même d'excès en différents genres , dont les gens qui mangent plus sont absolument incapables ; la seule sobriété guérit des maux presque incurables , & rétablit les santés les plus ruinées.

CHAPITRE XXXIII.

De l'Inoculation de la petite Vérole & de la Rougeole.

§. 62. L'INOCULATION est cette opération par le moyen de laquelle , en mettant un peu de pus pris des boutons murs

d'une personne qui a la petite vérole, dans une légère incision faite à la peau d'une personne qui ne l'a pas eue, on lui procure cette maladie.

§. 563. Cette méthode est en usage depuis un temps immémorial à la Chine & dans les grandes Indes; on l'emploie depuis plusieurs siècles dans la Géorgie & dans la Circassie; elle a été introduite à Constantinople il y a un siècle; elle est établie depuis très long-temps dans quelques provinces de l'Afrique; & il y a quelques pays en Europe même, dans lesquels on employoit, sans qu'on sache depuis quand, des méthodes d'inoculer, qui ne different de la méthode usitée aujourd'hui, que par la façon d'insérer le vénin de la petite vérole. Enfin cette méthode fut apportée en Angleterre en 1721 par une femme de beaucoup d'esprit, Mylady WORTLEY MONTAGUE, qui avoit été témoin du succès avec lequel on l'employoit à Constantinople, où M. MONTAGUE son Mari étoit Ambassadeur.

De Londres, l'inoculation se répandit dans le reste de l'Angleterre; on la porta dans les Colonies en Amérique, & successivement on l'a essayée dans la plupart des Etats de l'Europe. Elle a essuyé des contradictions presque dans tous; ce

L iij

fut toujours le sort de toutes les nouveautés utiles. Dans quelques-uns elle les a surmontées & s'est solidement affermie ; dans quelques autres elle chancelle encore : il y en a où elle a été rejetée après y avoir été décriée par des imprudences ; & ce n'est que du temps, seul destructeur des préjugés, qu'on doit espérer son établissement universel.

§. 564. Il paroît d'abord fort extraordinaire de penser à donner une maladie à quelqu'un qui se porte bien, & il faut sans doute de fortes raisons pour se décider à prendre ce parti. Ces raisons sont tirées des caractères de la petite vérole, des circonstances qui influent sur l'issue de cette maladie ; & des succès de l'inoculation.

§. 565. Les caractères de la petite vérole, qui prouvent l'utilité de l'inoculation, sont premièrement sa généralité : le plus grand nombre des hommes l'a une fois en sa vie ; il n'y en a pas une quinzième partie qui, parvenus à l'âge de maturité, en aient été exempts. Secondement, quand on en a été attaqué une fois, on ne l'est pas une seconde. Je fais qu'on cite quelques exemples du contraire ; mais ils sont si rares qu'ils ne font presque pas une exception à la généralité de la règle. En troisième lieu, la petite

vérole, considérée dans sa généralité, est une maladie très dangereuse; & si elle est très douce dans certains temps & pour beaucoup de gens, elle est funeste pour d'autres & dans d'autres temps. Des calculs exacts ont démontré à de bons observateurs, & démontreront par-tout & en tout temps à tous ceux à qui l'on peut démontrer quelque chose, que jusqu'à présent cette maladie tuoit au moins la septieme partie des personnes qu'elle attaquoit; & personne n'ignore que plusieurs de ceux qui échappent, restent défigurés, estropiés, ou langissans le reste de leur vie.

§. 66. Les ennemis de l'inoculation (car l'inoculation a des ennemis) ont voulu infirmer la vérité de ces propositions. Ce n'est point ici le lieu de faire voir tous les sophismes de leurs arguments; mais j'en appelle hardiment au témoignage de la voix publique, & au sentiment intime de chaque individu qui n'aura point encore été prévenu sur cette matiere, & dont on n'aura point imbu l'esprit de faux préjugés, ou alarmé la conscience par des scrupules chimériques. Quiconque n'a pas eu la petite vérole la craint, parce qu'il fait que chacun doit l'avoir, & qu'elle est dangereuse: quiconque l'a eue ne la redoute plus, par-

ce qu'il fait qu'on ne l'a pas deux fois.

§. 567. Si la petite vérole étoit toujours bénigne, il auroit été inutile de l'inoculer; si elle étoit toujours maligne, on n'auroit pas osé le faire: mais on a vu qu'elle étoit quelquefois très douce, d'autres fois très cruelle; on a observé les circonstances dont paroissoit dépendre cette différence, & on en a conclu qu'en la donnant dans les circonstances dans lesquelles on avoit remarqué qu'elle étoit favorable, on en éviteroit le danger. Ce raisonnement étoit exact, & l'événement l'a justifié.

§. 568. Le parallèle entre la petite vérole naturelle & la petite vérole inoculée, ne pouvoit pas mieux s'établir qu'en comparant les registres de deux hopitaux, consacrés, l'un à l'une, l'autre à l'autre de ces deux maladies, & c'est ce qu'on a fait à Londres. Le relevé des registres de vingt ans a fait voir que dans l'hôpital de la petite vérole naturelle, de neuf malades il en meurt deux, & dans celui de la petite vérole inoculée, de trois cents quarante-cinq il en meurt un.

Il est bien vrai que la petite vérole n'est pas par-tout aussi meurtrière que dans cet hôpital, & il faut s'en tenir à cet égard aux observations de MM. JURIN & SCHEÜZER, & établir d'après les rele-

vès qu'ils ont pris de plusieurs nécrologes de villes & de campagne, que de treize personnes qui ont la petite vérole naturelle, il en meurt deux, ainsi la portion entre le nombre des morts & des malades dans la naturelle étant de deux à treize, & dans l'inoculée de deux à six cents nonante, l'avantage de l'inoculation sur la petite vérole naturelle est déterminé par la proportion de 690 à 13, ou de $53\frac{1}{3}$ à 1; & je suis convaincu que ce calcul est encore au-dessous des avantages réels de l'inoculation dirigée par des Médecins habiles, qui seuls peuvent la conduire avec connoissance de cause: mais j'ai cru ne devoir faire le calcul que sur ce pied-là, afin d'éviter tout reproche de prévention. D'ailleurs il offre encore un avantage assez considérable pour être décisif; & il suffira sans doute à tout pere raisonnable & sensible, de savoir que l'espérance de conserver son enfant en l'inoculant, est à celle de le conserver en attendant la petite vérole naturelle, comme 53 à 1, pour qu'il ne balance pas sur le parti qu'il doit prendre. Il suffira au Prince de savoir que de 690 de ses sujets il en mourra au moins 106 par la petite vérole, & que si on les inoculoit, il n'en mourroit que deux sur ce même nombre, pour le déterminer à encourager l'inoculation. Cette épargne

de 104 hommes ne lui paroîtra sûrement point à négliger s'il mérite véritablement le titre de Pere de ses peuples.

Quand on admètroit même la proportion la plus défavorable à l'inoculation, trouvée en Ecosse, celle d'un mort sur 164 inoculés; quand on diminueroit un peu la mortalité de la petite vérole naturelle, que la bonne méthode de la conduire, devenue plus générale, a en effet un peu diminuée, & qu'on la réduiroit à 1 sur 10, au lieu de 1 sur 7, l'épargne feroit toujours de 15 sur 164, & de 64 sur 690.

Il ne faut point oublier, en pesant les avantages de l'inoculation, que le danger de mort n'est pas le seul, comme je l'ai déjà dit, qui accompagne la petite vérole; elle laisse quelquefois des suites plus fâcheuses que la mort même; & les avantages de l'inoculation, à cet égard, suivent une proportion plus considérable encore que celle que je viens d'établir par rapport à la mortalité.

§. 569. On a publié un gros volume & un gros supplément qu'on pourroit appeller les martyrologes ou même les nécrologes de l'inoculation, dans lequel on a rassemblé, avec beaucoup de soin, tous les accidents arrivés en conséquence de l'inoculation ou après l'inoculation,

car on n'a point fait cette distinction si nécessaire. Ce sont les ouvrages des Inoculateurs qui ont fourni presque tous les matériaux de ce livre, dont il ne faut point s'effrayer, quoiqu'il paroisse destiné à produire cet effet. Il prouve seulement que l'inoculation n'ôte pas entièrement le danger de la petite vérole, & aucun Inoculateur sensé ne l'a jamais dit ; cela ne peut être échappé qu'à quelque enthousiaste, car l'inoculation en a aussi comme des ennemis : mais il n'infirmes pas le moins du monde la vérité que j'ai établie, c'est qu'elle la diminue extrêmement ; vérité irrésistiblement démontrée, & dont les Inoculateurs ne s'occupent presque plus : le bâtiment est fini, s'il m'est permis de le dire, & l'on voit sans crainte les différents orages qui peuvent l'assaillir, mais dont aucun ne l'ébranlera.

Il n'y a que l'étourderie ou l'ignorance des Inoculateurs qui puissent lui nuire ; car, comme je l'ai déjà dit, & je le réitere plus positivement, il en est de l'inoculation comme de toutes les opérations humaines : on ne peut s'en promettre un heureux succès que quand elles sont faites avec prudence, & par des mains habiles ; il ne suffit pas d'inoculer pour éloigner le danger de la petite vérole, il

faut inoculer à propos ; sans cela le seul avantage qu'on retire de l'inoculation, c'est que l'application du venin au bras ou à la jambe étant sans danger, & l'impression de ce même venin, porté avec l'air ou la salive, dans la petite vérole naturelle, sur quelque organe intérieur, étant très dangereuse, on évite par l'inoculation cette cause de dangers ; & c'est une cause très grave & très fréquente, dont l'absence a donné à l'inoculation, lors même qu'elle a été faite sans soins, sans préparation, des avantages considérables sur la petite vérole naturelle. Mais il en reste tant d'autres qu'il n'est point surprenant si l'inoculation mal faite, c'est-à-dire faite sans avoir éloigné ces autres causes de danger, est devenue funeste. C'est à les connoître, & à les éviter toutes, autant au moins que cela est accordé aux lumières toujours bornées des hommes, que consistent le secret de l'inoculation. Il y a deux parties, le choix d'un sujet bien constitué, naturellement prêt, & la préparation de celui qui ne l'est pas.

§. 570. Les règles qui dirigent dans ce choix & dans cette préparation sont fondées sur les observations qui ont fait connoître quelles étoient les dispositions des sujets qui avoient la petite vérole

heureuse & de ceux qui l'avoient fâcheuse.

Quand on trouve des sujets, & il y en a plusieurs chez lesquels toutes les dispositions favorables sont réunies, sans aucun mélange des défavorables, ils sont préparés naturellement.

Il y en a d'autres auxquels une partie de ces dispositions manquent : l'Inoculateur emploie pour les leur procurer, les remèdes dont l'expérience a démontré l'efficacité dans des cas semblables; & comme la connoissance de ces dispositions fâcheuses, & des moyens d'y remédier, suppose celle de toute la médecine; on sent pourquoi il n'y a que les Médecins qui puissent déclarer un sujet propre ou non propre pour l'inoculation, & régler la préparation.

Quand les indispositions qui auroient pu rendre la petite vérole dangereuse sont détruites, quand le sujet a acquis les dispositions physiques, nécessaires pour l'avoir heureuse, il est préparé.

Ceux auxquels l'Inoculateur juge qu'on ne peut, par aucun moyen, donner ces dispositions, sont des sujets absolument impropres; & il n'est pas permis de hâter chez eux l'époque d'une maladie qui doit vraisemblablement leur être funeste. L'on doit sur-tout éviter de regarder l'ino-

culacion comme un remède : il est arrivé quelquefois que la petite vérole l'a été, & a raccommode des santés languissantes ; mais on ne peut pas prévoir cet effet avec assez de certitude pour en faire un motif & le hasarder. Ce sont des imprudences semblables qui ont occasionné les premiers malheurs de l'inoculation, & qui continuent à la décréditer : on l'employa pour guérir un étiq̃ue incurable, dont elle précipita la mort ; fut-on juste, en la rendant comtable de sa vie ?

§. 571. On peut ranger les causes qui rendent la petite vérole fâcheuse, sous quelques chefs principaux.

1°. L'âge. Elle est d'autant plus heureuse, toutes circonstances d'ailleurs égales, qu'on l'a plus jeune : l'âge en augmente le danger ; l'on voit cependant des vieillards l'avoir fort douce, & on l'a inoculée avec succès, depuis l'âge de trois mois jusqu'à celui de soixante-deux ans.

2°. La complication d'autres maladies, soit aiguës, soit chroniques, sous lesquelles je comprends pour les femmes, le temps des règles, de la grossesse & des couches ; & pour tout le monde l'usage de certains remèdes, qui, pris avant la petite vérole, ont paru la rendre fâcheuse.

3°. L'air. Il est certain qu'il y a des endroits dans lesquels elle est plus fâcheuse que dans d'autres; les saisons extrêmement chaudes, & extrêmement froides, en augmentent le danger quand elle est un peu considérable; car celles qui sont très légères bravent toutes les saisons. Il règne quelquefois des épidémies d'autres maladies très générales, qui se compliquant chez quelques sujets avec la petite vérole, en augmentent beaucoup le danger.

4°. La crainte. On fait qu'elle empire tous les maux; & quand on craint cette maladie, ce sentiment va en augmentant avec l'âge, & il a les influences les plus funestes si l'on est attaqué dans un temps où elle est fâcheuse, dans un temps où l'on est pas bien portant; quand on est dans des circonstances défavorables, quand on se trouve éloigné du seul Médecin pour qui l'on ait de la confiance. Le chagrin de la prendre dans un temps où il seroit important de vaquer à des affaires qui ne souffrent pas de renvoi, peut aussi l'aggraver considérablement.

5°. La privation des bons secours & l'abondance des mauvais.

§. 572. On voit par ce que je viens de dire, que, puisque tant de circonstances peuvent rendre la petite vérole funeste

pour une personne qui, dans d'autres temps l'auroit eue heureuse ; le grand avantage de l'inoculation consiste à la donner dans un temps où aucune de ces circonstances n'existe. C'est cette absence de toutes les circonstances défavorables qui détermine le véritable moment de cette opération.

§. 573. Par rapport à l'âge, on pourra inoculer les enfants, ou dès les premiers mois de leur vie, avant qu'ils commencent à souffrir pour l'éruption des dents, méthode usitée en Asie, dans quelques endroits en Angleterre, accréditée par de très grands Médecins, désapprouvée par d'autres, mais contre laquelle je conserve quelques doutes qui ne m'ont pas permis de l'employer encore (1) ; ou, depuis qu'ils ont poussé leur vingt premières dents, jusqu'à l'âge de douze ou treize

(1) Depuis la troisieme édition de cet ouvrage j'ai inoculé une jeune fille âgée de près de cinq mois, & cela réussit aussi-bien qu'il étoit possible ; elle poussa la petite vérole, pendant qu'on la promenoit dans les jardins, le huitieme jour ; elle en eut très peu ; elle l'eut très belle ; mais c'étoit l'enfant le plus sain, le plus fort, le mieux constitué qu'il soit possible : il ne faut point conclure de cet exemple à la généralité, & je continue à croire que cet âge tendre n'est pas celui qu'il faut choisir pour inoculer.

ans, & même plus tard quand on ne l'a pas fait avant cette époque. Mais il ne convient point d'inoculer les filles depuis cet âge, ou plutôt depuis le moment où elles paroissent entrer dans la crise, quelquefois très longue, du développement de la puberté, jusqu'à ce que les règles aient paru & soient bien établies. Quoique cette crise soit bien moins marquée chez les jeunes garçons, elle a cependant lieu aussi pour eux, & elle est accompagnée, chez quelques-uns, de symptômes assez sensibles: ainsi il y a de la prudence, pour certains sujets, à ne pas placer l'inoculation précisément dans cette période de leur vie.

Par rapport à la santé, on prendra le temps où le sujet se porte très bien, sans avoir cependant cet excès de force qui, au moment où l'on va prendre une fièvre inflammatoire, est une disposition nuisible, à laquelle il faut remédier par la préparation.

Par rapport à l'air, on choisira le moment où la saison est la plus tempérée; & dans ce pays, le commencement de l'automne, ou plutôt la fin de l'été, m'a paru mériter la préférence, parce qu'alors les enfants sont ordinairement bien mieux portants qu'au printemps. Le grand air dans lequel ils ont vécu, le mouvement

qu'ils ont pris, les fruits qu'ils ont mangés, leur donnent une disposition bien plus favorable que celle qu'ils ont à la fin de l'hiver, époque à laquelle ils sont souvent incommodés, & qui exige par là même plus de préparation qu'en automne. Si l'on vit dans les endroits où la petite vérole soit constamment mauvaise, il est à présumer que cela dépend d'un vice permanent dans l'air, & il faut aller inoculer ailleurs.

On ne doit point inoculer dans le lieu même où règne une épidémie de petites véroles très meurtrières.

S'il règne quelqu'autre maladie épidémique, on doit faire attention si elle attaque les enfants: si elle ne les attaque pas, on peut hardiment les inoculer; si elle les attaque, il faut ou différer, ou les transporter ailleurs; ou, si l'on ne peut ni différer, ni les transporter, on doit joindre à la préparation que leur tempérament paroît exiger, les secours indiqués pour prévenir la maladie épidémique.

Quand l'épidémie est très générale; qu'il y en a plusieurs différentes, & que la multitude de malades prouve l'insalubrité de l'air, on ne doit pas inoculer; je n'ai pas voulu le faire ici au printemps de 1766.

§. 574. Après tout ce que j'ai dit, ce qui me reste à dire sur la préparation est bien court, parce, je le réitere, que je ne me propose point de mettre des parents à même d'inoculer eux-mêmes leurs enfants; ce seroit pour eux une entreprise très téméraire; je n'ai de but que celui de leur prouver l'utilité de cette méthode, par des raisons tirées de la nature même des choses & de l'expérience, & de présenter aux personnes appelées par leur vocation à la diriger sans l'avoir fait encore, les principaux objets sur lesquels ils doivent porter leur attention.

§. 575. Quand le sujet est dans l'âge le plus favorable, depuis trois ans jusqu'à dix ou douze, & qu'il est bien portant, une diminution dans les aliments, & un choix d'aliments qui ne soient ni fort nourrissants, ni gras, ni salés, ni âcres, pendant quinze jours ou trois semaines; la privation du vin & du café, s'ils ont déjà à cet âge le malheur d'être accoutumés à en faire usage; des bains de jambes tièdes; pendant ce même temps, ou même s'ils ne paroissent pas avoir la peau souple, cinq ou six bains de tout le corps, & enfin une purgation la veille de l'opération, forment toute la préparation.

Le choix des aliments consiste principalement à ne leur donner que peu de

viande, & seulement des viandes blanches, mais à les faire vivre principalement de légumes & de fruits, & à ne leur laisser boire que de l'eau, ou du lait coupé avec de l'eau ou du petit-lait. L'on peut voir ce que j'ai dit §. 220 sur la préparation convenable pour avoir la petite vérole heureuse.

Quand l'enfant est très vigoureux & paroît sanguin, on doit lui faire une ou deux saignées, & lui faire prendre du nitre soir & matin pendant tout le temps de la préparation; ces précautions sont nécessaires pour prévenir l'inflammation que le venin de la petite vérole produit très aisément dans des corps si vigoureux.

En inculquant la nécessité de la diète, je crois devoir inculquer aussi celle de ne pas la pousser trop loin: il faut que l'enfant à la fin de la préparation se sente plus léger, plus gai; mais il ne faut pas qu'il ait perdu ses forces. C'est en outrant la diète qu'on a dérangé la santé de plusieurs enfants, & sur-tout qu'on leur a gâté l'estomac.

Je ne décrirai point ici les signes d'une bonne santé, ils sont connus de ceux qui doivent juger de l'inoculation: je dirai seulement que quand j'ai trouvé des enfants qui étoient gais, qui avoient l'appé-

tit régulier, le sommeil tranquille, l'haleine douce, le ventre mou, & dont la peau se cicatrise aisément quand elle a été entamée, je les ai inoculés hardiment.

§. 576. Quand l'enfant qu'on propose à l'inoculation n'est pas bien portant, on doit commencer par lui rendre la santé avant que d'examiner si on l'inoculera; mais les moyens qu'on emploie pour cela ne regardent point particulièrement l'inoculation, ils sont du ressort de la Médecine pratique en général, & en supposent une connoissance exacte.

Il y a un cas très-difficile; c'est quand il s'agit d'un enfant dans la famille duquel la petite vérole est meurtrière, & dont elle a tué plusieurs freres ou plusieurs sœurs. Il faut avant que de les inoculer s'être bien assuré de la cause de ce danger, & cet examen est toujours très-difficile; peut-être même qu'il est impossible, quand on n'a pas observé soi-même la maladie d'un des morts. Quand on a découvert cette cause, il faut la combattre long-temps par les remèdes qu'elle exige, & souvent ils sont très opposés au régime rafraîchissant qui fait la préparation ordinaire des enfants sains.

§. 577. Je dois dire quelque chose de l'opération même. On fait deux incisions

à la peau, une à chaque bras, ou une à chaque jambe, & je préfère les jambes, de la longueur de quelques lignes chacune; on se sert pour cela ou d'une lancette, ou, ce que je préfère, d'un bistouri bien tranchant: l'incision doit être très superficielle; il suffit qu'on aperçoive dans le fond un léger suintement sanguin; quand il coule du sang pur, l'opération est moins bien faite (1).

On met dans cette incision un fil bien imbibé de pus, que l'on couvre avec un emplâtre de diapalme, qu'on assujettit avec une compresse & une bande, assez fortement pour qu'il ne se dérange pas. On le laisse pendant vingt-quatre, trente-six ou quarante-huit heures, cela est assez indifférent. Si, quand on a ôté le fil, la suppuration des plaies est un peu considérable, on y met quelques brins de charpie: si elle n'est pas considérable, on n'y en met point jusqu'à ce qu'elle le devienne; mais on applique simplement l'emplâtre avec la compresse & la bande, & on continue ce pansement si simple toutes les vingt-quatre heures, aussi long-

(1) J'ai fait faire pendant très long-temps les incisions de la longueur de quinze ou seize lignes, mais depuis je les ai fort accourcies & je les réduis à cinq ou six.

temps que les plaies suppurent, terme qui varie beaucoup.

Pour se procurer le fil qui doit être mis dans les plaies, & qui fait le germe de la maladie, il faut avoir un fil souple, ployé en plusieurs doubles, & légèrement tordu, qu'on trempe exactement dans le pus, en le faisant passer & repasser sur plusieurs boutons gros & bien mûrs, d'une belle petite vérole, chez un sujet bien sain, après les avoir ouverts avec une aiguille ou des ciseaux. Quand le fil est bien trempé, on l'enveloppe dans un peu de papier à écrire, & on le conserve dans une boîte bien fermée. J'ai employé un fil pris vingt-six mois auparavant, qui agit très efficacement : j'en ai employé souvent de huit ou dix mois, & je les ai trouvés bons; mais en général il vaut mieux qu'ils soient récents & n'aient que trois ou quatre mois.

§. 578. Après l'opération l'enfant continue pendant plusieurs jours à se porter parfaitement bien; on le laisse manger comme pendant la préparation, & il continue à sortir s'il fait beau temps. Quand les enfants sont encore très jeunes, on doit avoir soin qu'il ne leur arrive aucun de ces accidents occasionnés par des chûtes ou par des coups, auxquels leur vivacité & leur foiblesse les exposent, & qui,

dans cette circonstance, pourroient être plus fâcheux que dans d'autres temps.

Quelquefois le quatrieme, plus ordinairement le cinquieme ou le sixieme jour, l'on sent une douleur sous l'aisselle, si l'on a été inoculé au bras; ou à l'aîne, si l'on a été inoculé à la jambe, accompagnée d'un léger engorgement dans les glandes de ces parties, qui dure rarement deux jours entiers, & qui est une preuve certaine que l'on prendra la petite vérole. On la prend souvent sans avoir eu cette douleur; mais je n'ai point encore vu qu'après l'avoir éprouvée on ne prît pas la maladie.

Le sixieme, le septieme ou le huitieme jour, quelquefois même plus tard, les inoculés commencent à être las, abattus, dégoûtés, inquiets, & s'ils sont fort jeunes, assoupis; ils ont un peu de fièvre, mal à la tête, quelquefois soif; alors ils restent en chambre, & n'ont plus envie de sortir. Depuis ce moment, on ne leur donne plus que des grus d'avoine, ou de l'orge, ou quelques-uns des autres alimens indiqués §. 37 & 38, & on leur fait boire une infusion légère de quelques fleurs convenables, comme sureau, tilleul, bourrache, avec un peu de lait; ou s'ils répugnent à ces boissons, de l'eau simple & du lait; s'ils répugnent aussi au lait.

lait, de l'eau avec un peu de sirop, ou même de l'eau pure quand on l'a bonne.

L'on sue ordinairement beaucoup à cette époque, & au bout de quarante-huit, soixante ou soixante & douze heures de ce mal-aise, les premiers boutons paroissent, & ordinairement au visage. Dès qu'ils ont paru le malade se trouve beaucoup mieux, l'éruption continue, le bien-être augmente, & souvent dès le second jour la fièvre cesse, & l'appétit revient. On peut alors ajouter un peu de pain aux aliments dont j'ai parlé tout-à-l'heure; mais on ne doit point abandonner ce régime jusqu'à ce que la plus grande partie des boutons soient secs: alors on purge le malade, & on recommence à lui donner un peu de viande, puis on le ramène peu à peu à son genre de vie ordinaire.

§. 579. Quand la fièvre est un peu forte dans les commencements, & sur-tout quand elle est accompagnée de maux de tête, d'envie de dormir, ou de maux de reins, on donne un lavement. Un degré de fièvre plus fort dans un enfant robuste, ou dans un adulte, exige la saignée, plusieurs lavements, des bains de jambes d'eau tiède, le nitre, les laits d'amandes; & ces secours l'abattent très promptement.

Au-dessous de trois ans, fort rarement

Tome II.

M

au-dessus, les enfants ont quelquefois un ou deux accès de convulsions aux approches de l'éruption, mais ils n'exigent aucun secours particulier.

§. 580. Le nombre des boutons est entre cinquante & quatre cents. J'en ai vu plusieurs fois beaucoup moins de cinquante, & trois ou quatre fois autant que dans une petite vérole discrète très-abondante.

Quand il y a moins de cinquante boutons, le temps de la suppuration n'occasionne aucune fréquence sensible dans le pouls. Quand il y en a plus, on a ordinairement un peu de fièvre & d'inquiétude pendant quelques heures; un lavement y remédie promptement.

Quand le nombre des boutons est très-considérable, la fièvre de suppuration est marquée comme dans les petites véroles discrètes abondantes; mais cependant à nombre égal de boutons, autant qu'on peut estimer cette égalité, elle est moins forte que dans la petite vérole naturelle, parceque le même nombre de boutons produit une irritation moins forte sur un corps assoupli & adouci par la préparation, que sur un autre. Quelques lavements, un peu de manne, de casse ou de tamarins y remédient très-bien; & dans ce cas on doit suivre les directions indi-

quées §. 214, & ouvrir les boutons, comme je l'ai conseillé dans la petite vérole naturelle §. 216. En général la petite vérole inoculée se traite tout comme la naturelle, dont elle ne diffère que dans le degré.

§. 581. Voilà tout ce que je crois devoir dire dans cet Ouvrage sur cette opération, sur laquelle je me suis fort étendu ailleurs; & je m'étendrai bien davantage dans la seconde édition de *l'Inoculation justifiée*.

Depuis plus de quatorze ans que je l'emploie, je n'ai pas eu un seul malade dont la maladie ait eu le plus léger danger; pas un seul qui ait eu des suites fâcheuses, & pas un seul qui ne m'ait toujours paru très satisfait d'avoir été inoculé.

Elle a été employée beaucoup plus rarement, mais avec le même succès, à Zurich, à Berne (1), à Basse, à Neufchâtel,

(1) Il est mort un enfant de douze ans l'année dernière à Berne entre les mains d'un habile Médecin du voisinage qu'on avoit fait venir pour cette opération; mais ce n'est la faute ni de l'Inoculation, ni de l'Inoculateur, à qui, malgré toutes les précautions qu'il prit pour être informé exactement, on laissa ignorer que l'enfant avoit eu plus d'un an des dartres très fortes, & qu'une coqueluche qu'il avoit eue dix-huit mois auparavant.

à Wintrethour, & dans presque toutes les villes de ce pays.

Plus je l'exerce, plus je me convaincs de tous ses avantages, & de la futilité des objections de ses adversaires. La proscrire parce qu'elle ne détruit pas entièrement tout le danger d'une maladie très-cruelle, c'est manquer de sens; la proscrire ou la diffamer, parce qu'elle a été appliquée par des étourdis ou par des ignorants, c'est manquer d'équité, & se livrer à l'esprit de parti, toujours aveugle & toujours malfaisant.

Si quelque chose peut nuire actuellement à l'inoculation, c'est bien moins les objections de ses adversaires, objections dont on a démontré tant de fois la futilité, que les dissensions qui se sont élevées dans quelques endroits entre les Inoculateurs même sur la meilleure façon

vant l'avoit jetté dans une espèce de fièvre éti-que. Passant à Berne à cette époque j'avois été consulté, & je l'avois vu crachant du pus, & dans un état tel que je ne fus pas surpris en apprenant qu'il étoit mort d'une inflammation de poitrine dans le temps de l'éruption. La prévention qu'il ne pouvoit y avoir aucun risque à inoculer, & l'envie de faire inoculer un enfant chéri, pour lequel on craignoit beaucoup la petite vérole naturelle, fit apparemment illusion aux parents sur le danger de cette réticence.

d'inoculer. Celle que je viens de décrire, & que j'ai employée jusqu'à présent avec le succès le plus heureux & le plus constant, est celle à laquelle je me tiendrai toujours; &, sans blâmer aucune des autres, je crois, après un examen réfléchi très attentivement, dont je rendrai compte ailleurs, que c'est celle qui mérite la préférence. Je n'oserois peut-être pas le penser, & sûrement je ne le dirois pas, si j'en étois l'auteur; mais c'est celle que les plus habiles Inoculateurs Anglois & ceux de deçà la mer ont employée constamment: je n'ai fait que marcher sur leurs traces; & les seuls changements que j'aie faits à leur méthode, sont 1°. d'avoir adouci la préparation en diminuant les purgations & l'austérité du régime; 2°. d'avoir toujours permis de sortir en plein air jusqu'à l'éruption, à moins qu'il ne fût très mauvais temps, aussi long-temps que les malades s'en faisoient plaisir & en avoient la force; 3°. d'avoir donné la plus grande attention à ce que pendant tout le temps de la maladie ils jouissent dans leur appartement d'un air frais constamment renouvelé, & en leur permettant de sortir dès que le desséchement se faisoit; il y a plus de singularité que d'avantage à braver toutes les intempéries des saisons; 4°. d'avoir moins purgé après la maladie

& d'avoir accordé beaucoup plutôt la quantité d'aliments que l'appétit demandoit.

§. 582. L'on me permettra de rappeler ici une comparaison dont je me servis dans un Ouvrage qui parut en 1759 (*Lettre à M. de Haen*), & que de très bons juges ont approuvée.

» Un destin irrévocable assujettit tous
 » les habitants d'un pays à passer une fois
 » en leur vie sur une planche extrême-
 » ment étroite, sous laquelle coule un
 » torrent profond, rapide & impétueux.
 » L'expérience de dix siècles a appris que
 » de dix personnes qui passent il y en a au
 » moins une qui tombe & qui est noyée,
 » sans parler de celles qui tombent &
 » qu'on peut sauver, mais qui ayant été
 » froissées contre les rocs dont le lit du
 » torrent est rempli, conservent souvent
 » pendant toute leur vie des infirmités
 » qui leur font envier le sort de ceux qui
 » ont péri.

» Les mêmes observations qui ont prou-
 » vé le danger de ce passage, ont fait
 » connoître les causes qui le rendent si
 » dangereux. L'on a vu que plusieurs
 » tomboient par la peur de tomber; d'au-
 » tres parcequ'ils étoient trop pesants &
 » qu'ils donnoient à la planche de faux
 » mouvemens; de troisiemes, parce-

„ qu'ils étoient attaqués, en passant, de
 „ vertiges, de défaillance, d'un accès
 „ d'épilepsie; de quatriemes, parceque
 „ la planche étoit couverte de glace; de
 „ cinquiemes étoient renversés par un
 „ orage violent; d'autres périssoient par-
 „ cequ'ils avoient entrepris ce voyage de
 „ nuit: plusieurs femmes enceintes tom-
 „ boient par la difficulté qu'elles ont à
 „ conserver leur corps en équilibre, &
 „ à voir l'endroit où elles doivent poser
 „ le pied: un grand nombre étoit victi-
 „ me des conseils que des gens bien in-
 „ tentionnés & mal instruits, comme il
 „ en est tant, leur donnoient.

„ Quelqu'un réfléchit & dit: puisque
 „ le passage n'est pas nécessairement mor-
 „ tel, mais que ce sont les circonstances
 „ accidentelles qui le rendent si dange-
 „ reux; puisque nous devons tous le pas-
 „ ser, & que quand nous l'avons passé une
 „ fois, il est très rare que nous le pas-
 „ sions une seconde fois; établissons que
 „ tout le monde passera dans une époque
 „ déterminée par l'absence des circonf-
 „ tances défavorables & la présence des
 „ heureuses, 1°. avant que de connoître
 „ le danger; 2°. avant que d'être devenu
 „ trop pesant; 3°. dans un temps où l'on
 „ n'aura point à craindre en route quel-
 „ que accès de maladie; 4°. lorsqu'il n'y

» aura point de glace sur la planche, &
 » qu'il ne fera point d'orage; 5°. en plein
 » jour: 6°. les femmes passeront toujours
 » avant que d'être enceintes: 7°. tout le
 » monde passera sous la Direction d'un
 » bon guide qui déterminera le temps
 » du passage. Tous les gens sensés, tous
 » les bons citoyens sentiront l'utilité de
 » ce projet, on l'exécutera, & l'on trou-
 » vera qu'il a le plus heureux succès;
 » qu'au lieu d'une dixième partie des
 » passants qui périssoit, il n'en périt pas
 » deux sur deux cents. Les choses étant
 » dans cet état, pense-t-on qu'un pere
 » raisonnable, qui aimeroit véritable-
 » ment ses enfants, ne crût pas remplir
 » un devoir & ne suivit pas les mouve-
 » ments d'une tendresse éclairée en les
 » faisant passer sur la planche, à l'époque
 » favorable, au risque d'un sur deux
 » cents, plutôt que d'attendre que le
 » hasard les y conduisît au risque d'un
 » sur dix. Si cette comparaison est juste,
 » il me semble qu'il est difficile de ré-
 » sister à la conséquence «.

De l'Inoculation de la Rougeole.

§. 83. J'ai dit plus haut, §. 229, qu'on
 a aussi inoculé la rougeole, & je dois
 parler ici de cette méthode, dont on a

L'obligation à M. Fr. HOME, célèbre Médecin, aujourd'hui Professeur en Médecine à Edimbourg, où la rougeole est souvent très fâcheuse; & où, lors même qu'on la regarde comme bénigne, elle emporte la douzième partie des malades.

M. HOME espéra en inoculant, 1°. de diminuer & même d'éloigner absolument la mortalité; 2°. de prévenir la toux qui fait cruellement souffrir les malades, & qui dépend de ce que la première impression du venin se fait sur le poumon où il est porté avec l'air; 3°. d'empêcher les maux d'yeux, & les autres suites funestes que la rougeole ne laisse que trop souvent après elle. Il a eu le plaisir de voir l'événement répondre à ses espérances.

§. 584. Comme il n'y a point de pus dans la rougeole, M. HOME a employé le sang même pour la transmettre; pour cela il fait faire une incision très légère à la peau d'une personne qui a cette maladie, dans l'endroit le plus chargé de boutons, & dans le temps qu'ils sont le plus animés; il trempe un peu de coton dans le sang qui coule, & c'est ce coton dont il se sert pour donner la rougeole. Il fait deux incisions comme dans la petite vérole, mais un peu plus profondes, puisqu'il veut qu'elles saignent, & qu'on

M v

les laisse saigner un quart d'heure avant que d'appliquer le coton. Quand cette application est faite, le pansement se fait tout comme dans la petite vérole, à cette seule différence près, qu'on laisse le coton pendant trois jours avant que de l'ôter; mais je suis porté à croire que ce long séjour du coton & la profondeur des plaies sont superflus.

§. 585. M. HOME fit sa première inoculation le 21 Mars 1708 sur un enfant de sept mois, qui avoit beaucoup d'éruptions à la tête & même sur tout le corps, & un écoulement derrière les oreilles, mais qui d'ailleurs se portoit très bien; il l'inocula avec du coton imbibé deux jours auparavant.

L'enfant commença à être malade le 27, qui étoit le septième jour de l'opération: il eut un peu de fièvre, de chaleur, d'inquiétude, éternua quelquefois, ne toussa en tout que six ou sept fois, & n'eut aucun mal aux yeux. L'éruption commença le 29, & sécha le 3 Avril: la maladie de la peau se guérit parfaitement, & l'enfant se porta très-bien.

§. 586. Une suite d'autres observations ont appris à M. HOME, 1°. qu'on ne doit pas garder du sang plus de dix jours; il paroît qu'il a perdu sa force: 2°. que le temps où le virus commence

à se développer ; c'est le sixieme ou septieme jour ; ce temps paroît plus fixe que dans la petite vérole : 3^o que la rougeole inoculée est beaucoup plus douce que la naturelle ; l'on n'en meurt point , la fièvre, l'inflammation, l'inquiétude ne parviennent point au même degré ; plusieurs malades ne toussent point du tout , les autres très peu ; & l'on ne voit point de ces maladies de langueur qui succèdent si souvent à la rougeole naturelle. Quoiqu'il y ait autant d'éternument, & que l'écoulement des yeux soit quelquefois aussi considérable pendant la force de la maladie ; ils sont entierement guéris dès que la rougeole est sèche.

Les plaies ne suppurent pas aussi longtemps que dans la petite vérole inoculée.

§. 587. L'on voit par tout ce qui a été dit , que dans les pays où la rougeole est aussi fâcheuse qu'en Écosse , c'est un devoir de la faire inoculer. Dans ceux où elle est plus bénigne, l'introduction de cette pratique est moins nécessaire ; mais elle seroit aussi très utile , puisqu'elle épargne aux enfants une toux très fâcheuse , & toutes les suites auxquelles ils sont exposés dans tous les pays.

§. 588. Comme le grand danger de la rougeole vient de l'inflammation des poudrons , que cette inflammation dé-

M vj

pend du venin déposé sur cet organe, & qu'on prévient ce dépôt en appliquant ce venin sur une partie extérieure; on sent que l'inoculation tire ici son plus grand avantage d'elle-même, sans avoir autant besoin de ceux de la préparation que la petite vérole. On ne doit cependant point les perdre de vue; mais comme cette préparation est fondée sur les mêmes principes que celle pour la petite vérole, il est inutile de répéter ici ce que j'en ai dit plus haut.

CHAPITRE XXXIV.

Des Maladies de langueur.

§. 589. **J**E ne me propose point de traiter des maladies de langueur ou chroniques, & je ne destine ce Chapitre qu'à donner quelques directions qui, dans certains cas, peuvent en prévenir la formation, & dans d'autres en arrêter les progrès ou en diminuer les accidents.

§. 590. Les maladies de langueur ont plusieurs causes différentes, & la même cause produit des maladies très différentes, suivant la partie qu'elle attaque. Il y a peu de parties dans lesquelles il n'y ait quelquefois des pierres, ou qui n'aient

été trouvées squirrheuses ; mais les pierres & les squirrhes produisent des symptomes très différents dans les poudons , dans le foie , dans les reins. Je ne parcourrai point toutes ces causes ; je dirai un mot de quelques-unes des plus fréquentes & de quelques maladies les plus communes.

§. 591. Il y a des personnes qui naissent très foibles , & avec une constitution délicate qu'elles conservent toute leur vie ; elles manquent de force , elles ne jouissent jamais d'un parfait bien-être , parce qu'étant extrêmement sensibles à toutes les impressions , les causes les plus légères les jettent dans le mal-aise. La plus petite erreur dans la qualité ou dans la quantité des aliments , les changements de temps , un peu trop de fatigue , la plus petite altération dans leur sommeil , le plus léger trouble de leur ame , produisent sur le champ un changement considérable dans leur santé ; & sans avoir de maladies caractérisées , elles ne se portent jamais bien.

§. 592. La façon dont on élève les enfants peut beaucoup contribuer à réparer ce vice de leur constitution native , & l'on peut rendre très sains des enfants nés très foibles. Je donnerai peut-être un jour le résultat d'un grand nombre d'ob-

servations sur cet objet important; je me borne actuellement à renvoyer à ce que j'en ai dit dans le Chapitre XXVII.

Quand l'art n'a pas cherché, dès la première enfance, à donner les forces que la nature a refusées, ce qui arrive souvent, parce qu'au lieu de voir que les enfants ne sont que foibles, on juge qu'ils sont malades, on les traite comme tels, & on les affoiblit par les remèdes; il est très difficile, pour ne pas dire plus, de procurer une santé tolérable. Le conseil le plus utile que je crois pouvoir donner aux personnes qui sont dans ce cas-là, c'est d'éviter l'écueil contre lequel elles échouent presque toutes, l'espérance de se guérir par les remèdes.

La foiblesse ouvre la porte à toutes les infirmités: elles cherchent à les combattre toutes successivement, & cela souvent par des remèdes très opposés, dont le seul effet certain, est de les affoiblir journellement davantage; elles augmentent par-là le nombre de leurs maux, & se réduisent enfin à l'état le plus triste. Les saignées, les émétiques, les purgations sont pour elles des moyens de destruction, puisque leur but, par rapport à leur santé, doit être d'augmenter leurs forces, & que ces remèdes les diminuent: mais elles ne peuvent espérer de réussir.

que par des moyens doux, long-temps continués, & par des attentions de régime, plutôt que par des remèdes.

La sobriété doit être leur première loi. Des organes foibles, dont l'action est toujours languissante, peuvent peu digérer & peu dissiper; si on leur donne des aliments au delà de leurs forces, ils en sont surchargés & deviennent malades. Non-seulement ils doivent se contenter d'une fort petite quantité d'aliments, mais ils doivent les choisir simplement & faire le moins de mélanges qu'il est possible. Le meilleur pain, pris très modérément, des viandes tendres, ou rôties, ou cuites avec très peu d'eau, mais jamais bouillies, des œufs très frais, du lait, si leur estomac le digère, du poisson, des écrevisses, doivent être la base de leur nourriture; il faut y joindre journellement quelques légumes ou quelques fruits, mais plutôt comme assaisonnement que comme aliment, & seulement ce qu'il en faut pour prévenir le dégoût & éviter les dangers d'une diète entièrement composée de viande, ou au moins de substances animales.

Les alimens gras, salés, fumés, venés, visqueux, pâteux, sont au-dessus des forces de leur estomac & de leurs autres viscères. Les acides les affoiblissent.

Elles doivent être en garde contre une boisson trop abondante qui augmente la foiblesse. L'eau pure est la boisson qui leur convient le mieux : quand elles vivent dans les lieux où l'eau est mauvaise, elles peuvent y suppléer par quelque tisane légèrement amère ; celle de racine de genévrier peut tenir lieu de toutes les autres. Toutes les infusions bues chaudes, quelques vantées qu'elles puissent être, & toutes les liqueurs, sous quelque nom qu'elles se produisent, leur sont nuisibles, quoique différemment. Les vins qui ne sont ni acides, ni spiritueux, mais huileux, nourrissants, fortifiants, pris de temps en temps à petite dose, sont la seule boisson artificielle dont elles doivent faire usage.

Leur souper doit être léger, & elles doivent se coucher de bonne heure & se lever matin ; rien ne contribue plus efficacement à réparer les forces.

Elles doivent fuir l'air chaud & l'air renfermé : l'inaction les tue ; & , après la sobriété, les deux moyens efficaces de rétablissement pour elles, c'est de vivre beaucoup en plein air & de prendre beaucoup de mouvement, sans cependant se fatiguer trop tout à coup. Tous les jeux d'exercice, tous les travaux de la campagne, les promenades à cheval, leur sont très salutaires.

Je fais que souvent ces personnes craignent l'air, vivent renfermées, & font d'une chambre bien calfeutrée un tombeau dans lequel elles végètent fort misérablement, enveloppées de pellisses d'un bout de l'année à l'autre, ne se nourrissant que de soupes & ne s'abreuvant que d'eau chaude. Elles se révolteront en entendant proposer le genre de vie que je viens de décrire; mais je ne leur demande que le courage d'en faire un essai; j'ose assurer qu'au bout de quelques semaines elles ne penseront plus à le quitter.

Il ne leur faut que peu de remèdes. Si leur estomac se trouve embarrassé, elles peuvent, trois ou quatre fois par an, prendre un peu de rhubarbe, & dans l'entre-deux elles peuvent fréquemment prendre de la limaille de fer, ou plutôt de la poudre N^o. 54, le kina, les eaux minérales ferrées pendant long-temps, mais à petites doses; les bains froids peuvent aussi leur être quelquefois très utiles: & l'on voit que ce traitement est le même que j'ai indiqué pour les personnes catarrheuses, §. 135.

§. 593. J'ai supposé dans l'article précédent que ces enfans foibles n'étoient que foibles: si la foiblesse est l'effet de la corruption des humeurs, s'ils ont été for-

més & nourris d'un sang empoisonné, la façon de vivre la plus sobre & la plus réglée leur est indispensablement nécessaire; mais seule elle ne peut pas les guérir, & il faut employer de très bonne heure & dès les premières semaines de leur enfance, si l'on trouve déjà à cette époque, ce qui arrive souvent, des signes qui caractérisent l'espèce de vice dont leurs humeurs sont atteintes, il faut, dis-je, employer dès les premières semaines de leur enfance les remèdes les mieux indiqués. Leur succès est d'autant plus sûr qu'on les emploie plutôt; il est plus aisé à cette époque de détruire le mal; & d'ailleurs quand on seroit aussi sûr de la détruire quelques années après, son action pendant les premières années de la vie endommage inévitablement la santé, & les maux qu'elle produit sont quelquefois irréparables. J'ai cru devoir donner ici ce conseil aux parents assez vertueux pour s'avouer à eux mêmes, & à un Médecin honnête & éclairé, leurs fautes & leur malheur, & pour ne pas sacrifier la santé & le bonheur de leurs enfants à une fausse honte. Mais je ne puis entrer dans aucuns détails, ils ne peuvent pas être abrégés, & ne sont pas de nature d'ailleurs à être saisis par les personnes dont la Médecine n'est pas la vocation.

§. 594. Des personnes nées fortes peuvent tomber dans la plus grande foiblesse par plusieurs raisons. Des maladies aiguës souvent réitérées, des hémorragies abondantes, & par-là même les couches fréquentes, les fausses couches, les blessures considérables, des excès en tout genre, de longues fatigues, une suite de chagrins, un long usage de mauvais aliments, un long séjour dans un air mal-sain, ont souvent réduit les personnes les plus vigoureuses à l'état de foiblesse dont j'ai déjà parlé : il demande les mêmes soins & les mêmes attentions indiqués dans le §. 593 ; mais on a beaucoup plus d'espérance de réussir que quand la foiblesse est un vice de naissance.

§. 595. Le dérangement des digestions, ou l'affaiblissement des organes qui servent à cette fonction, est après la foiblesse générale une des principales causes des maladies de langueur. Si l'on fait attention que l'estomac est la partie qui souffre immédiatement de toutes les erreurs qu'on commet dans la quantité, la qualité, le mélange des aliments & des boissons, erreurs qui sont innombrables & dont presque personne n'est exempt, on comprendra combien il est aisé qu'il se dérrange : si l'on réfléchit à l'importance de ces fonctions, on comprendra qu'elles

fâcheuses suites ce dérangement doit avoir. Les dérangements de l'estomac sont funestes à la santé, mais ils ne sont pas tous de la même espèce, ni près de-là : il y en a de très opposés les uns aux autres ; & les conseils généraux qu'on peut donner avec confiance se réduisent à un assez petit nombre.

C'est dans ce cas que l'observation de la diète est la plus importante. Le régime ne peut pas être trop simple, la mastication la plus exacte doit diminuer l'ouvrage de l'estomac. Tous ceux qui l'ont foible doivent éviter les alimens gras, salés, fumés, venés, visqueux ; les crèmes, les pâtisseries, les fritures, les viandes de cochon, d'oie, de canard, de fauve, & en général tous les aliments qui sans être indigestes, les auront incommodés plusieurs fois, puisque les estomacs foibles sont sujets à des bisarreries qui font qu'entre plusieurs aliments qui paroissent avoir les mêmes qualités & être également digestibles, il s'en trouve qui incommode assez constamment.

Il est aussi important pour les personnes dont je parle de régler la quantité ainsi que le choix des aliments ; elles doivent être sur-tout fort attentives à ne jamais manger qu'elles ne sentent que les derniers aliments qu'elles ont pris font

entièrement digérés. Elles ne doivent boire que de l'eau, & sur-tout elles doivent s'astreindre à souper très peu. Je répéterai plus d'une fois ce conseil dans la suite de ce Chapitre, & je ne puis trop le répéter, parce qu'il est de la plus grande importance, non-seulement dans les maladies particulières des organes de la digestion, mais encore dans le plus grand nombre des maladies de langueur qui les dérangent toujours plus ou moins, & qui altèrent aussi le sommeil. Dans cet état un souper trop considérable produit deux maux : premièrement il ne se digère pas, en second lieu il trouble le sommeil ; de là tous les maux qui résultent des mauvaises digestions & d'un mauvais sommeil ; pendant la nuit, l'agitation, la fièvre, le mal de tête ; le lendemain, le mal-aise, la foiblesse, par-là même l'augmentation du mal : au lieu qu'un souper proportionné à la foiblesse de l'estomac se digère bien, & laisse jouir d'un sommeil tranquille : & comme de bonnes digestions & un bon sommeil sont les deux grands moyens de réparation que la Nature a donnés aux hommes, on sent combien il est important de les conserver le plus qu'il est possible.

§. 696. Non-seulement les maladies aiguës affoiblissent, &, si elles sont fré-

quentes rendent valétudinaire , mais elles jettent aussi dans les maladies chroniques les plus caractérisées, en laissant dans le corps ces dérangements qui les produisent. Cela arrive, comme je l'ai dit §. 25, ou quand elles ont été négligées dans les commencements, ou quand elles ont été mal traitées, ou quelquefois quand elles ont été si violentes que tous les secours n'ont pu qu'empêcher qu'elles devinssent mortelles, sans pouvoir parvenir à une guérison complète.

L'on peut ranger sous deux classes les désordres que laisse après elle une maladie aiguë mal guérie, & qui deviennent cause de maladie de langueur, ou un principe de corruption dans la masse générale des humeurs, ou un vice dans quelque organe particulier. Je n'entrerais pas dans une énumération des différents désordres renfermés dans ces deux classes générales : je ne parlerai que des trois plus fréquentes, un principe de suppuration dans le sang, la corruption de la bile, l'obstruction de quelque viscère, après avoir de nouveau averti combien il est important de soigner les maladies aiguës dès les commencements, de les bien soigner, & de ne les point abandonner qu'elles ne soient entièrement guéries.

§. 597. Si un malade qui relève d'une

maladie aiguë ne recouvre ni l'appétit, ni le sommeil, ni les forces, s'il éprouve souvent du mal-aise, s'il est inquiet, il est certain que la maladie a été terminée imparfaitement; & l'on doit, sans différer, s'adresser à une personne en état de distinguer le mal dont on est affecté, & d'y remédier pour en prévenir les suites pendant qu'il en est peut-être encore temps; mais malheureusement on néglige ces premiers germes des maladies les plus cruelles, ou, ce qui est encore plus fâcheux, on les traite sans réflexion & sans méthode par des purgatifs âcres réitérés, ou par d'autres remèdes violents qui affoiblissent le malade & fortifient la cause de la maladie, ou par des stomachiques échauffants, qui, bien loin de produire l'effet qu'on en attend, augmentent la fièvre & le dégoût.

§. 598. Des frissons fréquents, sur-tout le soir, une petite toux, des sueurs abondantes pendant la nuit, une augmentation rapide de maigreur, des moments de chaleur incommode, sur-tout après avoir mangé, un pouls toujours fréquent, font présumer que le sang est infecté de pus; & c'est une suite fréquente des maladies inflammatoires. S'il y a une *vomique* dans le poumon, on la reconnoîtra par les symptomes décrits §. 67 & 68.

§. 599. Une autre suite des maladies aiguës, sur-tout putrides, c'est, comme je l'ai dit, une altération considérable de la bile, qui acquiert pendant la fièvre un principe de corruption qu'elle ne peut plus perdre. Un dégoût insurmontable pour les aliments, & sur-tout pour les viandes, une inquiétude continuelle, un sentiment incommode dans le voisinage de l'estomac, le teint presque toujours un peu jaune, une insomnie totale, des selles très irrégulières, souvent une diarrhée fétide, sont des symptômes qui accompagnent ordinairement cet état.

§. 600. Si une fièvre mal guérie laisse un endurcissement dans quelque partie, une douleur fourde, ou plutôt un sentiment de pesanteur dans cette partie, joint aux signes qui font connoître que ses fonctions se font moins bien qu'à l'ordinaire, & à ce sentiment inexprimable qu'on éprouve quand on ne se porte pas bien, sans cependant avoir autant de fièvre, d'inquiétude & de dégoût que dans les deux maladies précédentes, §. 599 & 600, sont les symptômes qui le font connoître. Dans plusieurs cas le tact fournit la preuve la plus sûre de l'obstruction, il en fait connoître la situation, l'étendue, le degré.

§. 601. Quand on a lieu de croire qu'il

Y

Y a du pus dans le sang, ou que la bile est corrompue, l'on ne doit vivre que de végétaux, tels que différentes espèces de racines, de farineux, d'herbages, de fruits; on ne doit boire que de l'eau ou du petit-lait, ou de l'eau rendue acide avec un peu de jus de citron ou d'esprit de vitriol. Les mouvements violents ou un mouvement trop continué, nuisent dans ces deux cas, en augmentant la fièvre & en hâtant par-là la corruption des humeurs.

§. 602. Quoique l'endurcissement de quelque viscere, §. 601, soit moins fâcheux que ces deux autres maladies, & qu'on voie tous les jours des personnes qui en sont attaquées, & qui vivent très long-tems sans en être que très peu affectées, il arrive aussi souvent que venant à faire des progrès considérables, non seulement les fonctions de l'organe attaqué sont entièrement dérangées, mais celles des parties voisines se dérangent aussi par l'irritation & la compression qu'elles souffrent; & il en résulte une foule de maladies chroniques, les plus cruelles & les plus incurables: c'est une des causes les plus fréquentes des hydropiques. La guérison de ces tumeurs demande beaucoup d'attention de la part du Médecin, & beaucoup de patience & de

constance dans l'usage des remèdes de la part du malade. Le régime doit être composé de végétaux, sur-tout d'herbes & de fruits fondants, & d'un peu de viande rendre; l'on doit être très réservé sur l'usage des acides proprement dits, pris seuls ou à grosses doses, & éviter absolument tous les aliments que j'ai déconseillés plus haut §. 556. Le petit-lait N°. 17, les pillules N°. 18, & celles N°. 57, plusieurs eaux minérales, les jus des plantes chicoracées, sont des remèdes très bien indiqués, & qui ont souvent produit de très bons effets.

§. 603. Ces endurcissements des visceres, ce principe de pus dans le sang, & cette corruption de la bile, se forment souvent sans avoir été précédés par une maladie aiguë: on les reconnoitra aux mêmes symptomes que j'ai déjà indiqués.

§. 604. Les maladies des nerfs forment plus de la moitié des maladies de langueur; les personnes qui en sont atteintes peuvent trouver quelques directions pour en modérer les accidents & en ralentir les progrès, §. 500, 501, 502, 503, 516, 517.

§. 605. Celles qui ont la respiration gênée, qui ne peuvent point marcher sans être oppressées, qui ont quelquefois un peu de toux, qui éprouvent de

fréquentes palpitations sans être sujettes aux maux de nerfs; qui ne peuvent pas dormir quand elles ont la tête basse, ou dans un lit fermé, ou dans une chambre un peu chaude, ou qui se réveillent avec beaucoup d'angoisses après leur premier sommeil; les personnes, dis-je, chez lesquelles tous ou quelques-uns de ces symptômes se trouvent réunis, portent quelque vice dans la poitrine qui peut les conduire à des maladies très graves, & très cruelles. Mais comme ces symptômes, très semblables en apparence, peuvent dépendre de plusieurs causes très différentes & très opposées, les seuls avis généraux que je puisse donner, c'est 1°. qu'il est encore plus important dans ces maladies que dans la plupart des autres d'y remédier de bonne heure; 2°. qu'il est plus dangereux dans ce cas que dans tout autre, de hasarder des remèdes ou violents, ou mal indiqués; 3°. qu'il est de la plus grande importance d'observer le régime le plus exact, & de se réduire à une très petite quantité d'aliments les plus simples, à ne boire que de l'eau, à ne souper presque point, & à éviter également l'inaction & les exercices trop violents.

§. 606. Je n'étendrai pas davantage ce Chapitre, mais je le finirai en répé-

N ij

292 DES MALADIES DE LANGUEUR.

tant (on ne doit pas craindre les répétitions dans un Ouvrage comme celui-ci) que les maladies les plus graves commencent par les plus légères incommodités , quelquefois par un coup ou par une chute auxquels on n'a pas fait assez d'attention (voyez §. 442 , 453) ; que par-là même , quand une incommodité quelconque , qui a son siege dans les parties intérieures reparoit souvent , que quand quelque fonction est souvent dérangée , que quand quelque évacuation ne se fait pas comme elle devroit se faire , on doit d'abord chercher à y remédier ; que les remèdes pris sans direction & sans méthode sont très souvent mortels , sont ordinairement beaucoup de mal , & ne font jamais de bien que par un hasard sur lequel il est insensé de compter ; enfin , qu'une très grande sobriété , une grande modération dans les mouvements de l'ame , & une vie active sans excès sont les seuls remèdes qui puissent convenir dans toutes les maladies de langueur.



CHAPITRE XXXV.

Des Charlatans & des Maiges.

§. 607. IL me reste à parler d'un fléau qui fait plus de ravages que tous les maux que j'ai décrits, & qui, tant qu'il subsistera, rendra inutiles toutes les précautions qu'on prendra pour la conservation du peuple ; ce sont les Charlatans. J'en distinguerai de deux espèces ; les Charlatans passants, & ces faux Médecins de villages, tant mâles que femelles, connus sous le nom de *Maiges*, & qui le dépeuplent sourdement.

Les premiers, sans visiter les malades, débitent des remèdes dont quelques-uns ne sont qu'extérieurs & ne font pas toujours du mal ; mais les intérieurs sont très souvent pernicieux. J'en ai vu les effets les plus cruels, & il ne passe point de ces misérables dont l'entrée au pays ne coûte la vie à quelques-uns des habitants. Ils nuisent encore d'une autre façon, en emportant une grande quantité d'argent comptant, & en enlevant annuellement quelques milliers de francs à cette partie des habitants pour qui l'argent est le plus précieux. J'ai vu

avec douleur le laboureur & l'artisan dénués des secours les plus nécessaires à la vie, emprunter de quoi acheter chèrement le poison destiné à combler leur misère en aggravant leurs infirmités, & souvent en les jettant dans des maux de langueur qui réduisent toute une famille à la mendicité.

§. 608. Un homme ignorant, fourbe, menteur & impudent, séduira toujours le peuple grossier & crédule, incapable de juger de rien, de rien apprécier, qui sera éternellement la dupe de quiconque aura la bassesse de chercher à éblouir ses sens, & qui par-là même sera friponné par les Charlatans tant qu'on les tolérera. Mais le Magistrat son tuteur, son protecteur, son pere, ne devoit-il pas se soustraire à ce danger en prohibant sévèrement l'entrée de ce pays où les hommes sont précieux & l'argent si rare, à des hommes pernicioeux qui détruisent les uns & emportent l'autre, sans jamais y faire le plus petit bien ? Des raisons aussi fortes peuvent-elles permettre de différer plus long-temps leur exil, puisqu'il n'y a pas la plus petite raison de les admettre ?

§. 609. Les Maiges n'emportent pas il est vrai, l'argent du pays comme les Charlatans passants ; mais le ravage qu'ils

font parmi les hommes est continuel , & par-là même immense ; & chaque jour de l'année est marqué par le nombre de leurs victimes. Ils friponnent d'ailleurs cruellement le peuple en lui vendant dix fois au-dessus de leur valeur les remèdes avec lesquels il les empoisonnent.

Sans aucune connoissance, sans aucune expérience, armés de trois ou quatre remèdes dont ils ignorent aussi profondément la nature que celles des maladies dans lesquelles ils les employent , & qui étant presque tous violents sont véritablement un glaive dans la main d'un furieux , ils empirent les maux les plus légers , & rendent à coup sûr mortels ceux qui sont un peu plus graves , mais qui se feroient guéris si on les eût seulement abandonnés à la nature ; à plus forte raison s'ils avoient été bien traités.

§. 610. Le brigand qui assassine au milieu du grand chemin laisse au moins la double ressource de se défendre & d'être secouru ; mais l'empoisonneur qui surprend la confiance du malade & le tue , est cent fois plus dangereux & aussi punissable.

L'on signale les bandes de voleurs qui s'introduisent dans le pays ; il seroit encore plus à souhaiter qu'on eût un rôle de tous ces faux Médecins de l'un & de

l'autre sexe, & qu'on en publiât la description la plus exacte accompagnée de la liste de leurs exploits sanglans. L'on inspireroit peut-être par-là une frayeur salutaire au peuple qui ne s'exposeroit plus à être la victime innocente de ces bourreaux.

§. 611. Son aveuglement sur cette double espece d'êtres malfaisants est inconcevable. Celui qu'il a en faveur des Charlatans l'est cependant moins, parce que ne les connoissant pas il peut leur supposer une partie des talents & des connoissances qu'ils s'arrogent. Il faut donc l'avertir, & on ne peut trop le lui redire, que malgré l'appareil pompeux dont quelques-uns se parent, ce sont toujours des hommes vils qui, incapables de gagner leur vie par aucun travail honnête, ont fondé leur subsistance sur leur propre impudence & son imbécille crédulité; qu'ils n'ont aucune connoissance; que leurs titres & leurs patentes sont sans aucune autorité, parce que par un misérable abus ces actes sont devenus une denrée de commerce qu'on obtient à très vil prix, tout comme le surtout galonné qu'ils achètent à la fripperie; que leurs certificats de guérisons sont chimériques ou faux; & qu'enfin quand sur le nombre prodigieux de gens qui prennent

leurs remèdes, il y en auroit quelques-uns de guéris, & il est presque physiquement impossible que cela n'arrive pas, il n'en seroit pas moins vrai que c'est une espece destructive. Un coup d'épée dans la poitrine en perçant un abcès sauva un homme que ce mal auroit tué; les coups d'épée n'en sont pas moins mortels. Il n'est point étonnant même que ces gens-là (je dis la même chose des Maiges), qui tuent des milliers de gens que la nature seule ou aidée des secours de la Médecine auroit sauvés, guérissent de temps en temps un malade qui a été entre les mains des plus habiles Médecins. Souvent les malades de l'ordre de ceux qui s'adressent aux gens de cet acabit, soit qu'ils ne veuillent pas s'astreindre au traitement qu'exige leur maladie, soit que rebuté par leur peu de docilité, le Médecin ne leur continue pas ses conseils, vont chercher des gens qui leur promettent une guérison prompte, & hasardent des remèdes qui en tuent plusieurs, & en guérissent un qui se trouve la force de résister, un peu plus vite que ne l'auroit fait un Médecin. Il ne seroit que trop aisé de se procurer dans toutes les paroisses des catalogues qui mettroient sous les yeux la vérité de ces propositions.

§. 612. Le crédit de ce Charlatan de

N v

foire, que cinq ou six cents payfans entourent, *grands yeux ouverts, gueule béante*, & se trouvent fort heureux qu'il veuille bien leur friponner leur nécessaire, en leur vendant quinze ou vingt fois au-delà de sa valeur un remède dont la plus grande qualité seroit d'être inutile; le crédit, dis-je, de ce fripon toléré tomberoit bientôt, si l'on pouvoit persuader à chacun de ses auditeurs, ce qui est exactement vrai, qu'à un peu de souplesse près dans la main, il en fait tout autant que lui; & que, s'il peut acquérir son impudence, il aura dans un moment la même habileté, & méritera la même réputation & la même confiance.

§. 613. Si le peuple raisonnoit, il seroit aisé de le défabuser: mais ceux qui le conduisent doivent raisonner pour lui. J'ai déjà prouvé le ridicule de sa confiance aux Charlatans proprement ainsi dits: celle qu'il a pour les Maiges est encore plus insensée.

L'art le plus vil s'apprend; l'on n'est fave-tier, l'on ne raccommode de vieux morceaux de cuir, que quand on a fait un apprentissage, & l'on n'en fera point pour l'art le plus nécessaire, le plus utile, le plus beau! L'on ne confie une montre pour la raccommoder qu'à celui qui a passé bien des années à étudier comment

elle est faite, & qu'elles sont les causes qui la font bien aller & qui la dérangent; & l'on confiera le soin de raccommo-der la plus composée, la plus délicate & la plus précieuse des machines, à des gens qui n'ont pas la plus petite notion de sa structure, des causes de ses mouvements & des instrumens qui peuvent la réta-
blir.

Qu'un soldat, chassé de son régiment à cause de ses coquineries, ou qui a dé-ferté par libertinage; qu'une banquerou-rier, qu'un ecclésiastique flétri, qu'un barbier ivrogne, qu'une foule d'autres personnages aussi vils, viennent afficher qu'ils remontent les bijoux dans la per-fectiō; s'ils ne sont pas connus, si l'on ne voit pas de leur ouvrage, si l'on n'a pas des témoignages authentiques de leur probité & de leur habileté, personne ne leur confiera pour quatre sols de pierres fausses. Ils mourront de faim. Mais qu'au lieu de se faire Joailliers ils s'affichent Médecins, on achètera très chèrement le plaisir de leur confier sa vie, dont ils ne tarderont pas à empoisonner les restes.

§. 614. Les plus grands Médecins, ces hommes rares, qui nés avec les plus heureux talens ont éclairé leur esprit dès leur plus grande enfance; qui ont cultivé ensuite avec soin toutes les parties de la

N vj

physique ; qui ont sacrifié les plus beaux moments de leur vie à une étude suivie & assidue du corps humain , de ses fonctions , des causes qui peuvent les empêcher , & de tous les remèdes ; qui ont surmonté le désagrément de vivre dans les hopitaux , parmi des milliers de malades ; qui ont réuni à leurs propres observations celles de tous les temps & de tous les lieux : ces hommes rares , dis-je , ne se trouvent pas même tels qu'ils voudroient être pour se charger du précieux dépôt de la santé humaine ; & on le remettra à des hommes grossiers , nés sans talents , élevés sans culture , qui souvent ne savent pas même lire , qui ignorent tout ce qui a quelque rapport à la médecine , aussi profondément que les mœurs des Sauvages Asiatiques , qui n'ont veillé que pour boire , qui souvent ne font cet horrible métier que pour fournir à leur boisson , & ne l'exercent que dans le vin , qui ne se sont fait Médecins que parce qu'ils étoient incapables d'être quelque chose. Une telle conduite paroîtra à tout homme sensé le comble de l'extravagance.

Si l'on entroit dans l'examen des remèdes qu'ils emploient , si on les comparoit aux besoins des malades à qui ils les ordonnent , on seroit saisi d'horreur ,

& l'on gémiroit sur le sort de cette infortunée partie du genre humain, dont la vie si importante à l'état est misérablement confiée aux plus meurtriers des êtres.

§. 615. Quelques-uns d'eux sentant bien le danger de l'objection tirée du manque d'études, ont cherché à la prévenir en répandant parmi le peuple un préjugé qui n'est que trop accrédité aujourd'hui; c'est que leurs talents pour la médecine sont un don surnaturel, fort supérieur par là même à toutes les connaissances humaines. Ce n'est point à moi à montrer l'indécence, le crime, l'irréligion d'une telle fourberie, ce seroit empiéter sur les droits de Messieurs les Pasteurs: mais qu'il me soit permis de les avertir que cette branche de superstition, ayant les suites les plus cruelles, mérite toute leur attention; & en général il seroit d'autant plus à souhaiter qu'on combattît la superstition, qu'un esprit imbu de préjugés faux n'est pas propre à recevoir une doctrine véritable. Il y a des scélérats qui, espérant de s'accréditer par la crainte autant que par l'espérance, ont poussé l'erreur jusqu'à laisser douter s'ils tenoient leur puissance du Ciel ou de l'Enfer. Voilà les hommes qui disposent de la vie des autres.

§. 616. Un fait que j'ai déjà indiqué, & qu'on n'expliquera jamais, c'est l'empressement du payfan à se procurer les meilleurs secours pour ses bêtes malades. Quelque éloigné que soit le *Médecin vétérinaire*, ou l'homme qu'on croit tel (car malheureusement il y en a encore trente mauvais pour un bon dans ce pays), s'il a beaucoup de réputation, il va le consulter, ou il le fait venir à tout prix; quelque coûteux que soient les remèdes qu'il indique, s'ils passent pour les meilleurs, il se les procure: mais dès qu'il s'agit de lui, de sa femme, de ses enfants, il se passe de secours ou se contente de ceux qui s'offrent sous sa main, quelque pernicieux qu'ils soient sans en être moins coûteux; car c'est une injustice criante que les sommes extorquées par quelques Maiges, ou aux patients, ou plus souvent à leurs héritiers.

§. 617. L'on trouve dans un excellent *Mémoire sur la population de ce pays* une observation importante, & qui démontre évidemment les ravages des Maiges; c'est que dans les années communes, la proportion entre le nombre des habitants d'un lieu & des morts n'est pas extrêmement différente à la ville & à la campagne; mais quand la même épidémie attaque la ville & les villages, cette

différence est énorme, & le nombre des morts, comparé à celui des habitants dans le village où le Maige exerce son empire destructif, est infiniment plus grand que dans la ville.

Je trouve dans le second volume des Mémoires de la SOCIÉTÉ ÉCONOMIQUE de BERNE pour 1762, un autre fait également important, rapporté par un des plus éclairés observateurs qui travaillent pour ce Journal. » Il regne, *dit-il*, (à » Cottens à la Côte) des pleurésies & » des péripneumonies; il en est mort » quelques payfans de ceux qui consul- » tant les Maiges ont pris leurs remèdes » échauffants; ceux qui ont suivi la mé- » thode opposée se sont presque tous tirés » d'affaire «.

§. 618. Je ne puis pas m'étendre plus long-temps sur cette matière, dont l'amour de l'humanité m'a forcé à dire quelque chose, mais qui mériterait d'être traitée plus au long, & qui est de la plus grande conséquence. Il n'y a que les Médecins qui puissent se tranquilliser sur cet horrible abus, s'ils n'étoient animés que par des vues d'intérêt, puisque les Maiges diminuent le nombre des consultants du peuple, qui ne sont pour eux qu'une occupation pénible. Mais quel est le Mé-

decin assez vil pour vouloir acheter quelques heures de tranquillité à un prix aussi cher & aussi odieux ?

§. 619. Après avoir montré le mal, je souhaiterois de pouvoir indiquer des remèdes sûrs, mais cela est difficile.

Le premier, c'est peut-être d'avoir fait connoître le danger & d'avoir fait tourner les yeux sur cet abus homicide qui, joint aux autres causes de dépopulation, tend à rendre ce pays désert.

§. 620. Le second, & sans contredit le plus efficace, est celui dont j'ai déjà parlé; n'admettre aucun Charlatan passant, & signaler tous les Maiges; peut-être même qu'il conviendrait de leur infliger des peines corporelles, comme elles ont été ordonnées en différents lieux par des Edits souverains; on devroit au moins les couvrir d'infamie, en suivant une pratique usitée dans une grande ville de France. » Quand il se trouvoit des » Charlatans à Montpellier, on étoit en » possession de les mettre sur un âne » maigre & fâcheux, la tête tournée vers » la queue; on les promenoit en cet état » par toute la ville au bruit des huées » des enfants & de toute la populace, » les frappant, leur jettant des ordures,

» les tiraillant de tous côtés & les mau-
 » dissant « (1).

§. 621. Un troisieme moyen, ce seroit des instructions pastorales sur cet objet. La conduite du peuple à cet égard est un vrai suicide, & il seroit important de l'en convaincre. Mais l'inefficace des exhortations réfléchies les plus fortes sur tant d'autres articles, ne fait-elle point craindre le même sort pour celle-ci? L'usage a décidé qu'il n'y a aujourd'hui de vice qui exclue du titre & de la considération d'honnête homme, que le vol ouvert & caractérisé, & cela par cette raison simple, c'est que nous tenons à nos biens plus qu'à toute autre chose; l'homicide même est honnête dans un très grand nombre de cas: peut-on espérer de persuader qu'il y a du crime à confier sa santé à des empoisonneurs, sous l'espérance de guérison? Un remède plus sûr, sans doute, ce seroit de faire sentir au peuple, ce qui seroit fort aisé, qu'il lui en coûtera moins pour être bien soigné, que pour être bourraudé. L'appât

(1) Une Ordonnance publiée en 1766 défendit tout exercice de médecine dans ce pays à ces êtres malfaisants, & prouve l'intention bienfaisante du Prince; mais comme on ne tient point la main à l'exécution elle devient inutile au peuple.

du bon marché le ramenera beaucoup plus sûrement que l'aversion du crime.

§ 622. Le quatrième remède, qui ne feroit sûrement pas inutile, ce feroit de retrancher des almanachs ces règles de médecine astrologique, qui contribuent continuellement à entretenir des préjugés dangereux sur une science dans laquelle les plus petites erreurs sont funestes. Que de paysans morts (je l'ai déjà dit) pour avoir différé, rejeté, ou mal placé une saignée dans une maladie aiguë, parce que l'almanach le vouloit ainsi! N'est-il point à craindre, pour le dire en passant, que la même cause ne nuise à leur économie, & qu'en consultant la lune, qui n'a aucune influence, ils ne négligent les attentions relatives aux autres circonstances qui en ont beaucoup?

§. 623. Un cinquième remède feroit un établissement d'hopitaux pour les malades dans différentes villes du pays.

Il y a un grand nombre de moyens aisés pour les fonder & les entretenir presque sans nouvelles dépenses, & les avantages qui en résulteroient seroient immenses; d'ailleurs, quelque considérables que fussent les dépenses, en est-il de plus importantes? Elles sont sans doute de devoir, & l'on ne tarderoit pas à s'appercevoir qu'elles rapportent un

intérêt réel plus fort qu'on ne pourroit l'espérer d'aucun autre emploi de l'argent. Il faut, ou admettre que le peuple est inutile dans un Etat, ou convenir qu'on doit pourvoir aux soins de sa conservation. Un Anglois respectable, qui après avoir tout vu avec beaucoup de soin, s'est occupé profondément & utilement des moyens d'augmenter les richesses & le bonheur de ses compatriotes, se plaint en Angleterre, pays du monde où les hopitaux sont le plus multipliés, que le peuple malade n'est pas assez secouru. Que doit-ce être dans les pays où il n'y en a point ? » Les secours de chirurgie & de médecine trop abondants dans les villes, ne sont point assez répandus dans les campagnes ; & les payfans sont sujets à des maladies assez simples mais qui faute de soins dégèrent en une langueur mortelle «.

§. 624. Enfin si l'on ne peut pas remédier aux abus (ceux qui regardent les Charlatans ne sont pas les seuls, & l'on ne donne pas ce nom à tous ceux qui le mériteroient), il seroit sans doute avantageux de détruire tout art médicinal. Quand les bons Médecins ne peuvent pas faire autant de bien, que les mauvais de mal, il y a un avantage réel à n'en

point avoir. Je le dis avec conviction ; l'anarchie en médecine est la plus dangereuse de toutes. Libre de toute règle & sans loix , cette science est un fléau d'autant plus affreux qu'il frappe sans cesse ; & si l'on ne peut pas réparer le désordre , il faut ou défendre sous de rigoureuses peines l'exercice d'un art qui devient si funeste , ou , si les constitutions d'un Etat ne permettoient pas ce moyen violent , ordonner , comme dans les grandes calamités , des prières publiques dans tous les temples.

§. 625. Un autre abus , moins dangereux que ceux dont je viens de parler , qui ne laisse pas cependant de faire des maux réels , dont le moindre est de sortir beaucoup d'argent du pays , mais dont le peuple est moins la victime que les gens aisés , c'est l'imbécile aveuglement avec lequel on s'en laisse imposer par les pompeuses annonces de quelque remède universel qu'on tire dispendieusement de l'étranger. Les personnes au-dessus du commun peuple ne courent pas au Charlatan , parce qu'ils croiroient s'avilir en se mêlant à la foule ; mais si ce même Charlatan , au lieu de venir , s'étoit tenu dans quelque ville étrangère ; si au lieu de faire afficher ses placards aux coins des rues , il les avoit fait insérer dans les

Mercurès ou dans les Gazettes (1) ; si au lieu de vendre ses remèdes lui-même , il avoit établi des bureaux dans chaque ville ; si au lieu de les vendre vingt fois au-dessus de leur valeur , il avoit encore doublé ce prix ; au lieu d'avoir les charlands du peuple , il auroit eu ceux du citadin aisé de tous les ordres , & presque de tous les pays. Telle personne , sensée à tout autre égard , qui hésitera de confier sa santé à des Médecins dignes d'une entière confiance , hasardera par une folie inconcevable le remède le plus risqué , sur la foi d'un placard imposteur , publié par un homme aussi vil que le Charlatan qu'il méprise parce qu'il fait jouer du cor de chasse sous sa fenêtre , & qui n'en diffère cependant que par les circonstances que je viens d'indiquer.

§. 626. Il n'y a presque pas d'années qu'il ne s'accrédite quelqu'un de ces remèdes , dont les ravages sont plus ou moins grands à proportion de leur plus ou moins de vogue. Peu heureusement en ont eu autant que les poudres d'un

(1) Après les premières éditions de cet ouvrage , on défendit l'annonce de ces misérables secrets dans les papiers publics ; mais les Entrepreneurs perdoient la rétribution qu'ils en tiroient , & bientôt l'intérêt de quelques particuliers pévalut sur celui du public.

nommé *Ailhaud*, habitant d'Aix en Provence, & indigne du nom de Médecin, qui a inondé l'Europe, pendant quelques années d'un purgatif âcre, dont le souvenir ne s'éteindra que quand toutes ses victimes auront fini. Je soigne depuis long-temps plusieurs malades, dont j'ai adouci les maux sans espérer de les guérir jamais, & qui ne doivent les tristes jours qu'ils coulent qu'à l'usage de ces poudres; & j'ai vu depuis très peu de temps deux personnes que ce poison a tuées cruellement. Un Médecin François, aussi célèbre par ses talents & ses connoissances, que recommandable par son caractère, a publié quelques-unes des sinistres catastrophes que son usage a occasionnées; & si l'on recueilloit ces observations dans tous les endroits où on l'a employé, on formeroit un volume qui effrayeroit (1).

(1) Au moment où l'on alloit mettre en vente la seconde édition originale de cet ouvrage, mon Libraire m'envoya un livret qu'il venoit de recevoir, imprimé à Carpentras, & intitulé, *Lettres adressées à M. Barbeau Dubourg, &c. en réponse à ce qu'il a avancé d'après le Sieur Tissot, contre le remède universel & son auteur*; & il me demandoit en même temps si je voulois qu'on retardât la distribution pour faire une réponse. Je parcourus l'élégant recueil, & je trouvai qu'il

§. 627. Heureusement tous ces remèdes qu'on débite, ne sont ni aussi accrédités, ni aussi dangereux; mais l'on doit juger toutes ces affiches sur ce principe: je n'en connois point de plus vrai en Phy-

n'en méritoit aucune; je le trouve encore aujourd'hui. Mais en ayant reçu un exemplaire par la poste, quelque mois après, sans seing & sans armes. j'ai cru devoir en accuser ici la réception à la personne qui a bien voulu en enrichir ma bibliothèque. Si c'est un partisan de la noblesse, de la science, des *talents sublimes* (page 51) de M. Ailhaud, Baron de Castelet (page 6), *grand personnage* (page 53), *second Salomon* (page 43) que Dieu a voulu choisir pour être *l'instrument de la Médecine* (page 113), & qui en est le *facultatif* par Lettres du Roi (page 113); si, dis-je, c'est un partisan de M. Ailhaud, fût-il celui qui croit qu'après Dieu, il est le *Sauveur des hommes*, & qu'il ne s'en dédiroît pas, dût-il être *anathème* (page 56), j'aurai l'honneur de lui dire, après lui avoir fait mes justes remerciements, que je continue à être convaincu que les poudres du nommé *Ailhaud*, Baron de Castelet, ont coûté la vie à une multitude de gens, & la santé à un bien plus grand nombre; & qu'il auroit été bien à souhaiter, malgré le bien qu'elles peuvent avoir fait à quelques personnes qui avoient besoin de forts purgatifs, que toutes les Puissances de l'Europe eussent pris, quand elles commencèrent à s'introduire, le parti qu'on a pris en Russie, il y a quelques années, celui d'en interdire l'entrée sous des peines sévères. Si c'est un Anti-Ailhau-diste qui l'ait fait par bonté pour moi, & dans l'idée que je devois y répondre, je lui fais mes

sique & en Médecine, c'est que quiconque annonce un remède universel est un imposteur, & qu'un tel remède est impossible & contradictoire. Je n'entrerais point dans des détails de preuve; mais

excuses de ce que je ne déferé pas à son avis; & je ne doute pas qu'il n'en change dès qu'il voudra bien y réfléchir un moment. Des deux nouvelles victimes dont je parle dans ce paragraphe, l'une étoit un homme robuste de 55 ou 56 ans, qui jouissoit de la plus parfaite santé, à cela près qu'il avoit des pesanteurs dans l'estomac après le repas, depuis quelques années; les premières prises ne lui firent pas grand chose, la cinquième occasionna une hémorrhagie dans l'estomac; il périt rapidement en vomissant ou en rendant par les selles tout son sang. L'autre étoit un homme qu'une suite de veilles avoient échauffé au point que, sans pouvoir jouir d'un bon sommeil, il étoit assoupi dès qu'il ne marchoit pas; les fameuses poudres le rendirent fou, le cerveau s'enflamma, suppura; & le malade périt au moment où l'abcès se rompit. Ce sont, je crois, les derniers qui aient fait usage, dans ces quartiers de cette poudre miraculeuse, à laquelle il faut aussi savoir rendre justice: un de mes amis m'a dit leur avoir obligation; elles le tirèrent, il y a dix-huit ou dix-neuf ans, des détresses d'une constipation opiniâtre qui résistoit à la manne & aux lavements; mais elles détruisirent si bien la mucosité des intestins, qu'il a souffert pendant plusieurs années des coliques atroces, qu'il n'évite encore aujourd'hui que par un régime auquel il est peut-être le seul homme qui voulût s'astreindre.

j'en

J'en appelle hardiment à tout homme sensé qui voudra bien réfléchir un moment sur les différentes causes des maladies, sur l'opposition de ces causes, & sur l'absurdité de vouloir les combattre toutes avec le même remède.

Quand on fera bien rempli de ce principe, on ne s'en laissera plus imposer par des tissus de sophismes destinés à prouver que toutes les maladies viennent d'une cause, & que cette cause est de nature à céder au remède vanté. On comprendra d'abord qu'une telle assertion est le comble de la fourberie ou de l'ignorance, & l'on découvrira bientôt où est le sophisme. Peut-on espérer de guérir une hydropisie, qui vient de ce que les fibres sont trop lâches & le sang trop dissous, avec les remèdes qu'on emploie pour guérir une maladie inflammatoire, dans laquelle les fibres sont trop roides & le sang trop épais ? Se flattera-t-on de guérir toutes les épilepsies, dont les causes sont très variées & très opposées, par un même remède ? Parcourez les annonces publiques, vous trouverez dans toutes des vertus aussi contradictoires ; & ceux qui les font seroient sans doute punissables juridiquement.

§. 628. Je souhaite qu'on fasse une réflexion qui se présente naturellement.

Tome II.

O

Je n'ai traité que d'un très petit nombre de maladies; ce sont presque toutes des maladies aiguës; je puis assurer qu'aucun Médecin éclairé n'a jamais employé moins de remèdes, cependant j'en indique soixante & onze, & je ne saurois lequel retrancher si j'y étois obligé. Comment peut-on espérer que l'on guérira avec un seul remède dix & vingt fois plus de maladies que je n'en indique?

§. 629. J'ajouterai une observation très importante, & qui se fera sans doute présentée à plusieurs lecteurs; c'est que les différentes causes des maladies, leurs divers caractères, les différences qui dépendent des changements nécessaires qui arrivent pendant leur durée, les complications dont elles sont susceptibles, les variétés qui dépendent des épidémies, des saisons, des sexes, de plusieurs autres circonstances, obligent très souvent à faire des changements dans les remèdes; ce qui prouve combien il est dangereux d'en ordonner sans des connoissances plus nettes que celles qu'ont ordinairement les personnes qui ne sont pas Médecins; & la circonspection doit dans ces cas être proportionnée à l'intérêt qu'on prend au malade, & à la charité dont on est animé.

§. 630 Les mêmes considérations ne

font-elles pas sentir la nécessité d'une entière docilité de la part du malade & des assistants? L'histoire des maladies qui ont leur temps limité pour naître, se développer, rester dans leur force, décroître, ne démontre-t-elle pas & la nécessité de la continuation des mêmes remèdes aussi long-temps que le caractère de la maladie est le même, & le danger d'en changer fréquemment, par la seule raison que celui qu'on a employé ne soulage pas dans le moment? Rien ne nuit plus au malade que cette instabilité. L'on doit, après avoir examiné les indications que fournit la maladie, choisir le remède le plus propre à en combattre la cause, & en continuer l'usage, tant qu'il ne survient aucune circonstance nouvelle qui oblige à le changer, à moins qu'on ne reconnoisse évidemment qu'on s'est trompé. Mais s'imaginer qu'un remède est inutile parce qu'il ne détruit pas la maladie au gré de notre impatience, & le rejeter pour en prendre un autre, c'est casser sa montre parce que l'aiguille emploie douze heures à faire le tour du cadran.

§. 631. Les Médecins font quelque attention aux urines des malades, dont les changements dans quelques maladies, sur-tout dans les fièvres inflammatoires,

O ij

aident à juger des changements qui surviennent dans le caractère des humeurs, & contribuent à déterminer le temps où il convient de placer les évacuans ; mais c'est une ignorance crasse que de croire, & le comble de la fourberie que de persuader, que leur seule inspection suffise pour juger des symptômes, de la cause & des remèdes d'une maladie : elle ne peut être utile que quand on les observe journellement, quand on observe en même temps le malade, quand on les compare aux symptômes du mal, aux autres évacuations, quand on est exactement instruit de toutes les circonstances étrangères à la maladie qui peuvent les changer, comme certains aliments, certaines boissons, plusieurs remèdes, la quantité de la boisson. Si l'on n'est pas exactement instruit de tous ces détails, la vue seule des urines est absolument inutile ; elle n'instruit de rien, le seul bon sens le démontre, sans que j'en détaille davantage les preuves ; & l'on peut hardiment décider que quiconque ordonne des remèdes sans autre connoissance du mal, que l'inspection des urines, est un frippon, & le malade qui les avale, une dupe.

§. 632. D'où vient, pourroit-on demander, cette crédulité ridicule sur l'objet qui nous touche le plus, notre propre santé ?

Il y en a quelques causes plus particulières au peuple, & qui sont, 1°. l'impression mécanique du brillant sur ses sens : 2°. le préjugé que les Maiges guérissent par un don surnaturel; je les avois déjà indiquées : 3°. l'idée dans laquelle il est assez généralement que ses maladies font une classe à part comme lui, & que le Médecin du riche ne les connoît pas : 4°. l'erreur générale qu'il lui en coûtera moins de recourir au Maige : 5°. peut-être une timidité honteuse : 6°. une espèce de crainte que les Médecins & les Chirurgiens ne lui donnent pas assez de soin, & ne le traitent trop cavalièrement; crainte qui augmente cette confiance qu'il a & que tout homme a pour son égal, confiance fondée sur cette égalité même : 7°. des discours dans son goût & à sa portée.

Mais il est moins aisé d'expliquer la confiance aveugle des gens d'un ordre supérieur, qui, étant censés avoir reçu plus d'éducation, sont regardés comme mieux raisonnants; pour des remèdes vantés, ou même pour quelque Maige accrédité; l'on peut cependant en indiquer quelques raisons.

La première est ce grand principe du moi, inné chez l'homme, qui l'attachant à la prolongation de son existence plus

qu'à toute autre chose au monde, lui tient continuellement les yeux fixés sur cet objet, & l'oblige à en faire le but de toutes ses démarches, mais ne lui laisse point distinguer les sentiers sûrs des sentiers dangereux. C'est ici le plus sûr & le plus court, lui dit le Commis d'un Bureau où l'on fait payer de gros péages : il passe, paie, & périt dans les précipices de la route.

Ce même principe est la source d'une autre erreur, qui consiste à donner involontairement un plus grand degré de confiance à ceux qui nous flattent le plus dans nos idées favorites. Le Médecin éclairé qui voit la longueur & le danger d'un mal, & qui est trop honnête homme pour dire ce qu'il ne pense pas, doit, par une suite nécessaire de la constitution humaine, être écouté moins favorablement que celui qui flatte : l'on cherche à éloigner les idées de l'un, l'on sourit à celles de l'autre, il doit bientôt avoir la préférence.

Une troisième cause qui tient encore au même principe, c'est que l'on se livre à celui dont la méthode est la moins pénible & flatte le plus nos passions. Le Médecin qui prescrit un régime, qui exige des privations, qui demande du temps, qui veut de la régularité, rebute un ma-

lade accoutumé à se livrer à tous ses goûts; l'Empirique qui lui permet tout, l'enchanté. L'idée d'une cure si longue & hérissée de tant d'épines suppose un mal bien grave; cette idée attriste, on ne l'admet qu'avec peine, & sans s'en appercevoir, on embrasse, pour l'anéantir, le système opposé qui ne nous laisse voir qu'une maladie de nature à céder à quelques prises de simples.

Ce goût pour le nouveau & pour l'extraordinaire, qui conduit despotiquement un si grand nombre d'hommes, & qui accrédite tant d'êtres & tant de choses ridicules, est une quatrième raison très puissante. L'ennui est ce que l'homme craint le plus, & il y est sans cesse entraîné par son propre vuide & par celui de la société; les sensations neuves & extraordinaires l'en tirant mieux que rien autre, il s'y livre sans en prévoir les conséquences.

Une cinquième raison se tire de ce que les trois quarts & demi des hommes sont menés par l'autre demi-quart; & qu'ordinairement le demi-quart qui aime à mener est celui qui est le moins en état de le faire: ainsi tout doit mal aller, & les évènements ridicules & fâcheux deviennent nécessaires par la constitution de la société. L'homme d'un sens exquis ne

voit souvent que par les yeux d'un sot, d'un intrigant, ou d'un fourbe: il juge mal & se conduit mal. L'homme d'un vrai mérite ne peut pas se lier avec ceux qui aiment à cabaler, & ce sont souvent eux qui conduisent les autres.

Il y a encore quelques autres raisons, mais je me bornerai à en rappeler une seule, que j'ai déjà indiquée il y a plusieurs années; c'est que presque généralement nous aimons mieux ceux qui déraisonnent avec nous que ceux qui nous prouvent que nous déraisonnons.

J'espère que les réflexions que chacun fera sur ces causes de nos erreurs contribueront à en diminuer l'effet, & à détruire des préjugés dont chaque jour fait voir les suites funestes.

CHAPITRE XXXVI.

Questions auxquelles il est absolument nécessaire de savoir répondre quand on va consulter un Médecin.

IL faut beaucoup d'attention & d'habileté pour bien juger de l'état d'un malade qu'on ne voit pas, lors même qu'on est instruit aussi bien qu'on peut l'être de loin; mais cette difficulté est fort aug-

mentée & même changée en impossibilité, quand l'information n'est pas exacte : & il m'arrive souvent qu'après avoir questionné des payfans qui viennent de dehors, je n'ose rien leur ordonner, parce qu'ils n'ont pas pu m'instruire assez pour me mettre à même de juger de la maladie. C'est pour prévenir cet inconvénient que je joins ici une liste de questions auxquelles il faut pouvoir répondre.

Questions communes.

Quel âge a le malade ?

Jouissoit-il d'une bonne santé ?

Quel étoit son genre de vie ?

Depuis quand est-il malade ?

Comment a commencé son mal ?

A-t-il de la fièvre ?

Son pouls est-il dur ou mou ?

Est-ce qu'il a encore des forces, ou est-il foible ?

Se tient-il tout le jour au lit, ou est-il levé ?

Son état est-il le même à toutes les heures du jour ?

Est-il inquiet ou tranquille ?

A-t-il chaud ou froid ?

A-t-il des douleurs de tête, de gorge, de poitrine, d'estomac, de ventre, de reins, de membres ?

A-t-il la langue sèche, de l'altération, mauvais goût à la bouche, des envies de vomir, du dégoût, ou de l'appétit ?

Va-t-il du ventre souvent ou rarement ?

Comment sont ses selles ?

Urine-t-il beaucoup ? Comment sont ses urines ? Changent-elles souvent ?

Est-ce qu'il sue ?

Est-ce qu'il crache ?

Dort-il ?

Respire-t-il aisément ?

Quel régime suit-il ?

Quels remèdes a-t-il employés ?

Quels effets ont-ils produit ?

Est-ce qu'il n'a jamais eu la même maladie ?

Il se trouve dans les maladies des femmes & des enfants des circonstances particulières ; ainsi quand on consulte pour eux, il faut pouvoir répondre non-seulement à ces questions communes à tous les malades, mais aussi à celles qui leur sont propres.

Questions relatives aux Femmes.

Ont-elles leurs règles, & sont-elles régulières ?

Sont-elles enceintes ? Depuis quand ?

Sont-elles en couche ?

La couche a-t-elle été heureuse ?
 La malade perd-elle suffisamment ?
 Est-ce qu'elle a du lait ?
 Nourrit-elle elle-même ?
 N'est-elle point sujette aux pertes blanches ?

Questions relatives aux Enfants.

Quel est très-exactement son âge ?
 Combien a-il de dents ?
 Souffre-t-il pour les mettre ?
 N'est-il point noué ?
 A-t-il eu la petite vérole ?
 Rend-il des vers ?
 Son ventre est-il gros ?
 Son sommeil est-il tranquille ?

Outre ces questions générales pour toutes les maladies, il faut pouvoir répondre à celles qui ont un rapport plus précis avec le mal actuel.

Dans l'esquinancie, par exemple, il faut être instruit exactement de l'état de la gorge. Dans les maux de poitrine, il faut pouvoir rendre raison des douleurs, de la toux, de l'oppression, des crachats. Je n'entrerai pas dans un plus long détail; il ne faut que du bon sens pour saisir tout ce plan: & quoique les questions paroissent nombreuses, il fera toujours

O vj

très aisé d'écrire les réponses dans aussi peu d'espace que les questions en occupent ici. Il seroit même à souhaiter que les personnes de tout ordre, qui écrivent pour des consultations, voulussent bien dans leurs lettres observer un plan à peu près semblable ; elles se procureroient souvent par-là des réponses plus satisfaisantes, & s'épargneroient la peine d'écrire de nouvelles lettres pour servir d'éclaircissement aux premières.

Le succès des remèdes dépend de l'exacte connoissance de la maladie, & cette connoissance de l'information qu'on donne au Médecin.

F I N.

T A B L E

DES REMÈDES,

*AVEC des notes que je prie de lire avant
que de se servir du remède auquel elles
se rapportent.*

COMME je me suis servi, pour déterminer les doses des remèdes, de livres, onces, demi-onces, &c. & que, dans l'usage journalier, sur-tout parmi le peuple, cette méthode seroit trop embarrassante, je joints ici une note du poids de l'eau que contiennent les vases les plus communs dans les campagnes.

Je parle par-tout de la livre de seize onces, ou livre marchande, & des onces marchandes.

Le pot de *Berne*, qui est celui dont je parle par-tout, peut être évalué, sans erreur sensible, à trois livres & un quart (1); on peut sans inconvénient, lui substituer celui de *Morges*.

Le petit verre d'un creutzer, rempli autant qu'il peut l'être sans verser, contient trois onces & trois quarts d'once. Rempli comme il peut l'être pour être servi commodément à un malade, il ne faut pas l'évaluer à plus de trois onces.

La tasse commune, de médiocre grandeur, plutôt grande cependant que petite, contient trois onces & un quart. On peut l'évaluer à trois onces tout au plus, dans l'usage pour les malades.

(1) Il pèse exactement cinquante & une onces & un quart. La pinte de *Paris* en pèse trente-deux.

Il faut sept cuillerées à soupe ordinaires pour remplir le petit verre ; ainsi la cuillerée peut être évaluée à demi-once.

La petite cuiller, ou cuiller à café, de grandeur ordinaire, peut contenir trente & quelques gouttes : mais en la servant à un malade, on peut l'évaluer à trente gouttes. Il en faut cinq ou six pour faire une cuillerée à soupe.

L'écuelle d'un creutzer contient commodément cinq verres, ce qui fait dix-huit onces & trois quarts. On peut l'évaluer à dix onces. Il ne faut jamais donner plus du tiers de cette dose de bouillon au malade tout à la fois.

J'ai marqué par-tout les doses pour un homme adulte, depuis dix-huit ans jusqu'à soixante. Depuis douze jusqu'à dix-huit, les deux tiers de la dose suffiront assez généralement ; au-dessous de douze, jusqu'à sept ou huit ans, la moitié ; l'on diminue ensuite proportionnellement. L'on ne donne pas plus du demi-quart de la dose à un enfant de quelques mois : mais les tempéraments mettent dans tout ceci beaucoup de différences. Il seroit à souhaiter que chacun observât à cet égard s'il lui faut pour le purger, des doses fortes ou des doses foibles, parce que c'est dans les doses des remèdes, évacuants, que la précision est plus nécessaire.

Pour l'indication des prix, je me suis servi de batz & de creutzer. Le batz vaut trois sols de France ; le creutzer est le quart d'un batz.

N^o. I.

Prenez une poignée de fleurs de sureau, mettez-les dans une écuelle de terre, avec une once & demie de bon vinaigre ; versez sur le tout un pot d'eau bouillante ; couvrez l'écuelle : quand la liqueur est froide, passez-la par un linge, & faites-y fondre deux onces de miel.

N^o. 2.

Prenez deux onces d'orge & une dragme & demie de nitre; faites bouillir avec cinq chopines ou cinq quartettes d'eau, jusqu'à ce que l'orge soit ouvert; passez par un linge, ajoutez-y une once & demie de miel, & une once de vinaigre (1).

N^o. 3.

Prenez l'orge comme N^o. 2; au lieu de nitre, faites bouillir avec l'orge, dès le commencement, un quart d'once de crème de tartre; coulez & n'ajoutez rien (2).

N^o. 4.

Prenez trois onces d'amandes, & une once de graine de courge ou de melon; pilez-les dans un mortier, en y ajoutant, peu à peu, une chopine d'eau. Passez par un linge, repilez le résidu avec une chopine de nouvelle eau; & réitérez de cette façon jusqu'à ce que vous ayez employé un pot d'eau, qu'on peut encore faire repasser sur le marc (3).

(1) Cette boisson est agréable. L'on nettoie l'orge de la poussière en le lavant dans de l'eau chaude. Le préjugé qu'il est venteux est une chimère, il ne l'est que pour ceux à qui il ne convient pas. Quand on n'a pas d'orge on peut employer l'avoine.

Le miel coûte quatre batz la livre en gros, demi-batz l'once en détail.

(2) La crème de tartre coûte huit batz la livre; trois creutzers l'once.

Le nitre coûte dix batz la livre; un batz l'once.

Dans les cas des § 241, 262, 280, on peut, au lieu de deux onces d'orge, employer quatre onces de racine de gramont ou chiendent, qu'on fait bouillir une demi-heure avec la crème de tartre.

(3) L'on peut sans danger joindre aux amandes, en pilant, une demi-once de sucre, qui, à cette dose, n'échauffera point, comme on l'imagine ordinairement. Les personnes délicates peuvent aussi ajouter quelques cuillerées d'eau de fleurs d'oranges.

N^o. 5.

Prenez deux poignées d'herbe & de fleurs de mauves; hachez-les, versez dessus une chopine d'eau bouillante; passez par un linge, & ajoutez à la colature une once de miel (1).

N^o. 6.

Une chopine de la décoction d'orge, dans laquelle on fait bouillir une poignée de fleurs de mauve ou de passe-rose, qui est la *grande mauve*.

N^o. 7.

Prenez un pot de tisane d'orge simple, ajoutez-y trois onces de jus de feuilles de laitron, ou de feneçon, ou d'artichaut sauvage, ou de bourrache (2).

N^o. 8.

Une once d'oxymel scillitique, demi-dragme d'antimoine diaphorétique non lavé, récemment préparé, cinq onces d'une forte infusion de sureau (3).

(1) Quand on a des mauves, il faut les préférer. Si elles manquent, on peut y suppléer par la mercurielle, la pariétaire, l'alhéa, la passe-rose, les laitues, les épinards.

Il y a quelques personnes qu'aucun lavement n'évacue, excepté ceux d'eau tiède sans aucune addition; elles ne doivent point en employer d'autres. Il faut donner les lavements tièdes & non pas chauds.

(2) Pour préparer ces jus, on prend les herbes bien fraîches, & jeunes si l'on peut; on les pile dans un mortier de marbre, quand on en a un, ou de fer; on exprime le jus par un linge: on le laisse reposer pendant quelques heures dans une écuelle; & quand il est éclairci, on sépare le plus clair, en versant doucement, & on laisse la lie.

(3) L'oxymel scillitique coûte six creutzers l'once, & rend le remède un peu cher; mais il n'y en a point d'aussi efficace; & on ne le continue pas long-temps à aussi grande dose. Dans un endroit sec & tempéré, il se conserve plus d'un an. Dans les campagnes il faut faire venir de l'oxymel scillitique & de l'antimoine diaphorétique séparés; on les mêle, & on ajoute l'infusion du sureau deux fois par jour pour douze heures.

N^o. 9.

L'on peut employer différentes applications émollientes, qui ont à peu-près les mêmes vertus; les meilleures sont les suivantes.

1^o. Des flanelles trempées dans une décoction de fleurs de mauves.

2^o. Des sachets remplis de ces mêmes fleurs de mauve, de celles de bonhomme, de sureau, de pavot rouge, de camomille, & cuites dans de l'eau ou du lait.

3^o. Des cataplasmes de ces mêmes fleurs cuites dans de l'eau ou du lait.

4^o. Des vessies à moitié remplies ou d'eau chaude & de lait, ou de la décoction émolliente.

5^o. Un cataplasme de mie de pain & de lait, ou une bouillie d'orge & de riz extrêmement cuits.

6^o. Dans la pleurésie, §. 89, l'on frotte quelquefois la partie malade avec l'onguent d'althéa.

N^o. 10.

Esprit de soufre une once, sirop de violette six onces (1).

(1) Ceux pour qui la dépense du sirop de violette seroit trop considérable, peuvent se contenter d'une décoction d'orge un peu épaisse.

L'esprit de soufre se vend trois batz l'once; on peut employer celui de vitriol, qui coûte la moitié moins, & est précisément le même.

Bien bouchés, ils se conservent fort long-temps.

Des amis dont je respecte les avis, ont trouvé extrêmement fortes les doses d'esprits acides que je prescriis, & elles le sont sans doute, si on les compare à celles qu'on prescrit ordinairement, & auxquelles je me serois borné si je n'en avois pas vu souvent l'insuffisance. L'expérience m'a appris qu'il falloit considérablement les augmenter, & en allant graduellement, je suis parvenu à en donner plus qu'on ne l'avoit fait jusqu'à présent, & toujours avec beaucoup de succès; les doses mêmes que je prescriis dans cet ouvrage, ne sont point aussi fortes que celles que j'or-

N^o. 11.

Deux onces de manne , demi-once de sel de Sedlitz ; fondez dans quatre onces d'eau chaude , & coulez (1).

N^o. 12.

De fleurs de sureau , une poignée ; d'hysope , une demi-poignée ; versez dessus trois chopines d'eau bouillante ; délayez dans la colature trois onces de miel.

N^o. 13.

C'est le même remède sans hysope , qu'on remplace en mettant plus de sureau.

N^o. 14.

Du meilleur kina en poudre , une once ; partagez-le en huit prises égales (2).

N^o. 15.

De fleurs de mille-pertuis , de sureau , de mélilot , de chacune quelques pincées : mettez-les au fond d'une aiguiere , ou d'un pot à vin , avec demi-once d'huile de térébenthine , & jetez dessus de l'eau bouillante (3).

donne très souvent : ainsi je prie les Médecins qui les ont trouvées extraordinaires , de vouloir bien les essayer eux-mêmes , & je suis persuadé qu'ils s'en féliciteront.

(1) La manne coûte vingt batz la livre , six creutzers l'once. L'on peut , si cela est trop cher , employer un quart d'once de fené , & demi-dragme de nitre. On verse dessus un verre de décoction de mauve bouillante , & on passe. Mais le premier remède vaut mieux.

La manne se conserve plus d'un an.

Le téné coûte six creutzers l'once.

(2) Le bon kina coûte quarante-trois batz la livre , cinq batz l'once en poudre. Il se conserve long-temps , moyennant qu'il ne soit pas pilé. Rien ne peut en tenir lieu.

(3) L'huile de térébenthine coûte dix batz la livre , & se conserve plus d'un an.

N^o. 16.

Sirop de pavot rouge (1). La dose est une once jusqu'à deux.

N^o. 17.

Du petit-lait très clair; dans chaque chopine on délaie une once de miel.

N^o. 18.

De savon blanc, six dragmes; d'extrait de dent de lion, une dragme & demie; de gomme ammoniac, demi-dragme; ce qu'il faut de sirop de capillaire. Faites des pillules de trois grains (2).

N^o. 19.

L'on peut faire des gargarismes avec une décoction, ou plutôt infusion de pervenche, ou de fleurs de roses rouges, ou de passe-rose. Sur chaque chopine on ajoute deux onces de vinaigre, & autant de miel, & l'on se gargarise chaudement.

Le gargarisme indiqué §. 112, est une légère infusion de sommités de sauge, à laquelle on ajoute deux onces de miel par chopine.

N^o. 20.

Une once de nitre, partagée en seize prises (3).

N^o. 21.

De jalap, de séné & de crème de tartre, de chacun trente grains, réduits & poudre & bien mêlés (4).

(1) Douze batz la livre, un batz l'once; se conserve un an, comme tous les sirops, s'ils sont bien faits.

(2) L'once coûtera tout au plus cinq batz; une once dure huit jours.

(3) Coûte un batz l'once. Si l'on fait faire les doses, ce travail doit être payé.

(4) Coûte au plus un batz; & purge très bien les gens de la campagne.

N^o. 22.

De racine de chine & de celle de falfepareille ; de chacune une once & demie ; de bois de falfaffras & de celui de gaiac, de chacun une once. Hachez le tout aflez fin ; mettez dans un pot de terre verniffé, verfez deffus cinq quartettes d'eau bouillante ; faites bouillir doucement pendant une heure ; retirez & paflez par un linge (1).

N^o. 23.

Faites bouillir pendant un instant, une once de pulpe de tamarins, quatre onces d'eau, & une demi-dragme de nitre : ajoutez-y deux onces de manne, & coulez (2).

N^o. 24.

Crème de tartre. L'once partagée en huit prises égales.

N^o. 25.

Kermès minéral, ou poudre des Chartreux ; la dofe eft un grain (3).

N^o. 26.

Trois onces de racine de bardane ou glouteron ; faites bouillir pendant demi-heure, avec demi-dragme de nitre & un pot d'eau ; coulez.

(1) C'eft la tifane connue fous le nom de *tifanne des bois*, qu'on varie fouvent, ou en changeant la proportion de ces quatre drogues principales, ou en ajoutant d'autres chofes.

La falfepareille coûte fept creutzers l'once, la chine fix creutzers, le falfaffras un batz, le gaiac un batz. On peut, après cette premiere cotion, faire recuire le marc avec autant d'eau, ce qui fait une tifane légère pour boiffon ordinaire. Si l'on ne peut pas payer la falfepareille, il faut la retrancher, & fubstituer demi-once de celle de régliffe.

(2) Les tamarins coûtent un batz l'once, dix batz la livre. Les très pauvres gens peuvent employer au lieu de cette potion, celle avec le *fené*, dont il eft parlé note 1, page 330 ; mais il faudroit boire enfuite beaucoup de petit-lait, ou tifane de mauve.

(3) Le grain coûte un demi-batz.

N^o. 27.

Prenez des herbes indiquées dans le N^o. 9, art. 2, de chacune une demi-poignée, & une demi-once de savon blanc rapé; versez dessus un demi-pot d'eau bouillante, & un verre de vin: coulez en exprimant fortement.

N^o. 28.

De mercure crud bien purifié, une once; de térébenthine de Venise, demi-dragme; de graisse de porc très fraîche, deux onces. On réduit le tout en onguent (1).

N^o. 29.

Onguent basilic (2).

N^o. 30.

De cinabre naturel, & de cinabre factice, de chacun vingt-quatre grains; de musc, seize grains. Le tout réduit en poudre & exactement mêlé (3).

N^o. 31.

Une dragme de racine de serpente de Virgine, dix grains de camphre, autant d'assa-fœti-

(1) Ce remède doit être préparé chez les Apothicaires, & je n'en ai donné la composition, que parcequ'on n'observe pas par-tout les mêmes proportions entre le mercure & la graisse. Il coûte dix creutzers l'once.

(2) Un batz l'once.

(3) Ce remède est connu sous le nom de *poudre de Cob*. Comme il a beaucoup de réputation: j'ai cru devoir l'indiquer; mais je réitère ce que j'ai dit § 195. Le cinabre n'a vraisemblablement aucune efficacité; & l'on a des remèdes qui en ont beaucoup plus que le musc, qui d'ailleurs est extrêmement cher, puisque chaque dose coûte quinze batz, & que l'on en prendroit, dans les cas pressants, pour douze francs par jour. Le remède N^o. 31 est plus efficace que le musc, & l'on peut employer, au lieu de l'inutile cinabre, l'utile mercure argentin, chaque dose de quarante-cinq grains.

da, un grain d'opium, ce qu'il faut de conserve de sureau pour en faire un bol (1).

N^o. 32.

De tamarins, trois onces; versez dessus une chopine d'eau bouillante; faites cuire une ou deux minutes: passez par un linge. Voyez le prix N^o. 23.

N^o. 33.

Sept grains de turbith minéral, ce qu'il faut de mie de pain pour en faire un bol (2).

N^o. 34.

Six grains de tartre émétique (3).

N^o. 35.

Trente-cinq grains d'ipécacuanha. On peut aller jusqu'à quarante-cinq & cinquante. Vaut tout au plus un batz.

N^o. 36.

Emplâtre vésicatoire ordinaire (4).

(1) Dans les cas où on s'en serviroit au lieu de muse qui entre dans le N^o. 30, il faudroit retrancher le grain d'opium, excepté une fois ou deux par jour. On donneroit le mercure argentin dans la matinée, entre les bols, deux doses par jour, dont chacune contiendrait quinze grains de mercure. Le bol coûte un batz.

(2) Ce remède fait vomir, & abondamment baver les chiens. Il a opéré plusieurs guérisons quand la rage étoit déjà déclarée. On le donne trois jours consécutifs; ensuite deux fois par semaine, pendant quinze jours.

(3) Un creutzer. Ce tartre est le plus commun dans les apothicaireries de ce pays. Il y en a dont la dose est de trois grains, & d'autre dont elle est de douze. Il faut s'en informer en l'achetant.

(4) L'once coûte dix creutzers. L'on se sert aussi de levain, qu'on pétrit avec des cantarides, & un peu de vinaigre. On met une once de cantarides, avec une once de levain, ce qui fait un vésicatoire très-fort. L'on prépare les sinapismes avec la moutarde & le levain, ou la pulpe de figes seches & un peu de vinaigre. L'on peut mettre autant de moutarde que de levain. Pour les très petits enfans, qui ont la peau délicate, le vieux levain pétri avec quelques gouttes de vinaigre, fait l'effet du sinapisme.

N^o. 37.

Prenez des sommités de perit chêne, de petite centaurée, d'abfinthe & de camomille, de chacune une poignée : versez dessus un pot d'eau ; laissez refroidir : passez par un linge en exprimant.

N^o. 38.

Quarante grains de rhubarbe & autant de crème de tartre (1).

N^o. 39.

Trois dragmes de crème de tartre, une dragme d'ipécacuanha. Partagez en six prises égales.

N^o. 40.

De mixture simple (*mixtura simplex*) une once, d'esprit de vitriol demi-once : mêlez. La dose est de deux cuillerées à café, dans une tasse de la boisson ordinaire (2).

N^o. 41.

Demi-dragme de racine de serpenteaire de Virginie, dix grains de camphre, ce qu'il faut de rob de sureau pour faire un bol (3).

N^o. 42.

La thériaque des pauvres : elle est connue de tous les Apothicaires, quoiqu'ils ne la tiennent pas tous. La prise est d'un quart d'once (4).

(1) La rhubarbe coûte actuellement huit batz l'once, six creutzers la dragme ; mais souvent elle est plus chère : elle se conserve deux ans dans un endroit sec & froid.

(2) Le prix est de dix creutzers l'once.

(3) Prix, trois creutzers. S'il y avoit diarrhée trop forte on substituerait le diascordium au rob de sureau.

(4) Elle coûte un batz l'once : elle seroit plus efficace si on la préparoit de la façon suivante. De racine d'aristoloche ronde, de racine d'helenium ou aunée, de myrrhe, & de conserve de genievre, de chacune parties égales, en ajoutant ce qu'il faudroit de sirop d'écorce d'oranges, pour qu'elle ne fût pas trop épaisse.

N°. 43.

Le premier des trois remèdes est celui N°. 37.

Le second : prenez de petite centaurée, d'ablinthe, de myrthe, le tout en poudre ; de conserve de génièvre, de chacune parties égales ; de sirop d'ablinthe, ce qu'il faut pour faire une opiate épais. La prise est d'un quart d'once : on les prend dans le même ordre que les prises de kina (1).

Le troisieme : prenez de racine de calamus aromaticus, de celle d'aunée, de chacune deux onces ; de petite centaurée, une poignée ; de limaille de fer qui ne soit point rouillée, deux onces ; de vieux vin blanc, un pot (2).

N°. 44.

Un quart d'once de crème de tartre, une poignée de camomille commune, deux onces d'eau ; faites bouillir pendant demi-heure. Coulez.

N°. 45.

Sel ammoniac. La prise est de deux scrupules, jusqu'à une dragme (3).

N°. 46.

Poudre. Prenez de fleurs de camomille & de

(1) Deux batz l'once.

(2) L'on pile grossièrement les racines, on hache l'herbe, on met le tout dans une bouteille à large col, sur des cendres ou sur un fourneau, ou derrière une plaque, afin qu'il soit toujours chaud ; on laisse infuser pendant vingt-quatre heures, en remuant cinq ou six fois : on le laisse reposer & on passe. La dose est d'une tasse, de quatre en quatre heures, quatre fois par jour, une heure avant le repas.

La limaille coûte demi batz l'once.

(3) La dragme est le demi-quart d'once ; il y a trois scrupules à la dragme, vingt-quatre grains au scrupule. On peut mettre le sel en bol avec un peu de conserve ou rob de sureau. Mais je réitère que les fiévreux, qui ont l'estomac sensible, ne soutiennent point ce remède, non plus que plusieurs autres sels, qui leur causent un mal-aise étonnant, & même de l'angoisse.

sureau

sureau, de chacune une poignée, pilées grossièrement; de fine farine ou d'amidon, trois onces; de céruse & d'émail bleu, de chacun demi-once; mêlez exactement le tout (1).

Emplâtre. Prenez de *nutritum* fait avec de l'huile très-fraîche, deux onces; de cire blanche, trois quarts d'once; d'émail bleu, un quart d'once. L'on fait fondre la cire; quand elle est fondue on y ajoute le *nutritum*, dans lequel on a exactement mêlé l'émail réduit en poudre fine, & l'on remue avec un morceau de fer, jusques à ce que le tout soit bien mêlé & refroidi. On en étend ce qu'il faut sur un linge.

On peut aussi mêler un quart d'once d'émail, à deux onces de beurre de Saturne, ce qui fait un onguent au lieu d'une emplâtre (2).

N°. 47.

Une once de sel de Sedlitz, deux onces de tamarins; versez dessus huit onces d'eau bouillante; remuez pour délayer les tamarins: coulez pour boire en deux prises, en mettant demi-heure d'intervalle entre l'une & l'autre.

N°. 48.

De laudanum liquide de Sydenham, huitante gouttes, d'eau de mélisse deux onces & demie. Si la première ou la seconde dose arrêtent ou dimi-

(1) L'once de céruse coûte demi-batz, & l'once d'émail autant.

L'on peut, ou appliquer immédiatement cette poudre sur le mal, ou la renfermer dans un sachet de linge très fin. La première méthode est beaucoup plus efficace.

(2) La dose marquée de l'emplâtre coûte quatre batz & demi ou cinq batz; il y en a autant qu'il en faut pour guérir une érysipelle. L'once du *nutritum* coûte six creutzers; celle du beurre de saturne trois batz.

Tom. II.

P

neuent considérablement les vomissements, on ne donne pas les autres (1).

N^o. 49.

Faites fondre trois onces de manne, & vingt grains de nitre dans vingt onces ou six verres de petit-lait.

N^o. 50.

Deux onces de sirop de pavot blanc, autant d'eau de sureau (2).

N^o. 51.

Une dragme de rhubarbe en poudre.

N^o. 52.

De soufre pilé, une once; de sel ammoniac, une dragme; de graisse de porc fraîche, deux onces; mêlez exactement le tout dans un mortier (3).

N^o. 53.

Deux dragmes d'antimoine crud, exactement pilé, autant de nitre: on les mêle exactement; on partage en huit prises égales (4).

N^o. 54 (5).

De limaille de fer & de sucre, de chacun une

(1) L'once de laudanum liquide coûte huit batz.

(2) L'once du sirop coûte un batz. Si l'on n'a pas l'eau de sureau, on prend celle de fontaine.

(3) Cette dose coûte trois batz.

(4) Toute la dose ne vaut pas plus d'un batz. Ce remède occasionneroit des coliques à quelques personnes qui auroient l'estomac délicat; mais il n'incommode point les robustes campagnards, & il guérit quelques maladies de la peau, qui avoient résisté aux autres remèdes. Il augmente la transpiration; & les Palefreniers qui pensent les chevaux auxquels on a donné l'antimoine, s'en apperçoivent d'abord en les écriillant, par la quantité de crasse qu'ils trouvent. Cette augmentation de transpiration, chez les chevaux, est quelquefois prodigieuse; c'est par-là que l'antimoine leur est utile dans plusieurs cas.

(5) Les remèdes de ce n^o. & des nos. 55 & 56 sont destinés aux maladies qui dépendent des opilations, & de la

once; d'anis en poudre, une demi-once; partagez en vingt-quatre doses. Une trois fois par jour, une heure avant que de manger (1)

N^o. 55.

Deux onces de limaille de fer, une poignée de rue, autant de marrube blanc, un quart d'once de racine d'ellébore noir, un pot de vin.

Préparez comme le vin du N^o. 43. Une tasse trois fois par jour, une heure avant que de manger (2).

N^o. 56.

De limaille de fer, deux onces; de poudre de rue & d'anis, de chacune demi-once; de miel ce qu'il faut pour former un opiat assez épais.

Un demi-quart d'once trois fois par jour.

N^o. 57.

D'extract de grande ciguë puante, & dont la tige est tachetée, une once; faites-en des pilules de deux grains, en y ajoutant ce qu'il faut de l'herbe de la même ciguë en poudre.

suppression des règles. Le n^o. 55 est particulièrement destiné à les rappeler; les nos. 54 & 56 sont plus convenables quand on ne fait pas attention à la suppression, ou qu'elle n'a pas lieu.

(1) Ce remède, que les gens riches peuvent rendre encore plus agréable, en employant la canelle au lieu d'anis, contient peu de fer; mais cette dose suffit dans un mal commençant, & même une prise ou deux par jour suffisent pour une fort jeune fille. Quand on le veut plus fort, il faut doubler la dose du fer. Je réitère, crainte de ne l'avoir pas assez dit, qu'il faut éviter le fer rouillé; c'est la rouille qui gâte l'estomac, au lieu que la limaille non rouillée est le plus puissant stomachique, dans les cas où les fortifiants conviennent.

(2) J'avertis encore, que dans les personnes languissantes dès long-temps, il faut travailler à rétablir la santé, & non pas à pousser les règles; ce qui est pernicieux. Elles reviennent quand la malade est mieux; leur retour suit celui de la santé, & ne doit ni ne peut souvent le précéder.

P ij

L'on commence par une pilule soir & matin, & l'on augmente peu-à-peu. Il y a des malades qui sont parvenus à en prendre une demi-once par jour (1).

(1) Ce remède avoit été employé, depuis plusieurs siècles, par quelques Médecins en différents pays; mais le peu de soin qu'ils avoient pris de constater leurs observations, leur négligence à caractériser l'espece de ciguë qu'ils employoient, & à indiquer la façon dont ils l'employoient, les accidents occasionnés par d'autres espèces, peut-être par la même prise inconsidérément, avoient fait négliger ce remède; & l'on regardoit généralement toutes les ciguës comme une plante qui ne pouvoit que faire du mal. En 1760 M. A. STORK, l'un des premiers Médecins de LL. MM. Impériales, guidé par ces indications vagues, éparpillées dans les ouvrages de quelques Médecins, & animé par l'envie de remédier à des maux cruels, pour lesquels on n'avoit encore aucun secours efficace, tira la ciguë de l'oubli dans lequel on la laissoit mal à propos. Il commença par en prendre lui-même de si petites doses, qu'elles n'auroient pas pu lui nuire, supposé même qu'elle eût été un poison actif; il augmenta insensiblement; enfin, après s'être assuré qu'elle ne pouvoit nuire, il la donna à des malades atteints de squirrhès & de cancers, en commençant par de petites doses, & en montant successivement, jusques-là qu'il est parvenu à en faire prendre plus de demi once par jour, sans aucun inconvénient, & avec un succès marqué. Ses premiers essais furent des plus heureux; il a guéri un très grand nombre de squirrhès & des cancers, déclarés absolument incurables par les plus habiles Médecins, & contre lesquels tous les remèdes avoient échoué; l'employant ensuite dans d'autres maladies rebelles & opiniâtres, il en a également vu de très grands effets; & il me paroît démontré par le nombre, les caractères, & l'authenticité de ces observations, que ce remède doit être mis dans le petit nombre des plus grands remèdes de la Médecine, & que son grand usage est dans les maladies qui dépendent d'obstructions ou d'un virus âcre dans les humeurs; aussi il réussit singulièrement dans les squirrhès externes & internes, dans les cancers, dans les écrouelles, dans les maladies de la peau, dans les fluxions & les ulcères opiniâtres, dans les cataractes commençantes, quelques gouttes, quelques étisses, la gangrène même, &c. Un très long usage ne peut pas nuire; il fortifie le tempérament au lieu de l'user.

Je sais qu'à Vienne même on a cherché à le décrier; que

N^o. 58.

Une once de racine de gramont, autant de celle de chicorée ; faites bouillir pendant un quart-d'heure avec une chopine d'eau, faites dissoudre demi-once de sel de Sedlitz, & deux onces de manne : passez pour en boire un verre de demi-heure en demi-heure.

On réitère au bout de deux ou trois jours.

N^o. 59.

Un cataplasme de mie de pain, de fleurs de camomille & de lait, auquel on ajoûte du savon, de façon que chaque cataplasme en contienne un demi-quart d'once. Je me sers aussi avec succès, quand la situation des femmes ne permet pas les soins réguliers, qu'exige ce cataplasme, qu'il faut

dans plusieurs autres villes il n'a pas réussi ; mais les clameurs des rivaux de M. STORK, & l'inefficace du remède dans quelques cas, n'infirmant point ses expériences : il avertit lui-même qu'il ne réussiroit pas toujours, qu'il y avoit des cas au-dessus de la force des remèdes, & qu'il y avoit des tempéraments auxquels il paroïssoit répugner. Eh quel est le remède qui ne soit pas dans ce cas ? Ainsî, faut-il s'étonner s'il n'a pas réussi par-tout ? La nature du remède, qui n'a pas été d'abord bien connue, parce que la plante n'étoit pas désignée suffisamment, la force de la maladie, le tempérament du malade, l'insuffisance des doses, des erreurs de traitement, peuvent en avoir empêché l'effet dans plusieurs cas ; & des Médecins qui ne l'auroient employé qu'une ou deux fois, s'en feroient dégoûtés ; mais d'autres l'ont employé avec un succès marqué.

Le premier recueil des expériences de M. STORK, me déterminâ à l'essayer ; j'en fis préparer, mais ce ne fut pas avec l'espece de ciguë la plus efficace, & la préparation ne fut pas tout-à-fait telle que celle de M. STORK. Je l'essayai moi-même pour m'assurer qu'il étoit innocent, je l'employai, & je vis évidemment les douleurs de cancer se calmer, mais il ne guérit pas. Je m'adressai à M. STORK, qui m'envoya de son extrait ; j'en ai fait préparer avec la même plante que lui, & en suivant exactement son procédé, l'on a eu un extrait qu'il est impossible de distinguer de celui de *Mienne*, j'ai pris de l'un & de l'autre jusqu'à une

changer de trois en trois heures, de l'emplâtre de ciguë, qui se trouve dans toutes les apothicaireries.

N^o. 60.

D'herbe de ciguë sèche, ce qu'il en faut. Mettez-la entre deux linges clairs, pour faire une espèce de petit matelas fort souple: laissez-le cuire pendant quelques moments dans l'eau, exprimez & appliquez. On le réchauffe toutes les deux heures dans la même eau.

N^o. 61.

Des vrais yeux d'écrevisses, ou de magnésie blanche véritable, deux dragmes; quatre grains de canelle: partagez en huit prises. On donne ces poudres dans une cuillerée d'eau ou de lait avant que l'enfant tette (1).

dragme & demie par jour, je n'ai éprouvé que du bien-être en le prenant; j'en ai donné à plusieurs malades, j'ai vu qu'il guérissoit plusieurs cas d'écouelles & de cancer, qu'il soulageoit les cas incurables, qu'il donnoit de l'appétit & fortifioit l'estomac, qu'il fortifioit d'une façon marquée les petits enfants, qu'il ne nuisoit à personne; & je suis aujourd'hui pleinement persuadé, malgré l'aversion naturelle que j'ai pour les remèdes tirés du genre des poisons, que l'extrait de ciguë, préparé comme l'indique M. STORK, est un remède toujours innocent, spécifique dans plusieurs cas, qu'aucun autre ne peut remplacer, qu'on doit ordonner avec la plus entière confiance, & dont il seroit très fâcheux qu'on négligeât l'usage.

La préparation consiste à cueillir la plante environ à la St. Jean, avant qu'elle ait fleuri, époque qui varie suivant les lieux; à en exprimer le jus, qu'on met dans un vase de terre sur un feu très doux, où on le laisse évaporer fort lentement, en remuant fréquemment avec une spatule de bois, jusqu'à ce qu'il ait acquis assez d'épaisseur pour que, quand il est refroidi, il ait la consistance du cognac. Quand on veut en faire usage on le réduit en pilules, en y joignant, si l'on veut leur donner plus de fermeté, un peu de poudre de l'herbe séchée.

(1) L'once des yeux d'écrevisses coûte six creutzers.

N^o. 62.

D'extrait aqueux de noix, deux dragmes; faites-le dissoudre dans demi-once d'eau de canelle. On en donne cinquante gouttes par jour à un enfant de deux ans. Quand la dose est finie on le purge (1).

N^o. 63

De résine de jalap, deux grains. Broyez-la long-tems avec douze ou quinze grains de sucre, & ensuite avec trois ou quatre amandes. Joignez-y, peu-à-peu, deux cuillerées d'eau; passez par un linge fort clair, comme un lait d'amande. Ajoutez une cuillerée à café de sirop de capillaire (2).

N^o. 64.

Une once de nutritum, un jaune d'œuf s'il est petit, la moitié s'il est gros: mêlez exactement (3).

N^o. 65.

Faites fondre quatre onces de cire blanche, ajoutez-y deux cuillerées d'huile, si c'est en hiver; en été il n'en faut point, ou tout au plus une cuillerée. Trempez dedans des piéces de linge

(1) Pour faire l'extrait, on prend des noix avant qu'elles soient mûres, dans le même tems dans lequel on les cueille pour les confire.

(2) Ce remède n'est point désagréable: on peut le donner aux enfans de deux ans. S'ils sont plus âgés, il faudroit ajouter un grain ou deux de la résine de jalap, qui ne coûte que deux batz la dragme. Pour les enfans au-dessous de deux ans, il vaut mieux s'en tenir au sirop de chicorée & à la manne.

(3) Le nutritum coûte deux batz l'once. L'on peut faire d'abord un nutritum en broyant long-tems dans un mortier deux dragmes de cêruse, demi-once de vinaigre, trois cuillerées d'huile d'olive.

qui ne soit pas trop usé, & laissez-les sécher (1).

N^o. 66.

D'huile rosat, une livre; de minium, demi-livre; de vinaigre, quatre onces; faites cuire, jusqu'à ce qu'il ait à peu près consistance d'emplâtre: fondez-y une once & demie de cire jaune, & jetez-y deux dragmes de camphre: mêlez bien. Retirez du feu, & versez dans des canons de papier, de la grosseur que vous voudrez (2).

Pour faire le sparadrap (c'est une toile imbibée d'onguent), il faut le refondre avec un peu d'huile & tremper des linges, tout comme on fait la toile cirée du N^o. précédent.

N^o. 67.

Cueillez en automne, pendant le beau temps, de l'agaric de chêne (c'est une espèce de champignon qui croît sur ces arbres).

Il y a quatre parties qui se présentent successivement; 1, la peau qu'on peut jeter; 2, la partie qui suit la peau, qui est la meilleure: on la bat avec un marteau jusqu'à ce qu'elle devienne douce & molle; c'est là toute la préparation, &

(1) Cette toile est très commode pour tous les pansements. Quand elle saie par le pus, il suffit de la jeter dans l'eau froide, de l'y remuer, de l'essuyer & de la laisser sécher; elle peut servir pour un grand nombre de pansements.

(2) C'est exactement l'onguent de Nuremberg qui est le meilleur de tous les onguents de ménage; il coûte deux batz l'once.

Voici la recette de l'onguent de la Chabauderie, ou plutôt Chambauderie, fameux dans plusieurs familles. De cire jaune, d'emplâtre de trois drogues (c'est à-peu-près celui de Nuremberg), de diachilon composé, & d'huile d'olive de chacune un quart de livre. Faites fondre le tout dans un pot de terre; retirez du feu, & remuez jusqu'à ce qu'il soit refroidi.

l'on en applique un morceau convenable sur les vaisseaux ouverts : il les resserre, empêche l'hémorrhagie, & tombe ordinairement au bout de deux jours. 3. La troisième qui peut suffire pour arrêter le sang dans les petits vaisseaux ; & 4. la quatrième qu'on peut employer & réduire en poudre (1).

Nº. 68.

Quatre onces de mie de pain, une poignée de fleurs de sureau, autant de celles de camomille & de mille-pertuis ; cuisez-les en cataplasme avec autant d'eau que de vinaigre.

Si l'on préfère les fomentations, l'on peut prendre les mêmes herbes, ou quelques poignées de Faltranck : on jette dessus demi-pot d'eau bouillante, on laisse infuser pendant quelques moments ; l'on y ajoute une chopine de vinaigre, & l'on trempe dedans des flanelles ou d'autres étoffes de laine, que l'on applique sur le mal.

Pour les fomentations aromatiques du §. 449, prenez d'herbes de bétouine, de rue, de fleurs de romarin ou de lavande, & de roses rouges, de chacune une poignée & demie ; faites cuire pendant un quart d'heure dans un pot couvert, avec un pot de vin blanc vieux ; coulez & exprimez fortement. On s'en sert comme des précédentes.

(1) Ce remède, connu il y a long-temps de quelques personnes, n'est commun que depuis l'an 1750 ; il a eu partout les mêmes succès, & j'en ai vu les effets les plus heureux : il épargne les tourments qu'occasionnent les autres moyens d'arrêter le sang ; & c'est une des heureuses découvertes qu'on ait pu faire en Chirurgie. L'on voit que chaque paysan peut s'en procurer avec plus de facilité que le plus habile Chirurgien. M. BROSSARD, Chirurgien François, qui l'a fait connoître, préfère celui qui croît sur les parties de chênes où l'on a coupé de grosses branches.

346 TABLE DES REMÈDES.

N^o. 69.

L'emplâtre de diapalme , l'once coûte un
barz (1).

N^o. 70.

Deux parties d'eau , une partie de vinaigre de
litharge (2).

N^o. 71.

D'herbe de cyclamen ou pain de pourceau ,
(*arthanita*) & de sommités de camomille , de
chacun une poignée : mettez-les dans une écuelle
de terre , avec un demi-quart d'once de savon , &
autant de fel ammoniac ; versez dessus trois quar-
tettes d'eau bouillante.

(1) Pour l'étendre sur de la charpie , comme il est indi-
qué §. 456 , il faut le faire fondre avec un peu d'huile.

(2) Il coûte demi barz l'once.

N. B. L'once de sirop de chicorée composé , dont j'ai
parlé dans le Chapitre des Enfants , coûte six creutzers
l'once.

Fin de la Table des remèdes.

TABLE DES MATIERES

CONTENUES DANS CET OUVRAGE.

✎ La lettre a désigne le Tome premier,
& la lettre b le Tome second.

A

ABSYNTHE des Al-
pes, a, page 118.

Accès de convulsion,
b, 205 & suivantes.
Voyez *Convulsions*.

Accès d'épilepsie, b,
205.

Accès de suffocation,
b, 207 & suivantes.

Accouchement. Pour-
quoi il périt plus de
femmes à la campagne
dans le temps de l'ac-
couchement, b, 47.
Conduite pendant le
travail, 49. Quelles
sont les suites de cou-
ches à la campagne,
50. Fièvre de lait, 52.

Agaric de chêne, son
usage, b, 129.

Aigreurs des enfants,
leurs remèdes, b, 57.

Air utile & nécessaire
pour les malades, a,
63. Sur-tout dans la
vomique après la rup-
ture, 99.

Aliments nuisibles
dans les maladies. Pour-
quoi, a, 49 & suiv.
Préjugé mortel à cet
égard, 50 & suiv.

Anodins. Leurs dan-
gers dans la petite vé-
role, a, 222. Danger
de leur usage dans les
convulsions des enfants,
b, 73.

Anti-pestique. Son usage
dangereux dans l'abcès
du poulmon, a, 104.

Apoplexie, est de deux
espèces, a, 160. D'où
elles dépendent. Ce qu'il
faut faire dans la pre-
mière, a, 161. Dans la
seconde, 164. Les apo-
plexies sont sujettes à
des rechûtes. Régime
que doivent observer
ceux qui ont eu une
première attaque, 165.
Précaution pour se ga-
rantir d'une seconde,
167.

P vj

Asphixie, *b*, 183.
Astringents, nuisibles
 dans les dysenteries, *b*,
 18.

Avis pour les fem-
 mes, *b*, 32 & *suiv.*
 Pour les enfants, 54.
Avis généraux, 75 &
suiv. Observation im-
 portante, 77.

Avortement. Précau-
 tions à observer pour le
 prévenir, *b*, 46 & *suiv.*

B

BAIN des jambes,
 utile dans l'inflamma-
 tion de poitrine, *a*, 81.

Bains froids: leur
 utilité dans tous les
 âges, *b*, 64.

Balsamiques (remè-
 des). Ils sont dange-
 reux dans l'abcès du
 poulmon & l'étiſie, *a*,
 102 & *suiv.*

Bella-dona (Belle-
 dame). Danger de man-
 ger de ſes fruits. Remè-
 des, *b*, 221.

Blanc de baleine, eſt
 une huile très indigeſte,
 & qu'on doit bannir, *a*,
 146.

Boiſſon abondante,
 utile pour les malades,
a, 67.

Boiſſon froide; quand

on a chaud, produit la
 pleuréſie, *a*, 111.

Bouquetin (ſang de)
 nuisible dans la pleuré-
 ſie, *a*, 117.

Brûlure légère. Brû-
 lure où la peau & les
 chairs ſont endomma-
 gées, *b*, 124.

Bubonocèle (opéra-
 tion du) ſouvent néceſ-
 ſaire, *b*, 169.

C

CASSEIN, 133.

Causes des maladies
 du Peuple, *a*, 29. 1^{ere}.
 cauſe; excès de travail.
 Deux moyens de les
 prévenir. 2^e. Se repoſer
 dans un endroit froid,
 ayant fort chaud, *a*, 30.
 Remèdes dans ce cas.
 3^e. L'eau froide, buë
 ayant fort chaud. Re-
 mèdes dans ce cas, 31.
 4^e. Cauſe; inconstance
 des temps. Remèdes, 32.
 5^e. Courtines deſſous
 les fenêtres, 34. Le peu
 de ſoin d'aérer les cham-
 bres, 35. 6^e. L'ivrogne-
 rie. Les aliments ſont
 auſſi cauſe de maladie;
 en quel cas, 36 & *suiv.*
Conſtruction des mai-
 ſons, autres cauſes de
 maladies, 40. *Causes*

qui les augmentent, 42 & suiv. Diète dans les maladies aiguës, 58.

Champignons vénéneux. Remèdes, b, 221.

Charlatans, fléau plus terrible pour l'humanité que les maladies. Réflexions & observations qui prouvent le danger de se livrer à leurs remèdes, b, 293 & suiv.

Cheval (l'exercice du), utile après l'ouverture d'une vomique a, 97.

Chlorose. Etat des filles qui sont dans ce cas, b, 33 & suiv. Traitement, 41.

Cholera - Morbus. Comment s'annonce cette maladie, a, 326. Sa curation, 328.

Ciguë filipendule : danger de son usage. Remède, b, 222.

Clous, b, 170.

Colique bilieuse. Comment elle s'annonce. Sa curation, a, 311 & suiv.

Colique de l'estomac & des intestins, a, 305 & suiv. Elle peut dégénérer en abcès. Ce qu'il faut faire dans ce cas,

310 & suiv.

Colique après le froid.

Traitement, a, 318.

Coliques d'indigestions, a, 313 & suiv.

Colique inflammatoire. Comment elle s'annonce, a, 306. Sa curation, 307. Remèdes chauds nuisibles, & la font renâître, 309.

Colique venteuse, est l'effet des autres coliques. Ses signes. Manière d'y remédier, a, 316.

Contusions, b, 133.

Convalescents : manière de les conduire, a, 70. Règles à observer, 72 & suiv.

Convulsion des enfants : elles sont l'effet d'une autre maladie. 1^{re}. Cause, b, 69. Remèdes, 2^e. Cause. Remèdes, 70. 3^e. Cause, 71. Remèdes dangereux pour les convulsions, 72 & suiv.

Corps étrangers arrêtés dans la bouche & l'estomac. Accidents qui en arrivent, b, 98. Plusieurs faits qui en prouvent le danger, 100. Moyens de dégager ces corps, 101 & suiv. Ce

qui arrive aux corps avalés, 110. Ils s'ouvrent différentes issues, 111 & *suiv.*

Cors, *b*, 181.

Couches, *b*, 47. Suites de couches, 50. Voy. *Accouchement*.

Coups de soleil. Signes qui les caractérisent, *a*, 168 & *suiv.* On y est exposé dans deux saisons, 169. Deux observations, 170. Danger de dormir au soleil. Observation, 171. Autre observation. Effet du soleil sur les enfants, 172. Sur les vieillards. La trop grande action du feu cause les mêmes accidents, 173. Traitement, 174. Observation, 176.

Crachats supprimés dans l'inflammation de poitrine. Ce qu'il faut faire dans ce cas, *a*, 86.

Croûte pleurétique. Ce que c'est. Ce qu'il faut en augurer, *a*, 80.

D

Datura (pomme épineuse) : danger de manger de ses graines. Remèdes, *b*, 221.

Défaillance, *b*, 182,

Dents (maux de). Symptômes qui les accompagnent. Causes d'où ils dépendent. Comment il faut y remédier, *a*, 151 & *suiv.* Remarques sur la durée de ces maux & l'inefficacité des remèdes, 157 & *suiv.*

Dents (poussée des). Ce qu'il faut observer à cette époque pour les enfants. C'est souvent dans ce temps qu'ils se nouent, *b*, 65.

Dépopulation. Ses causes, *a*, 1 & *suiv.*

Dépôts laiteux ; leur traitement, *b*, 53.

Descentes, *b*, 164.

Diarrhée, est quelquefois un bien. Cette espèce finit d'elle-même : lorsqu'elle affoiblit le malade, il faut l'arrêter, *b*, 1. Par quels moyens, 3. Ce qu'il faut faire à l'égard de celle qui a été négligée, 4.

Diète dans les maladies aiguës, *a*, 58.

Digestion. Ce qui la facilite dans le paysan, *a*, 39.

Douleurs aiguës, *b*, 23,

Drogues. Si on mêle ensemble celles qui ont des vertus différentes, l'effet de l'une détruit l'effet de l'autre, *a*, 23.

Dysenterie. Ce que c'est, *b*, 4. Elle est quelquefois épidémique, 5. Comment elle s'annonce. Ses symptômes, *ibid.* Accidents dangereux qui les suivent, 6. Le grand remède de ce mal. Autres remèdes, 7. Traitement de la dysenterie accompagnée de fièvre inflammatoire, 8. De celle qui est accompagnée de fièvre putride, 9 & *suiv.* De celle qui est compliquée avec une fièvre d'accès. Préjugé pernicieux, 12. Observation à ce sujet, 13 & *suiv.* Les excréments des malades dans la dysenterie sont contagieux, 15. Précautions à observer, 16. Remèdes nuisibles dans cette maladie. Accidents fâcheux qu'ils causent, 17. L'abus des purgatifs est également pernicieux. De la dysenterie maligne, 18.

E

ECHARDES entrées

dans la peau, *b*, 177.

Émélique au commencement des maladies est nuisible, *a*, 54. Contraire dans l'inflammation de poitrine, 85. Grand remède de la dysenterie, *b*, 7. Cas où l'on doit s'en abstenir, *b*, 235. Remèdes contre les accidents après l'usage, 236. Préparation nécessaire avant l'usage, 242.

Émigration de deux sortes, *a*, 2.

Empyème, *a*, 116.

Enfants. Avis qui regardent leur santé, *b*, 54. Quatre causes des convulsions qui les tuent, 55. 1°. Le méconium : moyen d'en procurer l'évacuation, 56. 2°. Les aigreurs : leurs remèdes, 57 & *suiv.* Utilité de laver les enfants, 60. Manière de faire ce lavage, 61. Il faut le pratiquer tous les jours, 62. 3°. La poussée des dents : ce qu'il faut observer à cette époque. C'est souvent alors qu'ils se nouent, 65. 4°. Les vers ; un seul symptôme en démontre réellement

l'existence. Comment ils nuisent. Signes qui les font soupçonner, 66. Différents remèdes contre les vers, 68. Danger de l'huile dans ce cas. Convulsions : elles font l'effet d'une autre maladie. 1^{re}. Cause 69. Remèdes. 2^e. Cause, 70. 3^e. Cause, 71. Remèdes dangereux pour les convulsions, 72 & suiv.

Enflure des jambes dans les convalescents, se dissipe d'elle-même, a, 73.

Engelures des mains, des pieds, &c. b, 152. D'où elles dépendent, 153. Plus fréquentes chez les enfants, 154 & suiv. Moyen de les prévenir & de les guérir, 156.

Entorses. Remède, b, 142. Une mauvaise pratique y attire une inflammation dangereuse, 143.

Epilepsie (accès d'), b, 205.

Éréspelle ; endroit du corps qu'elle attaque. Éréspelle bénigne, a, 285. Éréspelle plus grave ; comment elle

commence, 286. Sa durée, sa terminaison. Elle suppure rarement, 287. Symptôme qui accompagne la rentrée de l'humeur, 288. Cause de cette maladie. Traitement de ce mal, *ibid*. Moyens de rappeler l'éréspelle rentrée, 293.

Esquinancie. Symptômes généraux, a, 118. Espèce la plus fréquente, 120. Difficulté d'avaler le liquide : d'où elle vient, 121. Manière dont se termine cette maladie. Son traitement, 123. Signes qui font juger qu'il s'est formé un abcès. Ce qu'il faut faire alors, 128.

Evanouissement ; il a plusieurs degrés. D'où il dépend, b, 182. Evanouissements causés par le trop de sang. Ce qu'il faut faire, 183. Par la faiblesse. Ce qu'il faut faire, 185 & suiv. Par les embarras d'estomac, 188. Par les maux de nerfs, 191. Par les passions, 196. Evanouissements qui surviennent dans les maladies, 198.

Exercice utile pour la santé, a, 39, 72.

Expatriation commerciale a les incon-
vénients, a, 3.

F

FEMMES. Avis qui
regardent leur santé,
b, 32.

Feu S. Antoine. Ce
que c'est, a, 292.

Fièvre. Ce qu'il faut
faire dès qu'elle est dé-
clarée, a, 63.

Fièvre ardente ou
chaude, Ses signes, a,
241. Ses causes, 242.
Traitement, *ibid*. Si-
gnes d'amendement,
243. Signes d'augmen-
tation du mal, 245.

Fièvre d'accès. Ce que
c'est. Elles sont de plu-
sieurs especes, a, 266.
Dans quelles circonf-
tances paroît souvent
le premier accès, 267.
Principal symptôme de
ces fièvres. La durée de
l'accès n'est point fixe,
268. On a distingué ces
fièvres en fièvres de
printemps ou d'automne,
269. Remarque à
ce sujet. Préjugé sur les
fièvres d'automne. Les
fièvres d'accès ne sont
pas ordinairement mor-

telles, 270. Les fièvres
quarties plus rebelles
que les tierces, 271.
Remède inmanquable
pour leur guérison (le
kina), 272. ce qu'il
faut faire dans les fiè-
vres de printemps, 273.
Dans les autres fièvres
d'accès, 274 & *suiv*. Ce
qu'il faut faire avant
l'accès, 278. Plusieurs
remèdes dans ces fiè-
vres: remarques à leur
sujet, 279 & *suiv*. Au-
tres fièvres d'accès,
nommées *pernicieuses*:
symptômes qui les ac-
compagnent, 282. Le
kina les arrête, 283. Ce
qu'il faut faire dans les
endroits où l'air rend
ces fièvres fréquentes,
284.

Fièvre de lait. Ce
qu'il faut faire alors,
b, 52.

Fièvres malignes: pour-
quoi ainsi nommées.
Leur caractère distinc-
tif, a, 254. Leurs cau-
ses. Symptômes, 255.
Leur terme est très irrè-
gulier, 258. Signes qui
annoncent la guérison.
Traitement, 259 & *suiv*.
Convalescence. Préjugé
sur le traitement de ces

fièvres, 262. La cause de ces fièvres s'allie souvent avec d'autres maladies, 265.

Fièvres putrides : pourquoi ainsi nommées. Comment s'annonce cette maladie, a, 245. Symptômes du mal négligé. Etat de la maladie, 247. Elle n'a point de terme fixe pour guérir ou tuer, 248. Traitement, 249 & suiv.

Fluxion de poitrine, a, 75.

Foulures, b, 142.

Froid (le) tue quand on y est long-temps exposé : pourquoi, b, 151.

Froid ou Frisson des malades : ce qu'il faut faire dès qu'il se fait sentir, a, 62.

Fruits (les) mûrs sont un préservatif contre la dysenterie, b, 12.

Furoncles : ce qu'il faut faire quand il y a une grande inflammation. S'ils reviennent souvent, b, 170. Comment ils se terminent, 171.

GALE, maladie contagieuse, b, 28. Ses signes. Ses causes, 29. Traitement à observer quand elle commence, *ibid.* Précautions à observer pendant les remèdes, 30. Ce qu'il faut faire lorsqu'elle dure long-temps, 31. Les remèdes qui font disparaître la gale, sont dangereux, 32.

Gangrène du poulmon. Signes qui l'annoncent, a, 106 & suiv.

Gangrène du poulmon après les pleurésies. Ses signes, a, 115.

Génipi ou *Absynthe* des Alpes, a, 118.

Glaïres de l'estomac. Comment on y remédie, b, 238.

Gorge (maux de), a, 118. Epidémiques. Leurs symptômes, 131 & suiv. Guéris chez les enfants avec les vésicatoires. Autre méthode employée pour les adultes, 135. Observations sur ceux qui en sont morts, 137.

Grossesse, plus heu-

reuses à la campagne qu'à la ville, *b*, 45. Précautions à observer pour ne pas se blesser & prévenir l'avortement, 46 & *suiv.*

H

HÉMORRHAGIES, *b*, 201.

Hernies : par le bandage elles se guérissent aisément chez les enfants, *b*, 164. *Hernies* d'un volume prodigieux, l'inflammation de l'hernie est souvent mortelle, 165. Causes de cet accident, moyens d'y remédier au commencement, 166 & *suiv.* Ce qu'il faut faire quand le mal est grave, 169.

Huile : son abus dispose les enfants à la noueure, *b*, 58 & *suiv.*

I

INDIGESTION, *a*, 313. Dangers des remèdes chauds, quels symptômes indiquent qu'elle sera mortelle, 315.

Inflammation de poitrine. Ses signes, *a*, 75. & *suiv.* Pronostic, cu-

ration, 78. Comment se termine la maladie, 83.

Inflammations de poitrine. Leurs signes, *a*, 295. Leur traitement, 296 & *suiv.*

Inflammation (fausse) de poitrine. Ce que c'est; saison dans laquelle elle se fait sentir, quelles personnes elle attaque, *a*, 299. Ses symptômes, 300. Raisons de son danger, 301. Traitement, 302 & *suiv.*

Inoculation, éloigne le danger de la petite vérole; manière de préparer à cette opération, *a*, 228 & *suiv.*

Inoculation de la petite vérole, *b*, 244. Lieux où elle est en usage depuis long-temps. Comment elle s'est répandue en Europe, 245. Raisons qui décident en sa faveur, 246 & *suiv.* Sujets qu'on peut admettre pour être inoculés, 253. Causes qui rendent la petite vérole fâcheuse, 254. Circonstances dans lesquelles on peut pratiquer cette opération, 255 & *suiv.* Réflexions sur la pré-

paration, 259 & *suiv.*
Maniere dont se fait
l'opération, 261. Temps
de l'éruption. Par quels
degrès elle se fait, 265.
Nombre des boutons,
266. Succès de l'Auteur,
267. Sa nécessité prou-
vée par une comparai-
son, 270.

Inoculation de la rou-
geole, introduire par
M. *Home*, Médecin
d'Edimbourg. Vues de
ce Médecin dans cette
pratique, *b*, 272. Il
emploie le sang dans
cette opération. Sa ma-
niere de la faire: succès,
273. Ce qu'en a conclu
M. *Home*, 274. & *suiv.*

Ivrognes, sont sujets
aux rechûtes de pleuré-
sie, *a*, 117.

K

KINA, ou *Kinkina*.
Remède immanquable
pour les fièvres d'accès.
Erreur où l'on étoit à
son sujet, *a*, 272. Dès
qu'on a commencé de
le prendre, il faut bien
se garder de se purger,
277.

L

LAIT coagulé dans
les mamelles, les sui-

tes, *b*, 53. Ce qu'il faut
faire alors, 54.

Langueur (maladie
de) *b*, 276.

Lavement utile dans
les maladies: en quel
cas sur-tout, *a*, 67.

Libertinage (le) nu-
à la population, *a*,
& *suiv.*

Lit. Tant que le ma-
lade a des forces il faut
qu'il sorte de son lit.
Avantages qu'il en reti-
re, *a*, 68 & *suiv.*

Lochies. La suppres-
sion de cette évacuation
cause les maladies le-
plus violentes, *b*, 52.

Loupes, *b*, 181.

Luxe. Il nuit à la po-
pulation, *a*, 6 & *suiv.*

M

MACLET, *a*, 188.

Maiges. Ce que c'est.
Observations & réflexions
sur les dangers de
se livrer à cette espèce
de Charlatans, *b*, 293
& *suiv.*

Maladies. Leurs cau-
ses, *a*, 29 & *suiv.* Cau-
ses qui les augmentent,
42 & *suiv.* Diète à ob-
server pendant les mala-
dies aiguës, 58. Manie-
re dont s'annoncent les

maladies, 59. Précautions pour les prévenir ou les diminuer, *ibid.* Dangers de la méthode contraire, 61.

Maladies chirurgicales, *b*, 124 & *suiv.*

Maladies de langueur. Leurs causes, *b*, 276. Moyens de les prévenir, 278 & *suiv.*

Mamelons des nourrices écorchés. Remède, *b*, 54.

Matrice. Signes de l'inflammation de ce viscère, *b*, 51. Elle est souvent mortelle, 52.

Méconium. Moyens d'en procurer l'évacuation, *b*, 56.

Membrane graisseuse ou cellulaire. Ce que c'est. Idée qu'on peut s'en former, *b*, 116. Fait qui prouve la communication de cette membrane entre toutes ses parties, 117.

Membres gelés. Danger de les réchauffer, *b*, 148. ce qui le prouve, 149.

Mercur. Remède sûr de la rage, *a*, 201.

Meurtrissures. Ce qu'on entend par-là, *b*, 133. Leur danger.

Histoires qui le prouvent, 134 & *suiv.* Ce qui arrive après un coup ou une chute à la partie contuse, 135. Remèdes, 137. Dangers d'appliquer des liqueurs spiritueuses, 138. Des emplâtres composés de graisses, &c. 139. Conduite à tenir après une chute violente, *ibid.* & *suiv.*

Miserere, *a*, 321.

Mouron à fleurs rouges (*Anagallis flore purpureo*), *a*, 208.

N

NOURRITURE des malades, *a*, 64. & *suivantes.*

Noyés. Secours indiqués pour eux, *b*, 82.

O

ŒUF dans lequel on a mis de la suie, nuisible dans la pleurésie, *a*, 117.

Oisiveté (l') nuit à la population, *a*, 7.

Opium. Remède contre son usage immodéré, *b*, 222.

Opilations, *b*, 33 & 43.

Oreillons. Ce que

c'est, *a*, 130.

Ourles, *a*, 130.

P

PALES-COULEURS,
b, 33.

Panaris de plusieurs espèces. Commencement du mal, *b*, 172. Sa terminaison. Traitement intérieur & extérieur, 173 & *suiv.* Conduite à tenir lorsqu'il y a carie, 176.

Parfums d'eau chaude avec des herbes vulnéraires; leur utilité, *a*, 99.

Passion iliaque. Maladie la plus cruelle, *a*, 321. maniere dont le mal s'annonce. On ne vomit point de matieres stercorales, 322. Son traitement, 324. Le nœud prétendu des intestins est une chimere, 325.

Péripneumonie, *a*, 75 & 295.

Petit-lait. Ses propriétés & vertus, *a*, 231.

Petite vérole est la plus générale de toutes les maladies. Elle tue la septieme partie de ceux qu'elle attaque,

a, 208. Comment le mal s'annonce, 209. Temps où les boutons paroissent, 210. Comment ils commencent; durée de l'éruption; sa fin, 211. Temps le plus dangereux de la fièvre, 213. Autres symptômes de la petite vérole. Salivation, 214. Autres symptômes; convulsions, saignements de nez, 215. Deux especes de petite vérole. Remarques à ce sujet, 216. Dangers du mauvais traitement, 218 & *suiv.* Curation de la maladie dans le commencement, 220 & *suiv.* Durant la suppuration, 223. Ce qu'il faut faire lorsque les yeux sont couverts, 225. Utilité d'ouvrir les boutons, *ibid.* Ce qu'il faut faire si elle vient à rentrer, 228. L'inoculation prévient tout danger, *ibid.* Voyez *Inoculation* de la petite vérole, *b*, 244.

Peur. Ses suites, *b*, 210.

Piquures d'animaux, *a*, 294. Accidents qu'elles causent. Remèdes, *ibid.*

Plaie légère. Ce qu'il faut faire, *b*, 128. *Plaie* considérable. Traitement, *ibid.* & *suiv.* S'il y a un vaisseau ouvert, on se sert d'agaric, 129. La guérison des plaies est l'ouvrage de la nature. Les spiritueux sont nuisibles, 130. Diète dans les plaies, 132.

Pleurésie (fausse). Ce que c'est. Erreur à ce sujet, *a*, 303. Ses signes. Son traitement, 304.

Pleurésie, *a*, 108. Ses signes. Comment le mal s'annonce. Cause qui la produit souvent, *ibid.* Son traitement, 112 & *suiv.* Manière dont elle se termine. Par la gangrène ou une vomique, 115. Remèdes nuisibles dans la pleurésie, 117.

Point, *a*, 108 & 296.

Poisons. Accidents qui les suivent. Remèdes, *b*, 220.

Poitrine (inflammation de), *a*, 75.

Poivre. Préjugé à son sujet *b*, 243.

Population. Le service militaire lui nuit, *a*, 2. Le luxe, l'oisiveté & le libertinage, 6, 8.

Moyens de remédier à ces maux. Autre cause de la dépopulation, 9 & *suiv.*

Pouls. Remarques simples sur la connoissance du pouls, *a*, 25, 26 & 27.

Poumon (gangrène du), signes qui l'annoncent, *a*, 106. Squirrhe du poumon; à quels signes on le connoît, 106. Remèdes, 107.

Précaution (remèdes de), *b*, 225.

Purgatifs contraires dans l'inflammation de poitrine, *a*, 85.

Purgatifs. Leur abus dans la dysenterie à ses dangers, *b*, 18.

Purgation (la), au commencement des maladies est nuisible, 54, 56.

Purgations. Signes qui en indiquent le besoin, *b*, 233. Cas où il faut s'en abstenir, 235. Remèdes contre les accidents qui suivent les purgations, 237. Préjugé à l'égard des purgations, 241. Préparation nécessaire avant l'usage des purgatifs, 242.

Pus épanché dans la

poitrine. Ce qu'il faut faire dans ce cas, *a*, 105. & *suiv.*

Q

QUESTIONS auxquelles il est nécessaire de savoir répondre quand on va consulter un Médecin, *b*, 320 & *suiv.*

R

RAGE. Les hommes prennent rarement cette maladie sans avoir été mordus par un animal enragé. Remarques. Précautions à observer. Signes de la rage dans le chien, *a*, 195. Dans l'homme, 197. Second degré, 198. Le venin s'allie à la salive seule. Remarques à ce sujet, 199. On vante une foule de remèdes contre la rage, dont l'expérience a démontré l'insuffisance, 200. Remèdes plus sûrs, 201. Ce qu'il faut faire aussi-tôt après la morsure, 202. Si la rage est déjà déclarée, 204. Manière de guérir les chiens enragés. Préjugé faux & dangereux sur la morsure des chiens, 205, 206. Con-

duite barbare qu'on a tenue à l'égard des hommes attaqués de la rage, 207. Autres spécifiques contre la rage; mais peu sûrs, 208.

Rage-mue, premier degré, *a*, 198.

Rage blanche ou rage confirmée, *a*, 198.

Regles. Ce que c'est. Temps où elles commencent, *b*, 32. Accidents qui les précèdent, 33. Moyens de prévenir les maux qui suivent ou accompagnent cette évacuation, 34. Tous les maux des filles ne viennent pas du défaut des regles, 36. A cette époque, les femmes doivent être attentives à tout ce qui peut les déranger, 37. Symptômes différents qui annoncent le retour des regles, 38. Moyens de les prévenir, *b*, 41.

Regles cessantes. Ce qu'il faut faire alors, *b*, 44. Pourquoi plusieurs femmes périssent à cet âge, 45.

Remèdes simples utiles, *a*, 22.

Remèdes de précaution, *b*, 225.

Rhumatisme

Rhumatisme est avec ou sans fièvre. Distinction de la première espèce. Siège du mal, *a*, 178. Observations, 179. Cause du rhumatisme. Traitement, 181 & *suiv.* Comment se termine la maladie, 185. Moyen de prévenir ce mal, 187. Rhumatisme chronique, son caractère. Il est très opiniâtre, *ibid.* Son traitement, 189 & *suiv.* Remarques à ce sujet, 191. Remèdes dangereux dans cette maladie, trop souvent employés, 192.

Rhume. Préjugé au sujet de cette maladie, *a*, 139 & *suiv.* Le rhume est une véritable maladie inflammatoire, remarques importantes à ce sujet, 141. Traitement, 143 & *suiv.* Dangers des eaux-de-vie & des aromates dans les rhumes, 147. D'où vient la disposition aux rhumes, 148. Conseils pour les guérir, 149.

Rosen (Monsieur), premier Médecin de Suede, a écrit sur les
Tome II.

maladies pour le Peuple, *a*, 14.

Rougeole, moins meurtrière que la petite vérole, *a*, 233. Comment le mal s'annonce, *ibid.* Son traitement, 137. Suite de cette maladie mal traitée ou négligée, 138. Le venin de la rougeole extrêmement âcre. Observation, 240. On a inoculé la rougeole, *ibid.* Voyez *Inoculation* de la rougeole, *b*, 272.

Rupture, *b*, 165.

S

SAIGNÉE. Son usage dans l'inflammation de poitrine, *a*, 80, 81. Cas où elle nuit & ne soulage point, *ibid.* Son usage dans la pleurésie, 113, 114. Nécessaire dans quatre cas seulement, *b*, 226. Abus des grandes saignées, 232.

Saignement de nez dans l'inflammation de poitrine, soulage plus que la saignée, *a*, 86.

Sang. Son caractère dans les inflammations, *a*, 80. Signes du trop de sang. Nécessité de la

Q

saignée, *b*, 226.

Sang de bouqueterin, nuisible dans la pleurésie, *a*, 117.

Sciatique. Les douleurs de la sciatique sont très opiniâtres, *a*, 188. Moyens de les guérir, 190.

Service militaire nuit à la population, *a*, 2 & suiv.

Squirrhe du poulmon, à quels signes on le connoît, *a*, 106. Remèdes, 107.

Sueurs. Erreur de croire que toutes les maladies sont guéries par la sueur. Ses dangers, *a*, 43.

Sueur (la) que l'on excite dans la pleurésie est meurtrière, *a*, 112.

Suffocation (accès de), *b*, 207.

Suie dans un œuf nuisible dans la pleurésie, *a*, 117.

Suppression de l'expectoration dans la vomique. Manière de la rappeler, *a*, 101.

Swieten (Van) premier Médecin de leurs Majestés Impériales, *a*

écrit sur les maladies pour le peuple, *a*, 14. *Syncope*, *b*, 182, 198.

T

TARTES ou gâteaux mauvais aliments, *a*, 38.

Transpiration. Ce que c'est, *a*, 27.

Transpiration arrêtée, cause du rhumatisme, *a*, 181.

Travail (le) précoce use avant l'âge, *b*, 78.

Trousse-galant, *a*, 326.

U

ULCERES. Leurs causes. En quoi ils diffèrent des plaies, *b*, 144. Danger de les tarir, 145. Curation. Diète à observer, 147. *Ulcères* des jambes, *ibid.*

V

VAPEURS du charbon. Accidents qu'elles causent, *b*, 213. Remèdes, 215.

Vapeurs des souterrains fermés depuis

long-temps, dange-
reuses, *b*, 219.

Vapeurs du vin. Ses
dangers, *b*, 218.

Vapeurs, maladies,
b, 191 & suiv.

Ventouses scarifiées,
utile dans l'esquinan-
cie, *a*, 124.

Vérole (petite), *a*,
208. L'inoculation pré-
vient tout danger, 228.
Voyez *Inoculation* de la
petite vérole, *b*, 244.

Verrues, *b*, 179.

Vers. Symptôme qui
en démontre la présen-
ce. Comment ils nui-
sent. Signes qui les font
soupçonner, *b*, 66. Dif-
férents remèdes, 68.
L'huile est nuisible dans
ce cas, 69.

Vésicatoires, utiles
dans l'inflammation de
poitrine & la pleurésie,
a, 87.

Vin rouge, nuisible
dans les maladies, *a*,
48.

Violet (le), 2285.

Vomique. Ce que
c'est, *a*, 88. De deux
sortes, 89. Signes qui
annoncent que la vo-
mique se forme. Signes
qui annoncent son exis-
tence, 90 & suiv. Con-
duite à tenir alors, 93.

Les secousses en procu-
rent la rupture: obser-
vations qui le confir-
ment, 94. Ce qu'il faut
faire après l'ouverture
de l'abcès, 95. Si l'ex-
pectoration diminue ou
s'arrête: comment on
la rappelle, 100. Dan-
gers des balsamiques &
de l'anti-hestique dans
l'abcès du poulmon,
102, 104. Ce qu'il faut
faire si le pus est épan-
ché dans la poitrine,
105 & suiv.

Vomique à la suite
de la pleurésie. Moyen
de la prévenir, *a*, 116
& suiv.

Fin de la Table des Matieres.

TABLE DES CHAPITRES DU TOME SECOND.

XXIII.	<i>De la Diarrhée ,</i>	page 1
XXIV.	<i>De la Dyssenterie ,</i>	4
XXV.	<i>De la Gale ,</i>	28
XXVI.	<i>Avis pour les Femmes ,</i>	32
XXVII.	<i>Avis pour les Enfants ,</i>	54
XXVIII.	<i>Secours pour les Noyés ,</i>	82
XXIX.	<i>Des Corps arrêtés entre la bouche & l'estomac ,</i>	98
XXX.	<i>Maladies chirurgicales & externes , &c.</i>	124
XXXI.	<i>Des cas qui demandent de prompts secours , &c.</i>	182
XXXII.	<i>Des Remèdes de précau- tion ,</i>	225
XXXIII.	<i>De l'Inoculation de la petite Vérole & de la Rougeole ,</i>	244
XXXIV.	<i>Des Maladies de langueur ,</i>	276
XXXV.	<i>Des Charlatans & des Mai- ges ,</i>	293
XXXVI.	<i>Questions auxquelles il faut savoir répondre ,</i>	320
	<i>Table des Remèdes ,</i>	325
	<i>Table des Maladies ,</i>	347

APPROBATION.

J'AI examiné, par ordre de Monseigneur le Chancelier, le *Recueil des Ouvrages de Médecine de M. Tissot, &c.* Tous ces Ouvrages, dignes de la réputation de l'Auteur, ne sauroient être trop répandus. A Versailles, le 5 Décembre 1773. LASSONE.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement & Conseils Supérieurs, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT : Notre amé le sieur DIDOT, le Jeune, Nous a fait exposer qu'il desireroit faire imprimer & donner au Public, *Ouvrages de Médecine de Tissot*, s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilège pour ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de six années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes. FAISONS défenses à tous Imprimeurs, Libraires, & autres personnes, de

quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance, comme aussi d'imprimer, ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Ouvrage, ni d'en faire aucun Extrait sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des Contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Exposant ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts; à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & beaux caractères, conformément aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725, à peine de déchéance du présent Privilège; qu'avant de l'exposer en vente, le Manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, es mains de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier, Garde des Sceaux de France, le sieur DE MAUPEOU; qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle dudit Sieur DE MAUPEOU, le tout à peine de nullité des Présentes. Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant & ses ayant-causes pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Vou-

lons que la copie des Présentes , qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage soit tenue pour dûement signifiée; & qu'aux Copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers-Secrétaires , foi soit ajoutée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis de faire pour l'exécution d'icelles tous Actes requis & nécessaires , sans demander autre permission ; & nonobstant clameur de Haro , Charte-Normande , & Lettres à ce contraires : CAR tel est notre plaisir. Donné à Paris le sixieme jour du mois d'Avril , l'an de grace mil sept cent soixante-quatorze , & de notre regne le cinquante-neuvieme. Par le Roi en son Conseil.

Signé LE BEGUE.

Registré sur le Registre XIX. de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris , N°. 2801 , Fol. 238 , conformément au Règlement de 1723. A Paris ce 18 Avril 1774.

C. A. JOMBERT, pere, Syndic.





